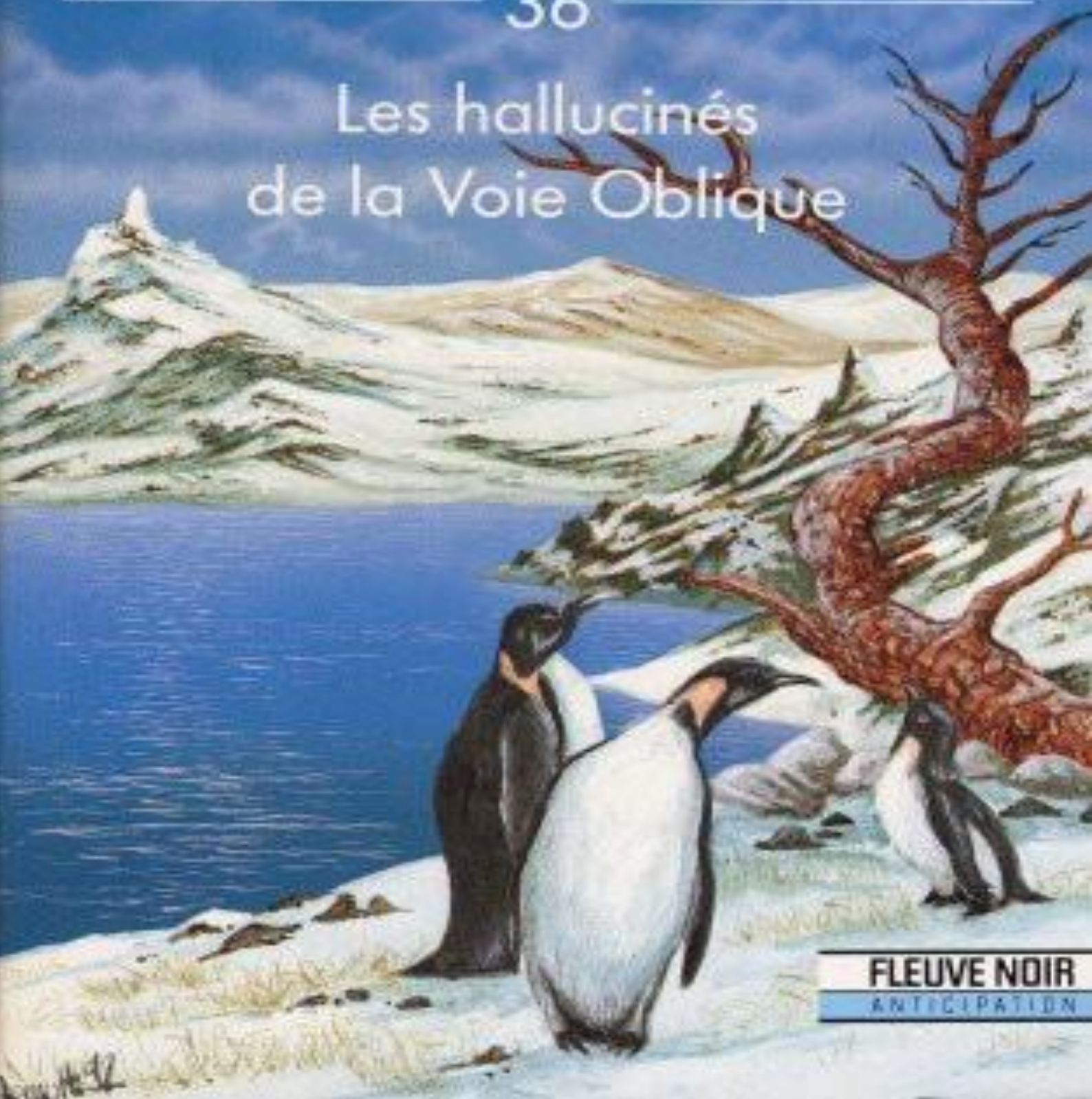


G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

36

Les hallucinés
de la Voie Oblique



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 36

***LES HALLUCINÉS DE LA VOIE
OBLIQUE***

(1988)



CHAPITRE PREMIER

Ce soir-là, Farnelle se coucha épuisée, le cerveau complètement vide comme si on avait percé un trou dans son crâne pour en extraire tous ses souvenirs, même les plus infimes. Pendant des heures et tard dans la nuit, Yeuse lui avait posé question sur question, revenant sans cesse sur des points de détails, sur des zones d'ombre, voulant tout comprendre jusqu'à ce que Farnelle ose demander si elle ne pouvait pas boire et manger quelque chose.

La Présidente avait fait servir un plantureux repas, mais elle n'avait pu le déguster en paix car l'autre continuait à la pressurer.

— Écoutez, Présidente, je vais m'embrouiller, moi. Déjà que ces choses ne sont pas tellement claires dans mon esprit, alors vous pensez pour les raconter comme vous attendez que je le fasse... Il faut prendre les faits comme ils viennent.

Yeuse s'était servi un grand verre d'alcool et le buvait assise en face de cette étrangère. Aucune nourriture ne l'avait tentée et elle regardait l'autre manger avec ressentiment, comme si le temps passé à avaler ce repas lui était volé sur celui nécessaire aux confidences.

— C'est fameux, dit Farnelle. Faut dire que depuis des années j'étais mal habituée... Enfin je veux dire qu'un rien me satisfaisait. Je passais de sacrés moments à me procurer de la bouffe pour mes deux gosses et moi...

— Au début, ces deux Roux ont dû vous intriguer, tout de même.

— Sûr qu'ils m'intriguaient. C'est bien simple, ils savaient tout faire, avaient des connaissances en tout... Moi j'avais connu des Roux des tribus, gentils, pacifiques mais primitifs. Ces deux-là c'était autre chose. Je peux pas dire qu'ils n'étaient vraiment pas gentils, pacifiques, mais par contre pas primitifs du tout. J'aurais pu

me douter de quelque chose, mais comment imaginer qu'il existait un endroit où les gènes se mélangeaient ?...

— Le S.A.S.

— Sugar and Salt... Je n'arrive pas à réaliser... Paraît que la Voie Oblique, deux rails lumineux, quitte la Terre pour le ciel. Que là-haut c'est un autre monde... Bien sûr on peut imaginer que ce plafond qui est au-dessus de nos têtes est une couche solide qu'on peut percer pour vivre dessus, mais paraît que c'est pas encore ça... Les Rénos les plus timbrés prétendent que si on passe au-delà c'est le paradis, chaleur, lumière, etc. Mais Kurts et Lien Rag racontent autre chose et prétendent eux qu'ils y sont allés.

— Il faut les croire, murmura Yeuse. Il faut les croire...

— Ils ont mis quinze ans pour en revenir... J'ai compris que pendant longtemps ils ont cherché comment s'échapper du S.A.S., de cette saloperie qui m'a l'air d'un fameux foutoir où tout se mélange... C'est pourquoi on obtient ces horreurs d'hybrides... Les Garous. Le dernier que j'ai vu vivait encore mais il est mort quand nous avons atteint Gravel Station. Il y avait des corps partout... Dans la pyramide, et ça puait, dans la station, et ils étaient congelés.

— Je connais, dit Yeuse en frissonnant.

Le rappel de ces jours d'épouvante passés dans cette station perdue l'angoissait encore.

Farnelle mangeait et buvait avidement. Depuis le matin qu'elle parlait ! Yeuse avait ajourné ses rendez-vous avec ses adjoints pour se consacrer uniquement à elle.

— Comment se fait-il qu'ils se soient retrouvés du côté de votre concession ?

— Bon, j'y reviens. Leur loco... Enfin le véhicule qui les ramenait de là-haut ou de l'enfer, je sais plus comment appeler cet endroit, a eu un accident... Les rails lumineux se seraient interrompus ou quelque chose de ce genre... Se sont retrouvés en pleine banquise. Une chance qu'ils aient été des Roux car jamais ils n'auraient survécu... Ils ont marché et sont venus vers Cargo *Princess*...

— Ce sont vraiment des Roux ?

— Ça, aucun doute là-dessus... De vrais Roux, costauds, et si vous voyez ce que je veux dire, bien équipés... Comme tous ceux de leur race...

— Ils disent qu'ils sont Lien Rag et Kurts, avait murmuré Yeuse,

mais qu'est-ce qui le prouve ?

— Écoutez, ils avaient des repères... D'abord pour récupérer ce fric à la Banque fédérale... Cette sorte de coffret plein de billets et surtout d'or... Et puis les phrases que Lien Rag m'a données pour servir de code auprès de vous.

— Oui, fit Yeuse peu convaincue. Pourtant je n'arrive pas à y croire...

— Pendant des années ils ont cherché à revenir... Il n'y avait qu'une seule façon de le faire... Ce truc diabolique ne libérait que des êtres vivants armés pour le froid... pas d'Hommes du Chaud. C'était accepter de se soumettre ou rester là-haut pour l'éternité.

— Mais pour survivre ?

— Paraît qu'on trouvait des aliments, de la flotte constamment recyclée, fit Farnelle avec dégoût. Ils ont parlé de germoirs... La station devait être habitée, autrefois... Par des savants ou des techniciens... Et puis ils ont dû mourir les uns après les autres et la machine a continué de fonctionner, mais avec des drôles de ratés...

— Ces cadavres qui flottaient autour de S.A.S., quelle vision !

Farnelle devait en rêver cette nuit-là. Elle couchait dans le train présidentiel pour des raisons de sécurité. Elle avait bien averti la jeune femme sur les manigances des Aiguilleurs au sujet des actions, mais l'autre ne pensait qu'à ce Lien Rag.

Elles se retrouvèrent au petit déjeuner. Yeuse était épuisée, n'ayant pas réussi à fermer l'œil.

— J'essaye de trouver un moyen pour me rendre à Gravel Station, mais dans ma position c'est presque impossible.

— Vous l'aimez pas assez, ce type ?

— Si... Enfin, je veux le revoir... Absolument. Mais si j'abandonne mon poste, c'est la fin... Les Aiguilleurs n'attendent que ça et eux connaissent certaines choses que nous ignorons. Ils dirigeront le monde, l'empêcheront d'évoluer vers un retour progressif à une vie meilleure.

Farnelle était incapable de cacher sa désapprobation quand quelque chose lui déplaisait.

— Vous vous croyez investie d'une mission sacrée ? demanda-t-elle, goguenarde.

— Pas du tout, mais nous pouvons en finir avec cette vie horrible, le froid, la glace, les privations...

— Ici on ne manque de rien, constata son vis-à-vis.

— Le niveau de vie est médiocre...

— Vous seriez pas un peu Réno, sur les bords ?

— Le retour au Soleil est inéluctable, mais la caste des Aiguilleurs fera tout pour l'empêcher... Dans un monde tempéré, leurs pouvoirs s'effondreraient.

— Ouais... Mais vous imaginez si ça fond ? Qu'allons-nous devenir ?

— Il faut préparer cet avenir inéluctable et je suis là pour ça.

— Je vais revenir à Gravel Station toute seule ?

Yeuse s'effondra, le visage entre ses mains. Farnelle hocha la tête et continua à fourrer sa brioche de beurre et de véritable confiture de fruits. Elle n'en avait jamais goûté de cette qualité, mais se demandait si elle ne préférerait pas la synthétique à base d'édulcorant, de gelée et d'arômes artificiels. L'habitude...

— Comment quitter la Panaméricaine ?... Ce serait une fuite, et des milliers de kilomètres dangereux...

— D'accord, mais je l'ai fait seule.

— Les Aiguilleurs finiront par se douter que Gravel Station est un centre suspect... La locomotive géante en est sortie avec Gus et moi à son bord... D'un seul coup elle est réapparue dans la Dépression Indienne, semant l'effroi et l'admiration, faisant enrager les Aiguilleurs... Ils savent dans quel secteur elle a surgi et ils ont aussi certainement découvert que c'est dans le même qu'elle a disparu à nouveau... Ils trouveront l'aiguillage secret, les rails transparents... Ce n'est qu'une question de temps.

— Raison de plus pour filer au plus vite là-bas. Vous seule pouvez déverrouiller la locomotive géante. Vous seule. Kurts ne correspond plus à aucun schéma dans la mémoire électronique de l'engin... Un Roux n'a pas la même personnalité, les mêmes gènes et tout le reste, voix, odeur... Vous devez retourner là-bas, que vous le vouliez ou non. Et si vous refusez, ça tournera mal...

— Comment « ça tournera mal » ?

— Kurts devient fou. Il voulait détruire la locomotive et celle-ci ne se laissera pas faire. C'est lui qui sera détruit, ça ne fait aucun doute. Lien Rag en est persuadé et craint pour la vie de son ami... Sans compter qu'enfermés là-bas ils doivent commencer à ne plus se supporter.

— Ils ont l'expérience du S.A.S.

— Là-haut c'était la lutte commune contre l'obligation de rester éternellement coincés. Maintenant, ils veulent vivre séparément, Kurts dans sa chérie, la locomotive, Lien Rag en rejoignant son fils Jdrien...

— C'est ce qu'il souhaite vraiment ?

— Ben oui. Curieux, non ? Il a fait un métier et, maintenant, il est devenu Roux... Comme s'il voulait lui prouver qu'il est proche de lui... Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Yeuse hocha la tête. Depuis que Lien Rag avait eu cette espèce de sursaut, là-bas en Transeuropéenne, sursaut que certains appelaient révélation, qu'avait-il fait d'autre que de chercher à comprendre ce qu'étaient les Roux, d'où ils venaient, pourquoi ils résistaient au froid, pourquoi ils n'étaient qu'un peuple primitif surgi brusquement sur une terre glacée ?... À cette époque ne rêvait-il pas de s'identifier à eux ? N'affirmait-il pas que les Roux étaient les véritables habitants de ce monde de glaces ? Qu'ils étaient l'exemple à suivre ? Mais il aurait voulu qu'on analyse leur faculté de résister au froid pour la copier, pour qu'Hommes du Chaud et Hommes du Froid ne fassent qu'un. Plus tard il avait admis la naïveté d'une telle ambition. Et voilà qu'il réapparaissait tel qu'il l'avait souhaité autrefois.

— Mais avec une personnalité mentale intacte, murmura-t-elle. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas régressé ? Vous dites que là-haut S.A.S. est dérégulé, qu'il produit un peu n'importe quoi, que les gènes humains deviennent des êtres armés contre le froid mais sans souvenirs, avec une mentalité d'homme primitif... Et eux n'ont perdu que leur apparence physique ?

— Lien Rag soutient que les Ragus étaient préparés depuis longtemps pour subir cette épreuve sans dommages...

— Les Ragus d'accord, mais Kurts ?

— Il appartiendrait à une autre branche de la famille... C'est pour cela que toute sa vie durant il a cherché à protéger Lien Rag. Je ne suis pas tellement au courant car ils ne m'ont pas raconté toutes leurs histoires, mais je sais que Kurts lui a souvent sauvé la vie.

— Oui, c'est exact, murmura Yeuse.

Elle dut recevoir l'adjoint à la justice, Cadior, qui revenait de la Province Antarctique avec de mauvaises nouvelles. Il attendait très

inquiet dans son compartiment-bureau de la Présidence. Yeuse communiquait avec ce grand train administratif par un tunnel spécial, protégé par des gardes du corps.

Il s'inclina plusieurs fois, le temps qu'elle rejoigne son siège.

— Le train-bagne a quitté le territoire. Le dirigeable n'a pas été abattu.

Yeuse haussa les épaules :

— C'est sans importance... Nous voilà débarrassés de ces gens-là.

Cador ouvrit de grands yeux :

— Mais l'opinion...

— Nous verrons.

— Les Aiguilleurs sont furieux... J'ai eu le plus grand mal à leur faire admettre que vous ne vouliez pas qu'on détruise le convoi rebelle...

— Vous avez les noms des plus activistes ? Oui, les noms des Aiguilleurs. Faites-les passer en cour martiale sans plus attendre.

— Voyageuse présidente, ce serait de la folie !

— Je ne pense pas. On les transfère ici et on leur fait un procès public. Les voyageurs de cette Compagnie applaudiront, vous verrez. C'est bon, vous pouvez aller. Dites à Pilz de venir.

En attendant, elle médita sur le récit de Farnelle. Pouvait-on voler la personnalité entière d'un autre homme sans commettre la moindre erreur, la moindre omission ? Mais quel intérêt aurait eu un Roux de voler celle de Lien Rag ? De deux Roux plutôt, puisque Kurts réapparaissait sous cette apparence.

— Vous m'avez demandé, Lady Yeuse, interrogea le beau Pilz en pénétrant dans le grand compartiment.

— Il faut m'organiser un voyage en Australasienne.

— En Australasienne ?

Il tombait des nues, Pilz. Il s'attendait à tout sauf à une demande aussi extraordinaire.

— Mais l'Australasienne...

— C'est vaste, morcelé en des centaines de Compagnies, c'est douteux, voire dangereux, ça n'offre qu'un intérêt politique réduit à cause de la diversité justement de toutes ces micro-compagnies, mais je veux aller là-bas !

— Il faut que je rencontre le délégué australasien Marysi... Vous

savez ce qu'on dit ?

— Qu'il serait lié aux Tarphys... Je sais, mais nous avons besoin de lui pour organiser ce voyage...

— Mais, Lady Yeuse, le but officiel de cette... de ce déplacement...

— Le renforcement des amitiés et de la solidarité.

— Vous ne songiez pas plutôt à la Banquise ?

— Pas du tout.

— Vous prévoyez ce voyage...

— Pour dans huit jours.

Comme monté sur ressorts, il jaillit de son fauteuil :

— Huit jours, mais c'est malheureusement impossible. Le protocole...

— Alors pas de voyage officiel. Disons visite de sympathie et ce sera aussi bien... Je vous donnerai l'itinéraire que je compte emprunter.

Il sortit de là comme s'il venait de recevoir un grand coup sur la tête. Farnelle la rejoignit peu de temps après. Elle n'avait plus grand-chose à dire, mais Yeuse s'ingéniait pour trouver toujours une question, et elle devait raconter comment elle avait vécu un temps avec ceux qu'elle appelait « ses deux Roux évolués », depuis *Cargo Princess* jusqu'à Gravel Station. Lorsqu'elle avoua qu'elle couchait quelquefois avec Kurts, Yeuse la regarda bizarrement, et elle se hâta d'ajouter que jamais Lien Rag n'avait voulu la rejoindre dans sa couchette.

— Il ne voulait pas prendre d'hormones... Ou je ne lui plaisais pas... N'empêche, c'était chouette que de rouler comme ça dans la Dépression Indienne, d'avoir des aventures... Et mes deux gosses étaient heureux, eux qui n'avaient jamais vu que la banquise sauvage et n'avaient pour ainsi dire jamais quitté le vieux cargo pourri.

— Tout de même, quand ils ont réparé votre locomotive, vous auriez pu vous douter de quelque chose ?

— Mais j'ai eu des soupçons, et ils m'ont parlé de la Zone Occidentale. Je me suis renseignée et j'ai su qu'elle existait vraiment et que là-bas les Roux étaient aussi évolués que nous...

Yeuse avait retrouvé une photographie de Lien Rag parue dans la presse panaméricaine. L'agence lui avait fourni les originaux et

elle les présenta à Farnelle qui les étudia avec soin.

— On peut pas dire qu'il y a ressemblance... Vous savez, la fourrure sur le visage...

— Pourtant, les traits généraux...

— Ouais, mais il a vingt années de plus... Ça vous change un bonhomme, vous savez...

— Étudiez-les... Je crains une supercherie.

— Ah oui ? Pourtant vous avez bien reconnu ces phrases clés qu'il m'a fait apprendre par cœur.

Yeuse alluma une cigarette. Elle avait pris l'habitude de fumer quand elle travaillait seule le soir. Farnelle se leva pour en prendre une aussi.

— Qui aurait pu imaginer un tel coup ?

— Les Aiguilleurs.

— Allez donc... Il y a des mois qu'on galère depuis Cargo *Princess* pour rejoindre Gravel Station. Vous n'étiez pas encore devenue présidente de la Panaméricaine... Ils auraient lu dans l'avenir ? Ils auraient préparé un piège à l'avance sans savoir que Lady Diana ferait de vous son héritière ?

— Peut-être le savaient-ils...

— Non, je ne crois pas que Kurts et Lien Rag soient des imitations. Pourquoi choisir de les déguiser en Roux ? Je peux vous affirmer que la fourrure de Kurts c'est du vrai.

Elle eut un petit rire grivois.

— J'ai assez tiré dessus dans certains moments... Et le reste c'est pas du toc...

Yeuse ne voulait pas entendre ce genre de propos, devenait soudain puritaine. La nuit précédente elle avait imaginé que Lien Rag l'avait prise dans ses bras, qu'elle s'était enfouie dans sa fourrure fauve et que son sexe gainé de longs poils s'était enfoncé en elle.

— Je prépare un voyage officieux pour l'Australasienne, dit-elle d'un ton faussement dégagé. Une fois là-bas nous improviserons un voyage éclair jusqu'à Gravel... Juste pour aider ce pauvre Kurts à rentrer en possession de sa créature mécanique.

— Uniquement pour ça, ricana Farnelle.

CHAPITRE II

C'était une journée calme, sans vent. Ann Suba venait d'aller visiter les nouvelles installations au sommet de la falaise. Un dôme transparent devait servir, dès que possible, de coupole à un observatoire dont le télescope électronique était en cours de fabrication.

Les techniques de forage étaient telles que les Rénos pouvaient, dans une journée, déblayer jusqu'à dix mètres cubes de roche. Ils la pulvérisaient et la stockaient dans des endroits discrets, pour que les espions des lamas ne s'étonnent de ces gravats.

— Ann, venez voir vite !

On l'appelait au-dehors, sur l'un des échafaudages les plus élevés de la colonie, et elle prit la précaution d'enfiler un vêtement de fourrure avant de sortir dans l'air glacé. En général les échafaudages étaient désormais protégés par des vérandas en verre plastique, mais celui-ci restait encore à l'air libre.

Tout de suite elle vit pourquoi on l'appelait. Un dirigeable survolait l'étroite vallée. En fait il était en point fixe et ses deux hélices seules le maintenaient immobile dans l'air.

— Message optique, dit un garçon. Je peux le prendre, je connais le morse.

C'était le dirigeable de Liensun. Il adressait ses amitiés à la colonie et à sa dirigeante principale, expliquait qu'une hernie discale l'empêchait de quitter sa couche.

— Il demande où il doit atterrir.

— Là-haut, fit-elle précipitamment. Si les Tibétains le voient, nous sommes perdus.

Le message fut transmis de la même façon. En évitant toute relation radio on réduisait les risques d'être découvert. Le dirigeable

prit un peu de hauteur et lorsque Ann Suba rejoignit le futur observatoire, deux harpons venaient de se planter dans la couche de glace. Juste pour casser l'erre de l'appareil, le temps que les ancrs thermiques soient descendues. Sans perdre son assiette, le dirigeable se rapprocha du sol glacé, suffisamment pour qu'une échelle de corde soit lancée et qu'un homme descendît de la passerelle.

— Ils manœuvrent très bien, admira quelqu'un.

C'était la vérité et Ann Suba en fut assez inquiète. Liensun revenait en triomphateur, prouvant sa maîtrise de l'engin même s'il ne commandait pas directement. Elle lui avait envoyé un équipage sans valeur et il démontrait qu'il en avait fait un ensemble cohérent de bons navigateurs.

Deux autres personnes descendaient l'échelle tandis qu'une quatrième était treuillée.

— Voilà Luidin.

Il fallut sortir sur le sommet de la falaise par un sas et aller au-devant d'eux. Malgré ses réticences, Ann Suba montrait une grande inquiétude pour Liensun.

— Il s'en sortira, dit Luidin, après les manifestations de politesse du début. Il a pris de gros risques.

L'homme treuillé portait une combinaison isotherme récente. Il détacha son harnais et s'avança vers Ann Suba qui ne reconnaissait pas cette silhouette. Quand il se rapprocha, elle ne put non plus identifier ce visage d'homme déjà âgé.

— Je vous présente le professeur Charlster, annonça Luidin triomphant. Le célèbre astrophysicien.

La patronne de la colonie crut qu'une griffe d'acier étreignait cruellement son cœur. Liensun avait réussi l'impossible, et ce savant de grande réputation se trouvait en face d'elle, souriant avec une certaine bonhomie.

— On me dit, fit-il de sa voix un peu rauque, que vous étiez l'amie des Ker ? Ah ! si je vous disais combien j'étais amoureux de Ma... Ils sont donc morts tous les deux ? Quelle injustice... Ils manqueront beaucoup.

Il lui tapota l'épaule. Se retourna vers le dirigeable :

— Quel magnifique instrument ! Votre ami, ce Liensun, c'est un drôle de phénomène. Sans lui je ne serais jamais sorti de cet enfer...

Vous saurez que j'ai dû faire le fou pendant pas mal de temps pour donner le change...

On descendait la civière de Liensun et Ann ne put s'empêcher de courir vers lui. Elle s'agenouilla dans la glace pour regarder son visage à travers la cagoule transparente de protection. Il souriait d'un air malicieux :

— Ça ira... Quelques massages encore... Peut-être que j'aurai aussi besoin des tiens.

— Idiot, fit-elle en se relevant, agacée qu'il fasse aussi brutalement allusion à leurs relations intimes.

Il la connaissait trop bien, savait qu'elle perdait vraiment la tête et cet air supérieur quand il lui faisait l'amour, et elle ne lui pardonnait pas de s'en servir ensuite pour l'humilier.

On transporta Liensun dans le futur observatoire et il resta muet devant l'ampleur des travaux. Le dôme se trouvait à vingt-cinq mètres du sol rocheux que l'on avait nivelé, cimenté de façon parfaite.

— Incroyable, disait aussi l'astrophysicien. Je n'aurais jamais imaginé que vous étiez installés aussi confortablement. Quelle agréable température ! Il faut dire que pour économiser l'huile du dirigeable nous avons dû supporter quelques désagréments sans importance...

Liensun avait eu son triomphe en forme de coups de poing mais Ann Suba connaissait le sien, car toute la falaise surprenait les nouveaux venus par ses installations troglodytes. Le professeur Charlster, très excité, parcourait les laboratoires, la centrale thermique, les logements privés, avec une joie enfantine.

— Des années confiné dans un train, pire, dans un compartiment sans jamais en sortir, et puis ce voyage en dirigeable et cette merveilleuse base... Ah ! chère Ann Suba, j'espère que vous me laisserez un petit coin pour poursuivre mes recherches. Je ne demande pas grand-chose, car toutes les observations que j'ai effectuées dans la première partie de ma vie sont à jamais enregistrées dans mon cerveau. Désormais il ne s'agit que de calculs longs et fastidieux...

— Nous commençons d'avoir des ordinateurs performants, mais notre désir secret serait de nous brancher sur les réseaux des grandes Compagnies au moyen de relais. Nous avons déjà dressé

des plans mais leur exécution nous prendra une décennie pour le moins.

Liensun avait été transporté dans l'hôpital de la base, et le docteur Eloa expliquait à l'antenne médicale présente le mal dont souffrait le garçon. Une radio confirma le diagnostic. D'ici une quinzaine de jours il serait complètement sur pied, l'opération réalisée dans le train-bagne ayant été parfaitement réussie.

Plus tard il reçut la visite de Ann Suba qui lui dit qu'elle était heureuse de le voir auprès d'elle.

— Charlster est aux anges également. Comment êtes-vous arrivés ?

— C'est miraculeux. Nous avons bénéficié de vents portants, et chaque fois que nous avons eu besoin d'huile, nous sommes tombés sur des stocks importants. Nous n'avons pas perdu une heure.

— Et vous avez surgi de quelle direction ?

— Nous naviguions si haut que nul ne pouvait nous apercevoir. Et ce n'est que ce matin que nous avons survolé cette vallée.

— Je fais dégonfler le dirigeable.

Il faillit s'asseoir et poussa un cri de douleur.

— Je ne veux pas... Ce dirigeable est ma propriété et tu n'as pas le droit d'en disposer.

— Ici tu es sous ma dépendance et je défends l'intérêt général. Le vent va se lever et le dirigeable serait menacé. De plus des Tibétains pourraient le voir.

— Allons donc, ils ne viennent pas au sommet de cette falaise qui est abandonnée depuis des années.

— Tu te trompes. Ils viennent chasser des yaçons, des bœufs sauvages nés de yaks et de vaches ordinaires on ne sait trop comment. Ces animaux vont partout et les Tibétains viennent les chasser.

— Ils ne mangent pas la viande.

— Ils la vendent une fois séchée... Nous avons dû prévoir des systèmes de protection pour qu'ils ne voient pas le dôme du futur observatoire, mais le dirigeable est visible de très loin. On a dégonflé les ballonnets et on va démonter l'enveloppe. Tu pourras le faire reconstituer quand tu le voudras.

— Il a fallu des semaines pour le mettre au point.

— Nous ne pouvons prendre ce risque.

Il devenait fou de rage, à cause de ce stupide accident qui le clouait dans son lit et l'empêchait de profiter de son triomphe. Il avait ramené Charlster et allait en perdre le bénéfice. Ann Suba se chargeait de minimiser son acte.

— Que vas-tu faire de Charlster ?

— Eh bien, il pourra poursuivre ses recherches, ses calculs.

— Mais qu'en ferez-vous ?

— Nous verrons plus tard.

— C'est-à-dire que tu vas l'escamoter ?

Elle sourit tranquillement :

— Nous devons d'abord nous implanter solidement avant de procéder à ses expériences, même limitées... À tout moment les lamas peuvent nous chasser. Un jour nous serons assez forts pour qu'ils y renoncent.

Il ne réalisa pas tout de suite ce que signifiait cette phrase et ce ne fut que le lendemain qu'il y réfléchit lorsque Luidin, son commandant de bord, vint prendre des nouvelles de sa santé. Luidin paraissait désabusé.

— Dommage que l'aventure soit terminée, murmura-t-il. Il n'y avait pas d'autre endroit où aller ? C'est peut-être une erreur de revenir ici.

— Vous regrettez ?

— Je n'aime pas l'esprit nouveau qui règne... Pour ainsi dire la discipline presque militaire... Et d'ailleurs cette falaise se transforme rapidement en une sorte d'immense citadelle... Les enfants eux-mêmes n'ont qu'un mot à la bouche : résister. Résister à qui, à quoi ? leur ai-je demandé. Et ils m'ont répondu : « Aux lamas. » Voilà la politique menée... On crée une union artificielle contre un ennemi commun plus ou moins réel, mais tout est organisé pour supporter un siège... Ils ont réussi à installer le réacteur, vous savez, et désormais produisent de l'énergie sans problème grâce à leurs stocks d'uranium. Ils sont autonomes pour la nourriture et bien des choses...

— Nous n'avions pas de base, fit remarquer Liensun, où vouliez-vous vous poser ? Nous n'allions pas continuer à survoler le monde avec tous les risques que cela aurait comportés ?

— Vous auriez pu négocier avec le Président Kid. Vous avez sauvé son fils adoptif. Il vous aurait cédé la base du 85 Sud.

— Sous conditions de ne pas poursuivre d'activités illégales.

— Nous aurions pu tourner ces conditions... Maintenant Charlster est irrécupérable, ébloui par Ann Suba et par les installations techniques. Depuis ce matin il fait une démonstration de ses hypothèses devant un auditoire nombreux... Il est à son affaire. C'est certainement un grand savant mais aussi un vaniteux naïf.

Ann Suba venait le voir deux fois par jour et le même soir elle le trouva en train d'aller et venir dans sa chambre, aidé par une infirmière. Il accomplissait certains mouvements et elle attendit qu'il fût recouché pour lui raconter que Charlster obtenait un très grand succès.

— Je suis impressionnée par ses démonstrations, dit-elle. Ce fameux Nœud Spatial ne serait pas une mécanique céleste, d'après lui, mais dépendrait d'une intelligence humaine.

Liensun restait les yeux grands ouverts, levés vers le plafond de sa chambre.

— Une sorte de diffuseur gigantesque dont le débit pourrait être réglé. Charlster pense que si les poussières sont vraiment d'origine lunaire, elles auraient fini par flocculer toutes seules, par former des sortes de nouveaux satellites gravitant autour de la Terre, à la même distance que l'ancienne Lune... Mais bien sûr, il aurait fallu du temps. Or il a relevé des esquisses de cette tendance à la floculation... Il appelle ça des cicatrices dans le ciel, et chaque fois d'autres poussières sont venues s'ajouter aux anciennes, ionisées pour retenir les strates qui auraient tendance à glisser vers un pôle d'attraction.

— Et que propose-t-il ?

— Il croit savoir que ce diffuseur serait ce qui reste de la Lune, une masse encore énorme, d'un quart environ de l'ancien satellite, complètement pulvérulente, elle aussi.

— Et comment ouvrirait-on les vannes, si j'ose dire ?

— Avec des ultrasons.

— Et qui en serait chargé ?

Ann Suba se pencha sur lui pour intercepter son regard :

— Dans le fond, ça ne t'intéresse pas, j'ai l'impression.

— Oh ! mais si... Pourquoi serais-je allé le chercher dans son train-bagne ?

— Pour profiter de la renommée que ce coup d'éclat devait t'apporter, je suppose... Tu es déçu car tu ne peux guère en profiter, mais je te promets que dès que tu seras sur pied, nous organiserons une splendide fête pour célébrer ton exploit. Cela te paraît-il suffisant ?

— Pourquoi m'as-tu dit hier qu'un jour nous serions assez forts pour qu'ils renoncent à nous ennuyer ? Tu parlais des lamas. Que comptes-tu faire ?

Elle cessa de se pencher sur lui, se laissa aller dans un fauteuil à côté du lit :

— Que nous les obligerons à nous respecter, s'ils deviennent trop ennuyeux.

— Tu prépares la guerre. On me dit qu'il règne ici une atmosphère de citadelle assiégée.

— C'est exagéré mais nous essayons d'inculquer l'esprit de résistance. Nous ne partirons jamais... Nous ne nous exilerons plus. Il faudra bien que les lamas et les habitants de ce pays nous acceptent tels quels, sinon ce sera la guerre, effectivement. Nous avons construit des émetteurs laser capables de détruire un train sur la voie de la vallée. Il faudra qu'on le sache...

— Tu impressionneras peut-être les lamas, mais eux nous aurons différemment...

Il se tapota le front :

— La pensée. Certains possèdent des pouvoirs étranges.

— Toi aussi.

— Eux ne les utilisent que dans des cas difficiles...

Elle lui demanda de changer de conversation et ils parlèrent de la nouvelle présidente de la Panaméricaine. Ann Suba ne se souvenait pas qu'elle avait été la mère adoptive de Jdrien, son demi-frère.

— Peut-être sera-t-elle moins intransigente avec les Rénovateurs, dit Ann Suba.

— Le pouvoir dessèche les cœurs, dit-il.

— Tu m'accuses d'intransigence ?

— Je ne sais pas. Mais tu m'as quitté à China Voksal pour le pouvoir et je ne puis l'oublier, surtout en sachant que je ne pouvais retourner ici.

— Et maintenant tu le peux... J'ai tout fait pour que ce retour

soit possible sans que les lamas t'importunent ou te chassent... Et tu m'accuses de dureté ?

— Tu n'as pas seulement agi pour moi. Déjà lorsque tu as rompu avec Ma Ker tu étais dure, intraitable.

— Ma Ker voulait nous faire vivre dans le corps de cette amibe dangereuse... J'avais raison de ne pas accepter puisque Fraternité II a dû être évacuée, finalement.

— Comment appelles-tu cet endroit, Fraternité III ? Non, je ne pense pas que cela corresponde à quelque chose de profond, chez toi. Il n'y a pas de fraternité ici. Il n'y a qu'une autorité qui dirige tout : la tienne.

— C'est le mal qui te rend aussi méchant ? demanda-t-elle en se levant.

— Non. Je vais beaucoup mieux et dans quelques jours je pourrai reprendre mes activités. Que me réserves-tu comme travail ?

— Nous y réfléchirons ensemble, si tu veux bien, dit-elle en se dirigeant vers la sortie.

Le même soir le docteur Eloa vint le visiter. Il ne dit rien pendant le quart d'heure que lui prit l'examen précis, puis il s'assit lui aussi à côté de Liensun :

— Je vais certainement quitter cet endroit. Je ne sais pas comment puisque le dirigeable est démonté... Croyez-vous que ce soit dangereux d'essayer d'emprunter un express ou n'importe quel train ?

— Pour sortir d'ici il faut disposer d'un visa d'entrée, dit Liensun. Je ne vous conseille pas d'essayer. Pourquoi, vous ne vous y plaisez pas ?

— Non. Il y a suffisamment de médecins ici et je sens que je ne serai jamais admis. Je pense aller exercer dans une station tranquille. Vous m'avez parlé de China Voksal... Ou alors carrément dans la Compagnie de la Banquise...

— Patientez... Il est possible que nous soyons quelques-uns à vouloir quitter le coin. Nous reconstruirions le dirigeable, dans ce cas.

— Ce serait une belle aventure... Mais pour aller où ?

— Nous en discuterons d'abord... Vous avez assisté à la conférence de Charlster ?

— Oui... Il est très à l'aise, notre savant... Je le trouve même assez complaisant avec ses adulateurs, et je me demande si sa théorie est aussi solide qu'elle paraît... Croyez-vous qu'il existerait chez les Aiguilleurs, par exemple, des astrophysiciens ?

— Vous accusez Charlster d'être un Aiguilleur ?

— Non, pas du tout, mais si les Aiguilleurs sont maîtres de ce Nœud Spatial, ils ont dû utiliser des astronomes ? Et ceci va à l'encontre des haines qu'ils manifestent contre les Rénovateurs, non ? Il est vrai que ce ne serait pas surprenant... Mais ce que je reproche à Charlster, c'est de rester assez vague sur le procédé utilisé par les Aiguilleurs pour répandre les poussières quand un trou risque de se produire...

CHAPITRE III

La première visite que reçut Jdrien, quand il retourna vivre au Dépotoir dans son palais d'os et de peau, fut celle de R, l'écrivain, le mari de Yeuse.

Ruanda avait beaucoup vieilli d'apparence, maigri, et eut du mal à descendre de sa draisine conduite par un chauffeur. Il était très riche, très honoré et vivait dans le luxe. Ses livres, sa pièce de théâtre lui rapportaient beaucoup d'argent et de gloire dans le monde entier, même si parfois ils étaient interdits.

L'homme marchait à pas lents et Jdrien, alerté par télépathie, vint au-devant de lui.

— On disait que tu étais bien malade, mais je suis heureux de te voir dans une forme aussi éblouissante, dit R.

Vsin et Vsiena attirèrent son attention et il parut très ému de prendre la fillette dans ses bras. Elle regarda ce visage avec gravité et quand il souleva sa cagoule protectrice, elle sourit.

— Une belle enfant... J'aurais aimé avoir des enfants, et je n'ai que des livres...

Il pénétra dans le palais, vint s'asseoir devant la cheminée construite en ossements de baleines. Un brasero d'huile y brûlait en permanence.

— Tu as su bien sûr pour Yeuse ? La voilà présidente d'un empire et elle ne m'a même pas contacté... Il y a des années que je ne l'ai vue et j'en souffre... Je crois que je vais mourir.

C'était la vérité. Jdrien, se projetant dans l'avenir, ne trouvait nulle trace de lui. Il pénétra dans le corps de son visiteur et découvrit le nid de la mort dans le foie. R mourrait d'un cancer de cet organe dans les six mois.

— J'ai senti ta visite légère, dit l'écrivain. Tu as trouvé où elle me

ronge ? C'est pour quand ?

— Moins d'un an, dit Jdrien.

— Je le savais, et pourtant j'ai envie de pleurer sur moi-même.

— Vous ne vous faites pas soigner ?

— Non. C'est inutile... Ce qui m'ennuie le plus c'est de mourir dans ces glaces... J'ai toujours cru, depuis tout petit, que je reverrais le Soleil, et je suis fâché contre moi-même d'avoir bâti toute ma vie sur cette espérance...

— Je n'ai pas non plus de nouvelles de Yeuse, personne n'en a, dit Jdrien.

R accepta de boire un peu de thé. Il avait renoncé à l'alcool, non pour essayer de combattre le mal, mais parce qu'il n'éprouvait plus de plaisir à boire.

— Le goût de la fête attaché à l'alcool a disparu et je n'éprouve qu'une impression d'avaler un remède contre ma tristesse. C'est stupide de continuer à en boire dans ces cas-là...

— Vous avez vu le Kid ?

— Nous nous voyons parfois... Mais il est très occupé... Il ne mourra peut-être jamais, lui...

Il pointa son doigt squelettique vers Jdrien :

— Et tu n'oseras jamais aller voir en lui si c'est pour une date proche ou lointaine, n'est-ce pas ?

Il avait raison. Jdrien se sentait incapable de sonder l'avenir de son père adoptif.

— Crois-tu que Yeuse va tout changer, là-bas ? Qu'elle veillera au bonheur des gens ?

— Il est trop tôt pour le dire.

Le garçon erra dans une rêverie qui ne le quittait plus depuis une semaine. Il imaginait qu'il marchait sur la banquise en direction de l'Ouest. Quelque part une petite tribu venait à sa rencontre, et parmi ces Roux...

— Je trouve le Dépotoir bien abandonné, disait R.

— Il n'y a plus qu'une chaudière qui fonctionne. Les baleines sont capturées bien plus à l'Est, désormais, et les jeunes s'en vont, laissant les vieux.

— Tu restes pour le Mausolée de ta mère ?

Il ne savait pas... Il regarda le feu dans le brasero, puis le visage délabré de Ruanda :

— Mon père est de retour.

R souleva seulement une paupière froissée par la fatigue sur un œil à peine intéressé :

— Après quinze ans ?

— Il revient. J'ai déjà perçu ses pensées. Elles me concernaient. Il viendra au Mausolée d'abord.

— Tu crois qu'il a aimé ta mère Jdrou ?

— Je crois qu'elle a été un moment de sa vie et qu'il l'a plus aimée morte que vivante. Quand ces chasseurs de Roux l'ont tuée, les remords l'ont envahi et ne l'ont jamais totalement abandonné.

— Quels remords ? Il a tout fait pour la sauver.

— C'est vrai, il a tout fait, mais la seule chose qu'il n'a pu faire alors c'est de devenir Roux lui-même.

— Comment serait-ce possible ? fit R en souriant... Même l'amour le plus fou ne peut obtenir que la nature bouleverse son œuvre à ce point. Aujourd'hui il pourrait se faire greffer des hormones longue durée, mais il ne serait quand même pas un Roux... Tu es sûr qu'il est revenu ?

— Oui.

— Yeuse le sait-elle ?

— Je ne sais pas. Elle est trop loin pour que j'atteigne son esprit. Et je suis encore très fatigué. Pour aider Jelly à se bâtir un système immunitaire, j'ai consommé trop d'énergie. Peut-être des cellules nerveuses qui ne se reconstituent pas. Je me sens désormais très diminué, même si en apparence j'ai l'air en excellente santé. Pourtant la pensée de mon père m'est souvent accessible. Il doit venir vers moi ou se dispose à le faire.

— Si j'en avais le temps, j'écrais un livre sur toi, Jdrien, sur ce que tu as fait avec l'amibe géante... Peut-être faudrait-il écrire des œuvres lyriques, tu sais de celles qui ensuite font partie de l'éternité de l'homme. Mais je n'en suis plus capable et l'ai-je seulement été ?

— Vous vivez à Kaménépolis ?

— Oui. C'est une fête permanente, culturelle, barbare, dévergondée. On trouve des génies, des gens de grande culture, et des putes parmi les plus crasseuses...

— Des Rousses ?

— Pas mal, avec cette nouvelle technique d'implants... Mais elles vieillissent en quelques mois et les maquereaux vont ensuite les

perdre au loin sur la banquise, pour que les jeunes qui arrivent fraîchement opérées ne soient pas impressionnées...

— Vous êtes le maître de la station ?

— Non. Le nom de Yeuse est le plus célèbre et je ne suis que son mari pour ceux qui détestent mon œuvre, mais je ne m'en plains pas.

Il voulut visiter le Dépotoir, et Jdrien lui prit le bras pour l'amener chez les deux douzaines de vieillards qui s'obstinaient à faire bouillir quelques ossements de baleines, que le Président Kid, attendri, leur faisait parvenir par wagons spéciaux.

Ils parlèrent ensemble comme des vieillards qui n'ont plus rien à attendre des autres. Ni même d'eux-mêmes et R voulut visiter le mausolée de Jdrou.

Longtemps il resta penché sur la jeune fille enfantine qui apparaissait sous la dalle de glace si cristalline qu'on distinguait chaque détail du corps et du visage de la jeune Rousse.

— Te voilà plus âgé qu'elle, désormais, dit-il. J'aimerais posséder un tel endroit vers lequel revenir parfois.

— Vous n'irez pas en Transeuropéenne ?

— Je ne pense pas. Je deviens timoré, vite inquiet dans les voyages, et si Yeuse ne vient pas me voir, nous ne nous reverrons plus car je n'aurais jamais le courage d'aller la visiter en Panaméricaine.

Jdrien l'aida à descendre les marches du Mausolée et il le porta presque jusqu'à sa draisine, en fait une silico-limousine d'un luxe très raffiné.

— Je ne pense pas qu'on se revoie, dit R alors qu'il l'aidait à s'installer sur la couchette arrière... Je ne reviendrai plus ici et je ne pense pas que Kaménépolis te tente ?

Jdrien ne répondit pas. À nouveau il pensait à son père et se demandait ce qui avait pu lui arriver pour qu'il ne le retrouve plus, au bout de ses recherches télépathiques, tel qu'il était auparavant. La pensée qu'il puisse être malade, mourant, amena des larmes dans ses yeux et R s'en rendit compte :

— C'est sans importance, tu sais... Vraiment sans importance... Je suis riche, célèbre, très entouré... On me fera de belles obsèques et le Kid a peut-être préparé le discours qu'il fera... Mais je ne le corrigerai pas, comme je l'ai fait quelquefois pour certains autres

qu'il a prononcés.

La silico démarra sans bruit, sans heurts, et parut glisser sur les rails.

CHAPITRE IV

Un matin, Lien Rag quitta la pyramide de Gravel Station, ne pouvant plus supporter la paranoïa de Kurts. La veille encore il avait échappé de justesse à un guet-apens dans les cuisines de la base. Le géant l'avait enfermé dans cet endroit en poussant le chauffage jusqu'à trente degrés. En moins d'une heure Lien Rag aurait dû être mort, mais dans sa folie le pirate avait oublié les bouches d'aération. L'ancien glaciologue avait rampé durant de longues minutes atroces dans des gaines interminables, avant d'aboutir dans la chaufferie centrale. Tout au long de cette pénible reptation il avait laissé une trace humide, de véritables flaques d'un liquide qu'on ne pouvait appeler sueur, puisque les Roux ne possédaient pas de glandes sudoripares. La chaleur trop forte avait vaporisé l'eau de son sang et celle-ci avait fini par trouver des exutoires.

D'habitude il ne quittait sa cellule que fortement armé, mais ce jour-là, dans un regain de lucidité, il avait jugé la situation ridicule, avait pensé se rendre à la cuisine pour préparer un bon déjeuner qu'il aurait pu partager avec Kurts. Ce dernier ne s'alimentait plus que par périodes. Il tournait comme une bête enragée autour de sa machine qu'il avait tenté de détruire avec un laser récupéré, Lien Rag ne savait où, puis avec un missile, mais le blindage de la machine avait résisté, et Kurts avait dû s'enfuir pour s'abriter de rafales d'armes automatiques que la locomotive tirait sur lui dès qu'il approchait. Elle le détectait à plusieurs dizaines de mètres.

Il n'emportait qu'une courte carabine à répétition, deux bandes de munitions et quelques vivres de survie. Pas une fois il ne se retourna en arrière et quand la nuit vint il avait dû franchir une centaine de kilomètres, ce qui n'était pas considérable pour un Homme du Froid. Les tribus pouvaient avancer sur la glace durant

vingt heures, ne prendre qu'un bref repos pour repartir aussitôt, et certaines franchissaient des distances énormes en quelques jours. Il se souvenait de la grande migration de milliers de Roux lorsque Jdrien, âgé de trois ans, avait été retenu comme otage par Lady Diana. La nouvelle s'était mystérieusement propagée dans la Compagnie de la Banquise naissante, et les tribus s'étaient mises en route vers l'Est. Pour traverser la plus grande banquise du monde, celle de l'océan Pacifique ; la plus dangereuse, également. En moins d'un mois ils se trouvaient à proximité de l'inlandsis américain.

Cette nuit-là il creusa un alvéole dans la glace, à cause du vent et des grêlons qu'il emportait de la crête des congères, mais l'impression de froid n'existait plus. La roussitude n'était acceptable que dans cette solitude sauvage, en dehors de tout ce qu'il avait connu du monde du chaud. Quelle ivresse que de marcher ainsi à un rythme rapide, dix à quinze kilomètres en une heure sur des pieds larges très bien adaptés pour cet effort. Rien ne mordait sur la fourrure soyeuse, d'un bel or. Ni le froid, ni la fatigue, et ce fut plus à cause de l'obscurité que du besoin de repos qu'il s'endormit paisiblement, pour se réveiller bien avant l'aube qui venait très tard.

Il regretta furtivement de ne pouvoir absorber du café ou du thé, avala quelques morceaux de matières énergétiques et reprit sa route vers l'Est. Il espérait atteindre le Dépotoir d'ici quatre à cinq semaines.

Ce jour-là il marcha sans discontinuer jusqu'au milieu de la journée, et ne se serait pas arrêté s'il n'avait rencontré un immense réseau Nord-Sud. Il ne sut l'identifier, mais dut attendre que quelques convois soient passés pour le traverser. Il n'eut pas un regard de nostalgie pour ces nombreux rails qui rayaient la glace et ne se retourna pas lorsqu'un mécanicien de locomotive, intrigué par cette silhouette qui s'éloignait, fit meugler son avertisseur. Ce jour-là il estima qu'il avait encore accru sa moyenne et qu'il avait dépassé les cent cinquante kilomètres. Il était tellement à l'aise dans cette progression vers son fils qu'il se surprenait à trotter durant des minutes, devait même s'imposer une modération sinon il se serait senti capable de courir des heures. Même avec Kurts, quand ils cheminaient sur la banquise sud en direction de Cargo *Princess*, il n'avait éprouvé pareille jouissance de son corps. Quelle liberté totale d'aller ainsi en plein vent glacial sans éprouver le moindre

malaise. Il était nu, à l'exception de son arme et de son léger bagage. Nu comme il avait rêvé de l'être autrefois, lorsque glaciologue de seconde classe il avait découvert brusquement la réalité quotidienne des Roux. Comme il les avait enviés de vivre en dehors des termitières chaudes de la société ferroviaire. Enviés jusque dans leurs amours primitives sur les verrières ou les dômes des stations. Ce rut, qui les jetait les uns contre les autres dans un même élan, et qui scandalisait si fort les puritains d'en dessous qu'ils n'osaient plus lever les yeux et cachaient le visage de leurs enfants dans leur giron.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsqu'il s'allongea dans la protection d'une petite congère. Chaque soir le vent redoublait de force, et d'énormes glaçons devenaient dangereux. Il y avait aussi les congères mobiles qui accouraient à plus de cent kilomètres heure. Il découvrait leur propre musique, ce froissement de la glace contre la glace qui, en se décollant plusieurs fois dans chaque seconde, produisait un son qu'il n'avait jamais entendu de l'intérieur d'un train, que très peu d'Hommes du Chaud avaient dû entendre. Une sorte de chant qui utilisait toute une octave selon des modulations apportées par le nivelé du terrain.

Il avait faim, mais ces aliments spéciaux ne le satisfaisaient pas, aussi le lendemain fut-il très intéressé par des traînées sanglantes laissées sur la banquise. Certainement par des loups entraînant un animal tué à coups de dents. Peut-être un phoque ou un ruminant sauvage. Il en existait quelques-uns dans cette région, qui se nourrissaient d'algues entassées autour des trous à phoques.

Il remonta la trace bien qu'elle se dirigeât vers le Nord, mais il voulait prendre le temps de vivre pleinement son nouvel état.

C'était un petit trou à phoques bordé de congères si hautes qu'il faillit les négliger. Il les contournait, pensant que le trou était au-delà, mais les taches de sang réapparurent et il dut escalader la muraille de glace pour découvrir la vingtaine d'animaux dans ce point d'eau noire. À peine cent mètres de large et quelques têtes moustachues flottant en surface comme des objets abandonnés dans les vapeurs montant de la mer.

De son observatoire il aurait pu en abattre un d'un coup de carabine, descendre les congères pour aller le chercher à la nage. Les Roux nageaient instinctivement et cette perspective nouvelle

l'enthousiasmait. Se baigner par moins soixante, soixante-dix, parmi des phoques, dans l'ancien océan Indien.

Sans regret il se dépouilla de sa carabine, de ses cartouchières et de son sac. Il ne garda qu'un couteau de chasse. Sans bruit il se coula dans une faille profonde et attendit. Même en se jetant à l'eau il n'avait aucune chance de tuer son gibier qui pouvait s'enfoncer de longues minutes, réapparaître plus loin. Il lui fallait attendre qu'un des phoques revienne sur la rive. Il situa leur emplacement sur la droite. La glace s'enfonçait comme une plage dans l'eau, des débris de poisson, des excréments la souillaient. Il rampa vers elle.

Il attendit une heure et se rendit compte que son corps en entier se préparait pour cette attaque-là. Il n'avait jamais encore éprouvé ce sentiment. Jusqu'à son cœur qui battait avec calme, ses muscles qui se gorgeaient d'adrénaline, son esprit qui se mobilisait sans la moindre faille pour cette chasse. Même l'homme primitif des cavernes n'avait jamais dû connaître cela. Cette transformation en machine à tuer dans le seul but de se nourrir, sans haine, sans implications douteuses. L'Homme du Chaud ne tuait que par exacerbation de son instinct sexuel. Ici, rien de tel. Il admirait les animaux, les aimait, mais il devait en tuer un et un seul, le plus petit pour ne pas gaspiller cette vie, le plus faible pour faire œuvre de préservation.

Il sut que le gros phoque qui approchait était une femelle pleine et qu'il ne bougerait pas. Elle venait vers la plage, fatiguée par son état. Elle se hissa lourdement, se déplaça encore un peu puis s'immobilisa, haletante. À la fin elle se coucha sur le côté pour que son ventre puisse s'épanouir à l'aise sur la glace.

Au bout d'une heure il reconnut celui qu'il allait tuer et dépecer. C'était un jeune d'un an, mal formé. Il avait dû être déjà attaqué par des loups ou par un léopard des glaces, et il n'arrivait pas à avancer sur la plage. D'ailleurs pour ne pas subir les tracasseries des autres, il se hâtait vers une sorte de promontoire à l'écart.

Lien Rag poussa un cri sauvage et se rua vers lui. La femelle effrayée roula vers l'eau tandis que le mâle patriarche plongeait pour venir à son secours, nageant plus vite sous l'eau qu'en surface.

Lien Rag, face au jeune phoque qui criait de terreur en battant l'air de ses deux moignons avant, se fendit et lui trancha la gorge non sans recevoir un coup d'aileron qui entama son bras.

Une partie de la matinée il découpa des lanières de viande qu'il tressa en bâton durci par le gel, forma des boules de graisse sanguinolentes. Il abandonna une partie de la carcasse congelée, sachant que les loups ne tarderaient pas.

Mais il ne put résister au plaisir de dévorer le cœur encore chaud et le foie, se gavant de bonne nourriture simple. Il essuyait les poils de sa barbe en riant, tandis que les phoques alarmés attendaient dans l'eau, leur tête dansant sur les vagues que provoquaient leurs nageoires, ce mouvement constant empêchant la congélation de la mer.

Il repartit vers l'Est et, cette fois, se sentit des ailes. Il courait sur de longues distances sans s'essouffler, sans sentir la douleur envahir ses muscles. Il chantait des airs de son invention, assez barbares pour la plupart. Il regrettait de ne pas s'être baigné pour se débarrasser du sang gelé. Les parasites existaient toujours, du moins certains comme les poux, les morpions qui s'étaient très bien adaptés au froid. Il voulait éviter d'en être envahi.

Cette nuit-là il dormit repu, le ventre gonflé de viande congelée, ayant oublié les repas fins de la cuisine du Chaud. C'était une autre sensation que de dévorer ainsi à belles dents sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Jusque-là leur vie, à Kurts et à lui, avait été ambiguë, hésitant entre deux pôles d'attraction. Ils regrettaient leur ancien état d'Hommes du Chaud, se lamentaient d'avoir dû endosser cette défroque de fourrure pour retourner sur Terre. En fait même sur la banquise, en route vers Cargo *Princess*, ils n'avaient pas usé pleinement de leurs nouvelles facultés. Bien sûr, reconnaissant que c'était un drôle d'avantage que de supporter les froids les plus rigoureux, de pouvoir ainsi aller sur la banquise, mais la rencontre avec la civilisation avait tout gâché. Il avait regretté de ne pouvoir s'enfermer dans ce cargo pourri, dans une des cabines, et il avait failli avaler une hormone pour rejoindre Farnelle dans sa couchette.

Il fallait rompre avec tout ça, se jeter dans l'inconnu, marcher dans la solitude glacée pour que se révèlent les beautés nouvelles, inattendues de sa transformation.

N'ayant dormi que trois heures, il repartit plein d'énergie, avec une certitude d'invulnérabilité extraordinaire. Il aurait pour un peu abandonné ses armes d'Homme du Chaud, mais se souvenant de la

cruauté imbécile de ses anciens congénères, il préférait les garder avec lui.

Heureusement d'ailleurs, car il dérangerait une famille d'ours blancs assez monstrueux. Le mâle devait mesurer près de cinq mètres de long et dépasser les deux tonnes. Ils étaient installés auprès d'un petit trou où les phoques se laissaient piéger après avoir nagé sous la banquise.

Une femelle attaqua et il dut l'abattre d'un coup de carabine, ce qui fit décamper les enfants, mais non le mâle qui fonça avec une vitesse incroyable. Lien Rag s'enfuit vers un amas de glace sur sa droite. Il lui fallait gagner quelques mètres, le temps de se retourner et de viser. Une seule balle n'arrêterait pas le mastodonte et il lui fallait du recul.

Sa chance fut une faille très étroite où il put s'insérer profondément. La grosse patte à la fourrure magnifique tenta de l'atteindre, en vain. Ce fut assez long avant que l'angle de tir ne se montre favorable. Au bout d'une demi-heure l'ours, poussé par la curiosité, enfonça son museau dans la faille et Lien Rag n'eut qu'à vider son chargeur.

Il eut un mal fou à s'extraire de la faille où il se terrait et dut entailler la glace avec son couteau.

Au matin du troisième jour, en se levant, il aperçut une petite troupe qui venait du Sud et se dirigeait vers le Nord. Il allait obligatoirement croiser le chemin de cette tribu de Roux.

CHAPITRE V

Finalement ce fut avec l'aide de l'adjoint à la justice Cadior que Pilz trouva un prétexte à ce voyage qu'il jugeait aussi inopportun que bizarre :

— Vous allez vous rendre dans la Province d'Antarctique pour visiter les installations pénitentiaires et admonester le gouverneur. De là vous rendrez une visite de courtoisie à la Fédération Australasienne, c'est-à-dire à Stanley Station. Vous manifesterez votre désir de visiter certains lieux... Je ne peux pas faire mieux.

— D'accord. L'essentiel c'est que nous puissions partir, dit Yeuse en félicitant Pilz.

Désormais les deux adjoints rayonnaient d'être rentrés en grâce et ne tarissaient pas d'éloges sur la nouvelle présidente, se faisant ses meilleurs agents de publicité.

Farnelle commençait de s'ennuyer dans le train présidentiel. Lorsqu'elle sortait, c'était en loco-car officiel, avec deux gardes du corps.

— Les Aiguilleurs ne vous pardonneront pas de vous être démunie de ces quinze mille actions.

— Les voulez-vous, oui ou non ?

— Pas du tout. Vous les garderez ou vous les restituerez à Kurts, mais ça m'étonnerait qu'il les reprenne.

— Je n'ai pas envie de retourner là-bas... J'ai envie de vivre différemment.

— Et vos deux petits enfants ?

— Ah, je ne sais pas... Je les aime, croyez pas que je sois une mère dénaturée, mais il faut leur aménager un endroit pour qu'ils puissent vivre en plein air... Moi je ne veux pas vivre sur la banquise... Je préfère une grande station...

— Nous essayerons d’y réfléchir, dit Yeuse. Mais méfiez-vous des Aiguilleurs. Peut-être votre vie durant.

— Pas très agréable à entendre...

Yeuse était pressée de revoir Lien Rag, mais d’un autre côté il lui fallait interrompre la recherche des documents de Lady Diana. Surtout ceux qu’elle avait accumulés dans les dernières années de sa vie, alors qu’elle sentait approcher la mort et qu’elle regrettait que l’ère solaire ne puisse revenir avant sa fin.

Il y avait bien le Conseil Oligarchique qui réunissait les chefs des principales Compagnies et qui détenaient, disait la rumeur publique, des secrets importants. Elle se souvenait que le Kid avait failli en confier quelques-uns à R, l’écrivain Ruanda, son mari, qui avait refusé avec inquiétude de les connaître.

Que devenait Ruanda ? Il y avait si longtemps qu’elle ne l’avait revu. Depuis qu’elle avait été élue à la place de Lady Diana, elle n’avait même pas pris le temps de lui envoyer un message. N’y avait seulement pas songé un instant. Il était sorti de sa vie aussi discrètement qu’il y était entré. Elle ne savait même plus pourquoi ils s’étaient mariés. C’était une époque trouble, alors, et elle avait recherché auprès de lui un peu de sécurité. C’était un brave homme un peu trop mélancolique, trop sédentaire pour elle.

Elle présida un conseil d’administration auquel Jeb Interson ne crut pas utile de participer, ce qui étonna les autres, notamment Mirasola :

— Que lui arrive-t-il ? Il n’a jamais manqué une seule de ces réunions, n’épargnant pas les critiques acerbes.

Mirasola n’avait jamais accepté que Yeuse ne tienne pas ses promesses. Elle lui jetait tantôt des regards langoureux et tantôt elle la fusillait de ses yeux bleus.

— Il ne fallait pas augmenter la ration calorique, dit Borska. Ces gens-là vont se croire tout permis... Est-ce vrai que vous envisagez la non-convertibilité des dollars en or ?

Ce qui fit ricaner les autres. On savait que la vieille avare se contentait d’un trois compartiments pour pouvoir tout transformer en or. On disait qu’elle dormait sur de gros sacs de pièces.

Housk était là et il essayait de faire du charme, mais Yeuse ne pouvait oublier qu’il était l’homme lige des Aiguilleurs et qu’il l’espionnait pour la caste.

— Nous devons en arriver là, dit-elle, car de grosses quantités d'or sont revendues dans de petites Compagnies. Notre monnaie serait l'objet de spéculations nuisibles.

— Ce serait de la folie, couina la vieille dame. Vous n'avez pas le droit d'agir ainsi.

— Je crois que les statuts sont bien précis là-dessus, au contraire, fit Yeuse très calme. Mais je n'agirai pas dans l'immédiat.

Housk souleva une question sur les gisements pétroliers dans le Tunnel, tronçon Amérique du Nord.

— Si vous condamnez le Tunnel, que deviendront-ils ? Ils produisent tout de même un dixième de la consommation d'huile dans notre Compagnie.

— Le Tunnel absorbe plus que cela. Des calculs sont en cours, des calculs sérieux qui risquent de prouver qu'une fois le Tunnel refermé nous pourrions économiser près de cinquante pour cent d'énergie.

— J'ai investi de gros capitaux dans ces forages, dit-il sèchement, et je ne tiens pas à devoir payer mes dettes en actions.

— C'est à vous de décider, je ne suis pour rien dans vos investissements. Ce sont les risques de ce type de société.

— Vous en connaissez d'autres ? demanda Borska.

— Peut-être le système de la Compagnie de la Banquise tente-t-il notre chère présidente, fit Peter Housk sournoisement.

— Il y a de bonnes choses chez les uns et les autres, dit-elle, mais la Panaméricaine ne copiera personne. Vous aviez toute liberté pour acheter de l'or, pour investir dans les forages, mais l'intérêt de la Compagnie exige que le dollar ne soit plus momentanément convertible, et que le Tunnel soit progressivement abandonné et bouché. Nous injecterons de l'eau qui gèlera au fur et à mesure, selon un programme que nous établirons avec beaucoup de soin. Il risque de s'étendre sur plusieurs années.

— Pourquoi Interson n'est-il pas présent ? dit Mirasola. Vous avez acheté des huiles pour les revendre à la Transeuropéenne selon un mode de transaction curieux avec un gros crédit... Interson avait son mot à dire.

— Les activités d'Interson sont assez diversifiées, dit Yeuse, et je comprends qu'il soit absent.

— Vous a-t-il envoyé un justificatif ?

— Il a dû être retardé.

Elle pensait qu'Interson avait dû se rendre en Australasienne, et surtout dans cette Chemical Company, pour essayer de se sortir d'une sale position. Elle pouvait le faire accuser à tout moment de fabrication de produits dangereux comme les cryo et les thermohormones.

— On dit que le pape Pie XIII voudra venir dans la Compagnie, dit Borska. C'est un scandale... Je n'accepterai jamais que ce Néo vienne encourager les pratiquants de cette religion. On devrait interdire les Néo-Catholiques comme les Rénovateurs... Tout ça ce sont des sectes.

— Pie XIII dirige une Compagnie importante, même si sa Concession est petite. N'oubliez pas qu'il a des intérêts dans de nombreuses Compagnies de la Fédération... Notamment la Compagnie de la Sainte Croix qui étend son rayonnement de plus en plus dans cette partie du monde. Elle possède la meilleure station de radio existante, et reçoit les messages de la Nouvelle Rome en un temps record grâce à un système de relais très bien étudié. Ce qui implique des collaborations, des accords dans une vingtaine de Compagnies et non des moindres. Nous ne pouvons pas refuser de recevoir un président de Compagnie quel qu'il soit.

— Ils ont déjà trop d'intérêts dans la Panaméricaine, grommela aussi Mirasola. Les fidèles leur donnent trop d'argent. Ils deviennent riches. Ils ont racheté des deserted stations, que nous estimions inutiles, pour les réanimer, et combien de trains-églises, cathédrales, communautaires, circulent ? Plus de cent. Ils fabriquent des objets pieux qui se vendent très cher et on dit même que leur Sainte Vierge serait apparue dans le foyer d'une de leurs locomotives. Chaque fois qu'on l'ouvre, elle est là-dedans, tranquillement assise et souriante. Il y a une foule de gens qui viennent adorer cette apparition. Ce pèlerinage de la P130 commence à déplacer des foules, et du coup ils ont agrandi ce train pour recevoir les gens. Voilà de nouveaux bénéfices...

— Mirasola et Borska ont raison, dit Housk, c'est autant d'argent détourné des entreprises ordinaires. Que comptez-vous faire ?

Yeuse garda son sérieux et désigna Mirasola :

— Voulez-vous constituer un dossier ? Formez une commission

d'enquête avec des membres du conseil de surveillance, par exemple.

— Vous voulez les détourner de leur mission, cria Borska. C'est pour vous surveiller qu'ils sont là.

— Bien, alors prenez des actionnaires ayant le droit de vote pour enquêter sur les activités commerciales de l'Église néo-catholique.

— Lady Diana les tenait en méfiance.

— Pas dans les derniers temps, dit Yeuse, et j'ai de bonnes raisons de penser qu'elle entretenait des relations discrètes mais courtoises avec Vatican II et Pie XIII.

— Elle ne le connaissait pas mieux que vous, au contraire, lança Housk. Il était archevêque et nonce apostolique à G.S.S., la capitale transeuropéenne, quand vous étiez ambassadrice pour le Président Kid. On dit que vous l'aviez aussi connu voici de nombreuses années, lorsqu'il se faisait appeler Frère Pierre... Vous auriez même vécu des mois avec lui dans une station fantôme de la banquise Pacifique.

Yeuse éclata de rire :

— Vécu avec lui ? Maritalement, peut-être ? C'est bien ce que vous voudriez laisser entendre pour que le scandale fût encore plus grand ?

— On l'a arrêté là-bas et transféré dans cette Province.

— Mais je sais tout cela. Frère Pierre me connaissait comme il connaissait des tas de gens. Je peux profiter de cette amitié pour obtenir des avantages de sa part, mais je ne lui céderai rien de préjudiciable, soyez-en certain.

— Pourquoi voulez-vous aller en Antarctique prochainement ?

— Pour voir cette Province et interroger le gouverneur et les autorités pénitentiaires de Ross Station.

— Vous avez interdit qu'on tire sur le train-bagne, continua Housk. Du coup il a passé la frontière et on ne sait plus ce qu'il est devenu. De dangereux rebelles, des Rénos fanatiques se sont évadés.

— Ce sont des mesures d'humanité que j'ai prises. La Compagnie Panaméricaine a besoin de retrouver une réputation digne de sa grandeur.

CHAPITRE VI

Ce n'était pas une tribu très importante, une vingtaine de personnes et beaucoup plus de femmes et d'enfants que d'hommes. Ils parurent surpris de voir un homme seul sur la banquise, et qui plus est armé d'une arme du Chaud. Visiblement ils se méfiaient et les femmes rassemblèrent les enfants qu'elles ne portaient pas dans leur dos. Pour ce faire, une amie se dévouait pour tisser, ou plutôt tresser, une sorte de poche où l'on plaçait l'enfant en bas âge. Les longs poils de la fourrure se prêtaient admirablement à cette fabrication.

Les hommes et les adolescents, six en tout, formèrent un front uni, mais Lien Rag déposa sa carabine et ses cartouchières bien avant de les approcher. Il ne garda que son couteau de chasse, mais souvent les Roux en possédaient.

Il apprit que la tribu venait d'une station du Sud où il n'y avait plus rien à manger, les habitants devenant de plus en plus rares. Ils essayaient de trouver une station plus au nord où on les laisserait fouiller dans les ordures en échange du raclage de la glace sur la verrière. Ils n'avaient rien trouvé à manger depuis la veille, paraissaient assez démunis.

— J'ai tué un gros ours, dit-il, mais c'est à une demi-journée à l'ouest. Il était si gros que la tribu pourrait manger longtemps dessus.

Il montra un doigt la paume tournée vers lui, ce qui signifiait vingt-huit jours, le dixième d'une grossesse. Les Roux se regardèrent avec des sourires.

En attendant il leur donna de la viande et de la graisse. Ils lui dirent que plus à l'est il allait apercevoir une grande station et qu'il fallait s'en méfier, car les habitants chassaient les Roux pour se

distraire. Ils n'en voulaient aucun sur leurs verrières ni autour et, s'il voulait les éviter, il devrait faire un grand détour qui le conduirait jusqu'à une tribu sédentaire auprès d'un grand trou à phoques.

— Je vais dans la banquise grande, dit-il. Jusqu'au Mausolée de la Mère du Messie.

— Nous connaissons... Quand nous étions plus nombreux, nous sommes allés là-bas. Nous avons fait bouillir les os de baleines pendant des mois... Puis nous sommes repartis vers l'Ouest et l'avons regretté... On dit que le Messie a combattu les montagnes mangeuses d'hommes et les a vaincues.

Dans ses souvenirs, Lien Rag avait dû savoir ce qu'étaient les montagnes mangeuses d'hommes mais il l'avait oublié.

— On dit aussi qu'il a failli mourir... Mais il est revenu au Mausolée près de la Mère.

Il ne pouvait dire qu'il était le père de Jdrien, ils ne l'auraient pas cru, et comme les Roux ne mentent jamais, il aurait été tout de suite considéré comme un simple d'esprit.

— Nous allons vers le grand ours si les loups ne l'ont pas déchiqueté.

— Les loups craignent les ours et la tribu de ceux-là vivent près d'un trou à phoques.

— Pourquoi as-tu un « fusil » ?

L'homme prononça nettement le mot *gun* et Lien Rag expliqua qu'il avait longtemps partagé la vie d'Hommes du Chaud qui lui en avaient fait cadeau, et que sans le *gun* il serait mort à cause de l'ours.

— Merci pour la viande... Tu devrais venir avec nous car tu ne trouveras rien avant longtemps, peut-être une semaine.

— Il faut que je poursuive ma route, dit-il.

Ayant récupéré son arme, il s'éloigna très vite sans vouloir se retourner et marcha jusqu'au-delà de la nuit, se coucha sans manger. Et le lendemain il marcha encore sans trouver de quoi se nourrir. Les Roux de la tribu avaient raison. C'était un pays très sauvage sans trous de phoques, sans colonies d'oiseaux ou de manchots, même pas d'ordures sur les quelques réseaux qu'il traversa. Il finit par attendre un convoi, espérant qu'on lui lancerait quelque chose. Certains mécaniciens jetaient des blocs d'huile

congelée quelquefois, mais ceux des trains qu'il aperçut n'en firent rien et il dut se résigner à s'éloigner des réseaux.

La nuit fut mauvaise, car sans nourriture dans l'estomac, il ne trouvait pas le sommeil et le vent hurlait dans le dédale des congères où il avait trouvé abri. Un gros glaçon tomba juste à côté de lui et il dut s'enfoncer dans une sorte de grotte. Quand il se réveilla, l'entrée était presque obstruée et il dut la dégager au couteau.

Ce jour-là il ne put faire qu'une cinquantaine de kilomètres. Il marchait lourdement en regardant de tous les côtés dans l'espoir de surprendre un gibier. Mais c'était inutile. Le ciel était si bas qu'il pouvait apercevoir sa surface tourmentée et rocheuse. Jamais il n'avait éprouvé un tel sentiment d'abandon et il pensait à la pyramide avec ses stocks inouïs de nourriture. Il chercha un refuge contre le vent de la nuit mais dut creuser sur la surface très lisse de la banquise pour se fabriquer une sorte d'igloo.

Le lendemain il était trop fatigué pour songer à marcher et la tempête l'en aurait de toute façon empêché. Il dormait par intervalles, croyait entendre des appels mais ce n'était que le vent. La nuit finit dans le calme et il se traîna au-dehors et découvrit un goéland que la force du vent avait envoyé frapper son igloo. Il était déjà dur de gel. Il ne parvint pas à le plumer, dut le débiter en tranches, creusant ensuite ces tranches pour arracher le noyau d'entrailles. Il le dévora en entier mais c'était d'un goût atroce rappelant l'huile de poisson rance. Cette viande le réconforta et il put reprendre la direction de l'Est. Vers midi il traversa une ligne secondaire et une tache sombre l'attira. C'était une grosse flaque d'huile de phoque congelée. Il chercha à droite et à gauche et pensa qu'un wagon-citerne isotherme devait perdre cette huile et qu'il venait du Sud. Il ramassa plusieurs flaques semblables à de grosses pièces de monnaie, les laissait fondre dans sa bouche.

Le soir il aperçut la station de pêche. Trois wagons regroupés au terminus de la voie, une cheminée qui fonctionnait puisque l'air vibrait au-dessus. Le trou à phoques n'était pas très important mais il fit un grand détour pour s'en approcher tandis que la nuit s'installait.

Il y voyait désormais beaucoup mieux la nuit que du temps où il était Homme du Chaud, et des wagons parvenait une vive lumière.

Un ronronnement situait un groupe électrogène diesel. Les chasseurs ne sortiraient plus maintenant.

Avec de grandes précautions il chercha à situer le troupeau qui, évidemment, reposait à l'opposé des wagons. Des mâles veillaient même la nuit et l'un d'eux poussa son terrible feulement. Toute la colonie se précipita vers l'eau, y compris les nouveau-nés, et un puissant projecteur s'alluma, balada son pinceau éblouissant sur le trou d'eau. Dans un haut-parleur des hurlements étranges retentirent. Ceux de l'ours blanc. Les chasseurs devaient s'imaginer que des loups attaquaient leur troupeau et utilisaient ce subterfuge pour les effrayer.

Affamé, il décida d'attendre que tout redevienne calme et le projecteur finit par s'éteindre. Mais les phoques qui flairaient sa présence restaient dans l'eau.

Alors il osa. Il déposa son *gun*, ses cartouchières, ne garda que son couteau et approcha de l'eau. L'impression fut étrange et il l'avait déjà éprouvée dans la baignoire de la pyramide où il se lavait. Il sentait l'eau monter le long de ses jambes mais n'éprouvait pas la sensation de froid, comme il n'avait jamais senti le chaud dans le bain. Enfin le tiède.

Il nagea avec une joie profonde qui aurait bien éclaté en hurlements enthousiastes sans la présence de ces wagons illuminés. Il nageait en oubliant les phoques ; en fait c'étaient des morses. Les deux espèces, les phoques au nord, les morses au sud, finissaient par s'interpénétrer, mais les morses gagnaient plus sur les territoires des phoques que l'inverse. Désormais on pouvait trouver des morses jusque dans le pôle Nord ainsi que des manchots.

Au bout d'une demi-heure il décida qu'il était temps de trouver son gibier et il vit plusieurs têtes moustachues et dotées de défenses qui flottaient non loin de lui. Il ne pourrait sélectionner son gibier mais n'avait pas besoin de beaucoup de viande.

Ce fut par hasard qu'il frôla le petit d'une centaine de kilos qui nageait à côté de lui, plus par curiosité que par confiance et dans un geste irraisonné il étreignit son cou bardé déjà d'un lard épais. C'était un morse à fourrure et cela évita que ses mains ne glissent, puis son bras. Il coinça l'animal de la sorte, revint vers la plage où il l'éventra d'un coup pour lui arracher le cœur dans lequel il mordit. Le petit animal était tombé à ses pieds.

Il fallait faire vite, découper les lanières, la graisse. Et voilà que les autres, les mâles, se mettaient à crier.

CHAPITRE VII

Le projecteur soudain allumé faillit le prendre dans son faisceau. Il se jeta à plat ventre, mais celui qui le manœuvrait dut avoir des doutes car il le laissa braqué sur la masse informe qu'il faisait avec sa victime. Le rugissement de l'ours blanc retentit à nouveau.

À tout hasard quelqu'un sortit du wagon et déchargea un fusil de gros calibre dans cette direction. Lien Rag entendit les balles s'enfoncer dans la glace avec un léger floc. Il commença de reculer vers la zone d'ombre, en essayant de tirer le petit morse mais n'y parvint pas. Il continuait de mastiquer et s'enrageait à la pensée que la viande ne pourrait plus être découpée en lanières, la graisse réduite en boules qu'il enfilerait sur les bâtons de viande tressée.

Pourtant l'autre fou continuait de tirailler et c'était le petit morse qui encaissait les balles maintenant. Chaque fois il tressautait.

Lien Rag disparut derrière un monticule de glace, ne bougea plus. Tout ce qu'il pourrait faire c'était tailler des blocs de viande, mais comment les emporter.

Le chasseur ne tirait plus et le projecteur fouillait ailleurs, illuminait le troupeau toujours dans l'eau. Des dizaines de têtes et beaucoup de défenses. Lien Rag se demanda si les chasseurs n'étaient pas surtout là pour l'ivoire qui se payait très cher.

Il n'osait plus bouger mais le cœur ne l'avait pas rassasié. Il pensait au foie délicat du jeune animal qui aurait rempli son estomac, aux filets de son dos. Tous ces bons morceaux qui allaient être gâchés.

Il n'avait même pas récupéré ses armes qui se trouvaient sur la gauche, et le regrettait.

Fasciné par le projecteur, il faillit ne pas entendre les bruits caractéristiques des crampons à glace que portaient les Hommes du Chaud quand ils s'aventuraient dehors. Sur les combinaisons isothermes, ils fixaient des sortes de semelles à pointes qui leur permettaient de se déplacer sans glisser, sinon ils n'auraient pas fait dix mètres, surtout autour d'un trou à phoques où la glace était rendue glissante par les déjections de toute nature.

Il était trop tard mais il se leva quand même pour bondir vers son arme.

— On ne bouge pas... Lève les mains... On est trois et t'as aucune chance...

— Un sale maraudeur qui a dû laisser sa loco à distance pour faire un peu d'huile gratis, dit une voix de femme.

Cela arrivait. Chaque aventurier emportait sa chaudière pour fabriquer de l'huile de phoque.

— Mais c'est un Roux, dit la première voix. T'as vu, Harriat ?

— Ouais, dit la femme. Un Roux voleur ?

— Huan, où êtes-vous ?

— Ici, Hyns, on a un Roux.

— Un Roux, merde... Ils volent les morses, maintenant ?

Une lampe-torche éclaira Lien Rag et pour la première fois il eut vraiment conscience de sa nudité, de son sexe qui battait ses cuisses. Un sentiment déplaisant bien plus fort que lorsque Farnelle l'avait examiné crûment le jour de leur arrivée à Cargo *Princess*. Par la suite il avait appris à accepter Farnelle comme elle était, mais dans cette nuit curieuse, cette lampe qui s'attardait sur lui était une véritable torture.

— Encore un bien monté, ricana Hyns.

— T'es jaloux ? fit Harriat la femme.

— D'habitude, méditait Huan, les Roux ne volent pas. Ils mendient.

— Ça n'aurait rien changé, dit la femme, tu ne lui aurais rien donné.

— Regardez, il a plein de sang, le salaud !

Hyns courut jusqu'à l'eau et poussa des cris de colère.

— Il a tué un jeune mâle...

— Quelle brute, dit la femme. Deux défenses de moins pour l'an prochain.

C'étaient bien des chasseurs d'ivoire. Ils faisaient aussi de l'huile et de la viande, mais venaient surtout pour les défenses, ce qui signifiait qu'ils ne s'installeraient pas définitivement, qu'ils partiraient fortune faite. Et seuls les plus dangereux des Hommes du Chaud agissaient ainsi. Ils venaient des grandes stations, des quais les plus louches. Ils ramassaient vite une grosse somme qu'ils se hâtaient d'aller gaspiller en quelques semaines.

— On le flingue ? demanda Huan.

— Attends, dit la femme. Si la tribu est à côté ? Ils ne sont jamais seuls sur la banquise.

— Et alors ? Ils n'interviendront pas... De toute façon, avec quoi ? Leurs mains ? Leurs couteaux en os ?

Lien Rag ne souhaitait qu'une chose, qu'ils ne trouvent pas la carabine et les cartouchières, sinon ils deviendraient encore plus méfiants.

— On rentre, je commence à geler dans cette merde de combinaison pourrie... Le système d'évaporation doit être encore nase... Quand j'aurai des tas de fric, je me paierai une Symmons du tonnerre à mille dollars.

— Certaines valent même trois mille, paraît...

— Lui il s'en fout, dit la femme. C'est quand même une chance, non ?

— Tu voudrais vivre comme ça ? dit l'un des deux hommes.

— Je dis pas, mais tout de même... Je me demande comment ils arrivent à bander dans ce froid.

— Pour l'instant il les mouille, oui, fit Huan qui enfonça brutalement le canon de son arme dans les reins de Lien Rag :

— Avance.

Il s'arrangea pour obliquer de façon à passer loin de sa carabine. Les autres n'y prêtèrent pas attention.

— On en fait quoi ?

— J'en sais rien... Il a tué une bête sur notre lot, non ?

— Vaudrait mieux le laisser partir, dit la femme. On risque d'avoir des ennuis.

— On verra. Je veux quand même l'interroger... Si on le relâche, il reviendra avec la tribu et ils pilleront le lot.

Le poussant rudement avec le fusil ils lui firent faire le tour du trou à phoques, mais au moment de pénétrer dans le sas du wagon,

il s'arrêta.

— Avance.

— Il craint le chaud. Paraît qu'ils crèvent en une heure dans vingt degrés.

— Comme un poisson qu'on sort de l'eau alors ?

— Je voudrais voir ça, dit Hyns. On me l'a dit mais je n'y ai jamais tellement cru.

— Écoutez, dit Harriat la femme, c'est pas malin... Il vaudrait mieux le laisser filer.

— On rigole pas tellement... Si encore c'était une femelle...

— Oh, déconne pas, Hyns... Je suis là et c'est mieux qu'une Rousse quand même.

CHAPITRE VIII

Le train présidentiel roulait à travers la Patagonie et Yeuse se souvenait que quelque temps auparavant elle était une proscrire recherchée par la police ferroviaire, les Aiguilleurs, et qu'elle voyageait en compagnie de Lady Diana agonisante. Il lui semblait que des années s'étaient écoulées depuis, tant la fonction s'était emparée d'elle pour en faire une autre femme. Encore une femme ? Un autre être humain asexué, pensa-t-elle avec amertume. Dans ce tourbillon qui ne cessait d'accélérer sa vie, elle perdait la notion du temps, celle de sa personnalité, oubliait ses désirs, ses ambitions d'autrefois.

Aussi avait-elle considéré Farnelle comme un miracle venu la tirer de cette folie. Farnelle qui lui annonçait que Lien Rag vivait, était revenu d'un pays lointain, certainement situé en dehors de la Terre, sous la forme d'un Roux.

Dans le fond d'elle-même elle n'y croyait pas. Lien Rag ne pouvait être devenu un Roux mais la supercherie attisait sa curiosité. Que voulait-on d'elle en utilisant un inconnu pour jouer ce rôle ? Les Aiguilleurs ?

Ils ne seraient pas allés aussi loin, auraient craint le ridicule. Ils auraient pu trouver un sosie de Lien Rag, l'auraient dépersonnalisé avant de rebâtir en lui les comportements et le psychisme du modèle.

— Quelle étrange Province, disait Farnelle dans les grandes stations du Sud, quand elle apercevait des guanacos en troupeau vendus pour leur peau et leur viande.

— Les montagnes sont fantastiques et des dissidents y ont trouvé refuge depuis longtemps.

— J'ai hâte de revoir mes fils, Kurts et Lien Rag. Je préférerais les

appeler Jdriele et Jdruk, mais tant pis. J'ai vécu une aventure si excitante avec eux.

Yeuse regrettait que Farnelle n'ait pas songé à emporter des photographies. Du moins des photocopies tirées des émissions enregistrées dans la pyramide. On faisait apparaître une image, on appuyait sur un bouton et l'on obtenait la reproduction fidèle en couleurs. De temps en temps elle lui demandait une description des deux hommes, mais ne découvrait aucun détail qui aurait pu la conforter dans l'espoir qu'il s'agissait bien d'eux.

— Ce sont de vrais Roux... Ils voyageaient toujours en dehors de la cabine ou des wagons. Comme mes gosses d'ailleurs, et dans le vent de la course vous savez la température que ça donne. Ils riaient avec les enfants. Et ceux-ci les adorent, feraient les cent coups pour eux. J'ai dû les laisser souvent à leur garde et jamais ils ne s'en sont désintéressés ou ont considéré cela comme une corvée.

Elle finissait par obtenir des renseignements d'ordre plus intime sur les deux hommes, mais Farnelle, pourtant si délurée en parole, se montrait vierge farouche dans ces cas-là. Jamais elle n'accepta de satisfaire la curiosité malsaine de Yeuse sur ce point-là.

— Bien sûr, ce sont des Roux... Vous savez aussi bien que moi que...

— Et vous ne couchiez qu'avec Kurts ? Enfin Jdruk ?

— Je vous l'ai dit.

— Pourquoi ces noms, précisément ?

— Il s'agit de l'Ethnie du Sel... Et il existait dans le S.A.S. une nomenclature des noms.

— Pourtant il y a un rappel de Lien et de Kurts, non ?

— Peut-être... Ce récit m'épouvantait tellement que parfois je ne pouvais le supporter jusqu'au bout et je préférais m'en aller dans mon coin de la pyramide.

— Ils n'ont pas rencontré Gus ? Je veux dire Lienty Ragus ?

— Je vous l'ai déjà répété. Aucune trace.

— Mais comment s'est effectué le voyage dans ce véhicule sur rails lumineux ?

— La navette ?

— Oui, c'est ça, la navette.

— Il faisait très froid et la vitesse devient vite insupportable pour le corps. On a l'impression d'être écrasé, c'est cela même qu'ils

m'ont dit, écrasé... Et puis il fait froid, très froid, mais ça ne dure pas très longtemps. Ne me demandez pas combien, je ne me souviens plus.

— Et l'arrivée ?

— Il y a un sas comme pour un wagon... Et puis des compartiments immenses... Les nurseries sont sous de gros panneaux de verre impossibles à fracturer.

— Mais comment ont-ils pu alors s'introduire dans le processus de création d'un Roux ?

— Processus ?

— Gestation, naissance, élevage...

— Si vous croyez que j'ai tout demandé, tout compris, tout enregistré... Et puis Kurts a commencé de devenir un peu...

Elle pointa son index sur son front :

— Vous me comprenez, et ils n'ont plus parlé de rien du tout, juste de cette foutue locomotive géante...

— Vous, vous avez cru qu'ils disaient vrai ?

— Écoutez, s'ils m'ont menti, c'était rudement bien imité, mais je ne crois pas qu'ils ont essayé de m'avoir. Non, je ne crois pas qu'ils auraient attendu des mois de vie commune pour me dire qui ils étaient. Il a fallu qu'ils aient vraiment confiance.

CHAPITRE IX

Au moment de pénétrer dans le sas Lien Rag avait tenté de se révolter. Il avait réussi à assommer Hyns, à écarter la femme lorsque Huan le frappa avec la crosse de son arme, le faisant tomber à genoux. Le chasseur récidiva et Lien Rag perdit connaissance quelques secondes, le temps qu'ils le tirent à l'intérieur du wagon d'habitation avec des injures.

— Tu as vu comme il se bat ? Pas comme un Roux... C'était une prise de gars entraîné qu'il m'a faite, haletait Hyns.

— Curieux, oui. Et le couteau qu'il portait, c'est aussi une arme d'Homme du Chaud, drôlement belle. Comment a-t-elle pu tomber entre les mains d'un Puant ?

Ce terme péjoratif venait de ce qu'un Roux en milieu chaud dégageait une forte odeur de fourrure mouillée. Une sorte de suint s'évaporait sans arrêt jusqu'à ce que l'homme meure au bout d'une heure environ.

Lien Rag commençait de sentir les effets de la température trop élevée pour lui.

— Hé ! jusqu'ici tu as compris ce qu'on te disait... Tu vas nous dire ce que tu foutais auprès des phoques... Où est ta tribu ?

— Tribu à côté... Tribu venir et tuer vous.

C'était énorme, du jamais entendu de la part d'un Roux. Les aventuriers de la banquise avaient pour habitude de traiter les Hommes du Froid comme des animaux, à peu près certains qu'ils ne se rebiffaient jamais ou presque.

— Tuer ? La belle blague !

— Les Roux ne mentent jamais, dit la femme soudain nerveuse.

— Ils ne tuent jamais les humains non plus, riposta Huan.

Hyns qui massait son cou après la terrible manchette que le

prisonnier lui avait donnée s'approcha pour le frapper à coups de crampons en fer. Il lança son pied droit et perdit l'équilibre. Se retrouva sur le ventre tandis que Lien Rag tenait encore sa botte. Malgré la montée de sa faiblesse il avait eu le réflexe de saisir le pied et d'effectuer une demi-rotation. Si bien que le chasseur, pour ne pas avoir la cheville cassée, avait dû suivre le mouvement. Il gisait en hurlant de douleur à cause de quelques tendons froissés.

— Hé ! lâche-le ou je tire !

— Pas ici ! cria Harriat. Tu vas percer les parois et ça risque d'imploser.

C'était un phénomène assez fréquent à cause des différences de température énormes entre l'intérieur et l'extérieur. Plus de cent degrés. En s'échappant par un petit trou l'air chaud pouvait provoquer des dégâts incroyables. Certains wagons d'express ou de rapide avaient ainsi volé en éclats à la suite d'un incident minime, grêlon ou autre.

— Bon sang, faites quelque chose, il va me casser la jambe.

Dans cette solitude c'était un accident souvent mortel. Le blessé devenait vite un handicap pour une petite communauté ne survivant qu'au prix d'efforts constants. Ainsi ces trois-là ne devaient jamais arrêter jour et nuit. Il fallait tuer les morses, les découper, obtenir l'huile, la filtrer, veiller sur le diesel qui fournissait électricité et chaleur. Le moindre retard, la moindre défaillance et l'équilibre fragile basculait dans une série inéluctable d'incidents de plus en plus graves. Trois personnes sur un poste de chasse, c'était trop peu. En général on en trouvait au moins cinq.

— Moi partir, dit Lien Rag. Moi rejoindre tribu et vous tranquilles.

— Lâche-le d'abord.

— De toute façon, dit Harriat, la situation est bloquée pour toi... Tu vas mourir si tu restes là... Lâche et on te laisse sortir.

Lien Rag secoua la tête. Désormais il lui fallait exagérer ses expressions depuis qu'il était devenu un Roux. Au début, là-haut dans le S.A.S., Kurts et lui continuaient de se comporter comme des Hommes du Chaud, fronçant les sourcils, pinçant la bouche, clignant des yeux, et avaient fini par se rendre compte que la fourrure de leur visage masquait ces mimiques si nécessaires à la communication. Un beau jour ils avaient failli se fâcher parce que

Lien Rag avait l'air de ne pas répondre à une demande de son ami. En fait, il avait battu des paupières en signe d'assentiment, sans se rendre compte que cette réponse muette ne passait pas le rideau de la frange dorée qui tombait de son front.

— Moi sortir avec lui... Ouvrez ça...

Harriat regarda Huan qui acquiesça d'un grognement. Elle replia la porte accordéon du sas et Lien Rag tirant son otage recula vers la sortie. Il avait le tort de ne se méfier que de Huan.

Soudain, elle lui sauta dessus comme un de ces chats que l'on voyait dans les zoos (Lien Rag avait un temps travaillé dans un de ces endroits en Transeuropéenne) et planta ses ongles dans son visage. Depuis son retour au chaud, elle avait ôté ses gants protecteurs.

Il fut presque aveuglé. Plus par sa fourrure que par le sang des légères égratignures qu'elle lui causa mais ce fut suffisant. Huan le plaqua aux jambes et à tous les deux ils réussirent à le maîtriser. Lien Rag, à bout de forces, semblait dans une inconscience douloureuse. Il étouffait, les poumons bloqués par une trop forte élimination d'eau par l'évaporation dans la respiration. Il bavait fortement et entendit Harriat s'exclamer là-dessus avec dégoût.

Puis il perdit complètement connaissance. Ne sut combien de temps mais quand il se réveilla il était à nouveau dans une ambiance glacée, respirait beaucoup mieux. L'air qu'il aspirait à pleins poumons avait une odeur particulière qu'il mit du temps à identifier. C'était celle des fourrures de morses. Les trois H l'avaient emprisonné dans le wagon où ils conservaient ces peaux au froid.

Pourquoi l'avaient-ils épargné ? Ils auraient pu le laisser mourir de chaud sans effusion de sang. Quoique dans ces cas-là, les artères des poumons éclataient et une hémorragie buccale précédait les derniers moments.

Il se souvint d'avoir parlé d'une tribu imaginaire prête à attaquer et il avait dû être assez convaincant pour qu'ils le conservent en vie au cas où... Prêts à l'utiliser comme otage. Ils devaient trembler de peur dans leur wagon chauffé, dans l'attente de cette attaque dont il les avait menacés.

En y réfléchissant, il comprenait mieux pourquoi il avait réussi à les persuader qu'il ne mentait pas. Il s'était battu comme un Homme du Chaud et non comme un Roux, savait à peu près

baragouiner l'anglais, il avait eu du mal à parler petit-nègre, portait un couteau de prix. De plus, il n'avait pas mendié de la nourriture mais avait dépecé un phoque sans leur en demander la permission. Les chasseurs étaient habitués à l'humilité, la gentillesse des Roux, qu'ils considéraient comme de la couardise en général.

Il les avait inquiétés. Mais au lever du jour, quand la fameuse tribu ne se manifesterait pas, et pour cause, ils risquaient de comprendre qu'il les avait joués.

On lui avait lié les jambes et les bras dans le dos. Il reprenait quelques forces mais manquait de nourriture depuis pas mal de temps et ses muscles avaient besoin d'aliments énergétiques.

Par petites secousses, il se rapprocha de l'endroit où les fourrures s'entassaient. Alors que le froid empêchait les Hommes du Chaud de saisir les odeurs, il les exacerbait pour les Roux. Il savait que les peaux étaient brutes, que les trois dépouillaient les morses à la va-vite sans les dégraisser ni les décharner. Il avait quelques chances de pouvoir se nourrir dans ce cas.

Mais les fourrures s'entassaient jusqu'au toit du wagon. Il ne restait que quelques mètres carrés là où il se trouvait et les peaux empesées de glace formaient une masse compacte. C'était un bloc qu'il avait en face de lui.

Non sans mal, il se mit droit et approcha sa bouche du mur de fourrures. Il planta ses dents au hasard dans les poils, essaya de tirer mais rien ne vint. Il s'obstina cependant et parvint à creuser une sorte d'entonnoir dans le mur de dépouilles. Et il finit par trouver un peu de graisse qu'il avala avec délices. Sur la droite, ce fut un bout de filet arraché au dos de la bête et il s'en régala, mastiquant avec bonheur.

Pendant plus d'une heure, il travailla à se nourrir, et lorsqu'il sentit son estomac bien plein il se laissa tomber dans un coin pour essayer de se débarrasser de ses liens.

Les Roux possédaient des dents extraordinaires et ne souffraient que rarement de caries, sauf ceux qui se nourrissaient sur les dépotoirs des stations.

Très rapidement, il cisaila les liens de ses jambes mais ne put rien faire pour ses poignets. Il chercha longuement une arête saillante dans le wagon pour l'utiliser comme outil tranchant, mais en vain.

Il s'assit pour réfléchir. Le jour finirait par arriver et dès lors il serait en danger. Cette fois, ils prendraient leurs précautions, ne se laisseraient pas surprendre. Longtemps ils l'avaient sous-estimé à cause de leur préjugé envers les Roux. Y compris dans le wagon d'habitation. Hyns, habitué à traiter les Roux avec brutalité, n'avait pas hésité à essayer de lui donner des coups de pied. Il les imaginait en train de veiller à tour de rôle, se posant des questions angoissées. D'ailleurs, soudain un peu de lumière filtra à travers quelques fentes de ce vieux wagon depuis longtemps interdit de rouler. À côté, ils avaient dû faire fonctionner les projecteurs, pensant avoir entendu du bruit, cru surprendre des ombres. Lien Rag savait ce qu'était de vivre assiégé, d'attendre un hypothétique ennemi. Il pouvait aisément se mettre à la place des trois H.

Alors, il se mit à pousser des cris de haine dans la langue des Roux, comme si toute la tribu se trouvait rassemblée autour du trou de phoques, prête à s'élancer. Il modula ses hurlements pour accréditer la certitude que toute une bande venait de s'installer à l'entour.

Cela lui donnait le temps d'en finir avec ses liens des poignets. Il trouva la porte à glissières mais celle-ci était solide, cadénassée de l'extérieur, impossible à fracturer. Il essaya quand même, car dans de vieux wagons les roulettes sautaient facilement des rails, mais rien ne se produisit.

Comme les projecteurs restaient allumés, il repéra les fentes. Trop hautes pour les atteindre. Il lui aurait fallu escalader le bloc de peaux et c'était impossible avec les mains liées dans le dos.

Par contre, le bloc offrait une autre possibilité dans un angle. La glace s'y était formée à angle droit. Il allait essayer d'user ses liens contre. En fondant, la glace mouillerait les cordes qui se gèlèrent et deviendraient cassantes.

CHAPITRE X

Comme s'il l'avait vu de la veille, le professeur Charlster, croisé dans une galerie, ne parut pas surpris de le voir debout.

— Je vais au sauna. C'est excellent pour mon état de santé. Mais ici je me rétablis très vite. C'est un paradis et nous allons faire de grandes choses.

Liensun le regarda s'éloigner avec amertume. L'astrophysicien n'était jamais venu le voir sur son lit d'hôpital, ne lui avait même jamais manifesté de reconnaissance pour les risques pris durant son évasion. Il ne pensait qu'à ses recherches, son Nœud Spatial et son petit confort. On disait qu'il était très gourmand et qu'il commençait de regarder ses jeunes élèves avec un certain intérêt.

— Tiens, te voilà ? Je suis heureuse, tu sais, dit Ann Suba en restant assise derrière son bureau.

Ce dernier était entièrement construit en verre. Un verre teinté de noir dans la masse.

— Joli, hein ? Nous commençons d'en fabriquer pour les vendre à l'exportation. Les autorités sont d'accord. Elles ont besoin de devises étrangères... Sais-tu qu'elles préfèrent les calories aux dollars ?

— Ça prouve que le Président Kid réussit sa politique économique et financière.

— Tu ne l'as donc pas vu durant ton séjour ?

— Non. Il ne voulait pas se compromettre.

Elle croisa ses doigts et se pencha en avant, regardant un dossier ouvert devant elle.

— J'ai eu des nouvelles de China Voksal... La libraire, tu te souviens ? dit-il.

— Ladira ? Que devient-elle ? C'était une femme charmante bien

qu'un peu trop puritaine.

— Vraiment ? En tout cas Murmose ne l'était pas.

— Ah, la fille des Bertold ne l'est pas... Du moins avec toi ?

— Cette grosse débile ? Elle s'est jetée sur moi et m'a littéralement violé quand nous nous sommes retrouvés seuls dans ces rizières abandonnées.

Ann Suba releva les yeux et le fixa. Il essaya de percer ses défenses mentales mais, prévenue, elle secoua la tête :

— Surtout n'essaye pas... Viole des filles débiles mais pas mon cerveau.

— Jalouse ?

— Oui, mais surtout furieuse, car les Rénos de là-bas nous étaient très utiles pour les échanges. Ils nous servaient d'agents commerciaux, surtout les bonzes, et désormais ils refusent tout contact et Ladira se trouve isolée. Les Bertold disent qu'ils te retrouveront et te tueront. Tu as séduit leur fille et, de plus, tu l'as obligée à se prostituer.

— Oh, ils exagèrent.

— Vraiment ! Nies-tu l'avoir utilisée avec les riches bonzes rénovateurs ? Tu as dû fuir car ils voulaient te faire abattre par leurs tueurs. Tu en as fait, du propre, et je te conseille d'éviter cette station quand tu repartiras.

Il se pencha brutalement vers elle, s'appuya de ses deux mains sur le bureau :

— Qu'as-tu dit ?

— Tu as entendu.

— Tu me mets à la porte ?

— Les lamas, et surtout le Grand Lama, finiront par savoir que tu es revenu. Nous ne pouvons rester assiégés, en état d'alerte permanente. L'élément perturbateur c'est toi. La communauté va donc te prier de partir.

— Pas la communauté, toi. Je te gêne. Tu redoutes mon prestige. Tu as tout fait pour minimiser ce que j'ai fait mais les Rénos le savent bien. J'ai reconstruit un dirigeable, j'ai su le faire voler, naviguer, je suis allé en Antarctique délivrer l'un des nôtres, et quel personnage ! Ça tu peux le passer sous silence, mais peu à peu les autres commencent à penser que c'est quand même un exploit.

— Tu te trompes, dit Ann. Ils te détestent.

— Autant que toi. Ils t'ont toujours prise pour une pute assoiffée de pouvoir. N'oublie pas la mort de ton mari Greog.

Elle pâlit et détourna les yeux. Il s'assit sur le bord du bureau, regarda au-dehors à travers la magnifique baie vitrée en anse de panier. Au-delà, l'échafaudage formait une loggia abritée elle aussi par d'immenses vitres.

Les ateliers fabriquaient un verre organique d'une grande beauté, pouvaient le teindre en différentes couleurs si bien que les portes, par exemple, avaient une couleur selon les services.

— Depuis combien de temps n'as-tu pas fait l'amour ? Ça doit te manquer. Je te connais... À China Voksal tu étais insatiable. Et dans le train qui nous y a conduits avec ce brave Jdrien, te gênaient-tu ? Mon cher petit frère en était tout gêné de nous surprendre nus et dans des attitudes... Tu es ainsi... Ton esprit complique les choses et même pour baiser tu préfères les enchevêtrements incroyables.

Elle se taisait. Il approcha la main de son menton, passa un doigt sur sa bouche, la sentit frémir et elle finit par ouvrir les lèvres lorsqu'il insista, pour sucer son index, les yeux mi-clos. Elle respirait plus rapidement.

— Je t'attends dans ton appartement, dit-il. Ça me fait drôle de ne plus parler de compartiments.

— Je ne viendrai pas.

Il ne répondit pas, sortit du bureau par la porte du fond qui donnait directement sur la chambre de son amie. Une cellule exiguë qui prenait le jour par une petite ouverture directement sur le vide de la falaise. Il se déshabilla, s'étendit sur le lit. L'air chaud de la chaufferie rendait l'endroit très agréable.

Ce fut long, tellement qu'il fut sur le point de se rhabiller pour partir, mais elle vint. Elle ouvrit silencieusement la porte, la referma en se plaquant contre, le regarda. Il fermait les yeux, se contentant d'enregistrer ses pensées. Affaiblie par son désir, elle ne pouvait plus lever d'écran pour se protéger et il découvrait des images très violentes, très érotiques. Parfois l'amour avec elle devenait lutte sauvage où les morsures pouvaient devenir dangereuses pour un homme. Liensun en gardait quelques traces inquiétantes.

— Tu partiras ?

— Non.

Elle ferma les yeux, respira très fort :

— Je te rendrai le dirigeable.

— Je suis très bien ici et j'ai besoin de toi pour jouir. Avec les autres ce n'est jamais la même chose. Là-bas dans la Compagnie de la Banquise, sur cette branche latérale sud du grand Viaduc je rêvais toutes les nuits de toi.

— Je sais... Tu projetais ces images dans mes propres rêves... J'avais beau faire, elles m'assaillaient. Et elles me faisaient jouir.

— Moi aussi, dit-il.

L'aveu les laissait ravis, sans honte. Ils se connaissaient bien. Rien de leurs fantasmes les plus secrets ne pouvait être dissimulé. C'était pourquoi ils se désiraient tant en se haïssant.

Elle commença de défaire sa combinaison. Elle était belle dans sa quarantaine finissante. Il adorait ses seins lourds aux grandes aréoles sombres, au bout si turgescent, son ventre arrondi fuyant ensuite vers la fourche frisée des cuisses.

Il s'assit sur le bord du lit et elle vint entre ses jambes. Il appuya sa bouche sur son ventre, elle soupira de bonheur. Si longtemps... Elle avait essayé avec plusieurs hommes de la colonie mais aucun n'avait su la satisfaire comme ce jeune garçon dont elle aurait pu être la mère.

Il l'obligea à s'abattre sur le lit, enfouit sa tête entre ses cuisses et comme si elle se noyait elle se débattit, se contorsionna jusqu'à ce que de ses deux mains elle happe le sexe tendu.

Lorsqu'elle revint dans son bureau, deux heures avaient passé dans une fureur continue, et ni l'un ni l'autre ne se sentaient rassasiés.

Liensun dormait à côté et elle ne pouvait l'oublier.

Elle recevait les gens, travaillait sur ses dossiers avec cette pensée obsédante.

— Vous déjeunez à quelle heure ? lui demanda sa secrétaire.

— Plus tard. Allez-y.

Il fallait descendre de quelques étages par l'ascenseur pour se rendre à la cafétéria. Elle préféra retourner dans la chambre. Il dormait ou faisait semblant, elle s'en moquait. De toute façon son sexe, lui, l'attendait quand elle retira la couverture d'un coup.

— Tu partiras, lui dit-elle plus tard dans la nuit. Je veux que tu partes.

Il ne répondit pas.

CHAPITRE XI

La corde avait cédé au bout d'une demi-heure d'effort et il n'avait pu ouvrir la porte à glissières. Il se trouvait en haut de la masse des fourrures, à déboulonner une plaque de plastique du toit. C'était un très vieux wagon à l'armature en acier rafistolée depuis des siècles, semblait-il. Les matériaux les plus anciens s'y retrouvaient, comme ces feuilles de plastique épais qui cassaient très vite à cause du froid et qu'on utilisait voici deux cents ans.

Les trois H continuaient de monter la garde dans leur wagon chauffé. De temps en temps les projecteurs s'allumaient et l'un d'eux se braquait en permanence sur son propre wagon. Il avait compris qu'ils s'attendaient à ce que la tribu vienne le délivrer. Ils auraient pu tirer dans le tas.

Une tribu de Roux n'aurait jamais tenté un pareil coup de force. De trop longues habitudes de prudence face au comportement barbare des Hommes du Chaud les paralysaient et, quand l'un des leurs se trouvait dans une situation difficile, ils décidaient qu'il était mort et qu'ils n'avaient plus à s'en occuper. Et si l'autre avait le malheur de revenir, il était considéré comme un fantôme. On le nourrissait mais nul ne l'approchait ni ne lui parlait, ceci pour la plupart des tribus vivant à proximité des stations. Une tribu nomade pouvait se soucier du sort de l'un de ses membres, mais quand un Homme du Chaud était le responsable, la prudence s'imposait toujours.

Il finit par arracher cette plaque et se hissa sur le toit du wagon. Il ne lui restait plus qu'à se laisser glisser au sol et à aller récupérer sa carabine. Il essaierait aussi de prendre un gros morceau de viande sur le cadavre du jeune morse qu'il avait tué avant que les trois H ne le capturent.

Mais ils durent apercevoir sa silhouette, la prendre pour celle d'un Roux étranger car ils tirèrent frénétiquement. Lien Rag n'eut que le temps de se laisser tomber de l'autre côté dans un amas de congères.

S'il voulait contourner le trou à phoques, il ne pouvait le faire que de très loin. Ce qui lui demanderait une bonne heure pour retrouver son arme.

Sans se presser, il s'éloigna des wagons et entreprit sa rotation quand il fut à bonne distance. Le jour n'allait pas tarder à se lever. Il se mit à courir, voulant être loin quand on y verrait trop clair. Il laisserait ces trois-là à leur propre doute, à cette peur qui ne s'apaiserait peut-être jamais. La pensée qu'une bande de Roux puisse, à l'encontre de toutes les idées reçues, se montrer agressive, risquait désormais de les faire réfléchir et de modifier leur comportement.

En marchant, il y songea, se disant que c'était peut-être là une occasion unique de répandre une nouvelle légende qui préserverait les Roux, à l'avenir. Il n'espérait pas que les mauvais traitements, dans le voisinage des stations et des postes de pêche ou de chasse, cesseraient du jour au lendemain. Non, mais les trois H raconteraient peut-être qu'ils avaient failli périr à cause d'une tribu nomade, et les gens s'y prendraient à deux fois avant de se comporter comme des barbares.

Il mit du temps à retrouver sa carabine. Le jour se levait et les trois H allaient l'apercevoir, lui tireraient dessus. Ils pouvaient l'abattre. En général, les chasseurs étaient d'excellents tireurs.

Quand il eut sa carabine, il ne put prendre le risque de prélever un quartier de viande sur le cadavre congelé du petit morse. Il était trop à découvert et il ne voulait pas que les trois H le reconnaissent et surtout ne voient que lui. Plus tard, il trouva cette crainte stupide, car pour les Hommes du Chaud la plupart des Roux se ressemblaient.

Pour l'instant, grâce à la viande et la graisse du stock de fourrure, il n'avait pas faim, mais s'il voulait continuer son voyage vers l'Est, il lui fallait des provisions. De quoi tenir au moins une semaine, et il ne pouvait pas quitter ce trou à phoques sans avoir de la viande et de la graisse, ignorant où se trouverait le prochain.

Il attendit patiemment caché derrière les congères proches du

trou. En fait il s'agissait de la glace rejetée par les phoques. La création d'une nouvelle colonie commençait toujours par l'exode d'un ou de plusieurs jeunes mâles suivis par quelques femelles qui nageaient sous la banquise, allant de poche d'air en poche d'air, celles-ci étant souvent en chapelets sur des distances énormes. D'autres fois ces poches n'existaient pas et les jeunes animaux mouraient noyés. Mais en général, leur instinct les guidait assez bien.

Ils perçaient ensuite la glace au-dessus d'une de ces poches et alors commençait le travail de ceux qui, avec leurs moignons, rejetaient sur la banquise, morceaux après morceaux, la glace qu'ils débayaient jusqu'à ce que le trou soit suffisant pour y nager et pêcher. Lorsqu'une couche de glace se reformait, ils la brisaient, et c'est ainsi que nuit et jour il y avait des têtes moustachues qui flottaient dans l'eau. Uniquement pour empêcher que la banquise ne se referme. Quand la colonie devenait importante, c'était un gros talus qui entourait le trou, et de loin on le repérait très bien à la vapeur qui en montait.

Le premier des H à sortir fut Hyns. Il portait un gros fusil à canon court doté d'un formidable chargeur. Il regarda autour de lui avec circonspection. De l'intérieur, avec les hublots même dégivrés, ils ne devaient pas voir grand-chose.

Le wagon d'habitation était accolé au wagon du diesel-générateur, tandis que celui des fourrures était un peu à l'écart, sur un embranchement spécial.

Hyns était le plus grand, le plus embarrassé dans ses mouvements. Penché en avant, il paraissait bossu. Visiblement il se dirigeait vers le wagon des fourrures. Lien Rag visa à deux mètres devant lui, utilisant un chargeur bourré de balles explosives.

Un geyser de glace fit sauter le chasseur en arrière et aussitôt il s'aplatit au sol, se mit à ramper à toute vitesse vers l'abri du wagon. Lien Rag tira encore deux fois. Juste au-dessus de lui, puis en visant un projecteur qui éclata avec un bruit inattendu. Hyns avait disparu derrière le wagon et ne se montrerait plus.

Lien Rag quitta son poste, se glissa le long du remblai, mais par l'est cette fois, et trouva un autre poste de tir. De cette nouvelle position il pouvait voir trois côtés des deux wagons accouplés, et si quelqu'un sortait, il ne trouverait d'abri que sur l'arrière, là où

n'existait aucune possibilité de rentrer à nouveau. Ces wagons étaient des voitures de marchandises qui n'étaient pas prévues pour communiquer entre elles comme celles des voyageurs.

Cette fois ce fut très long, jusqu'au début de l'après-midi, et il avait faim de nouveau. Il rêvait d'un foie de jeune morse ou d'un filet. D'autant plus que les morses s'ébattaient dans l'eau en poussant des cris de satisfaction. Visiblement ils faisaient bonne pêche, les harengs fréquentant sans se décourager ces eaux libres mieux oxygénées. Des bancs entiers arrivaient parfois et devenaient ivres à cause de la meilleure aération. Lien Rag avait fait ainsi des pêches miraculeuses avec une simple épuisette.

Ils envoyèrent la femme. Harriat n'était pas mal bien qu'un peu trop forte. Il pensa qu'ils la lui envoyaient pour négocier, le croyant toujours dans le wagon aux fourrures. De quelle liberté jouissait-elle pour marchander avec lui la levée du siège ? Peut-être de toutes les libertés, et il regretta vaguement cette occasion de connaître à nouveau l'amour. Il n'avait jamais pu avec Farnelle. C'était une femme extraordinaire, drôle, courageuse, mais jamais il n'avait envisagé de partager sa couchette. Et là sur cette banquise, à moitié mort de faim, caché comme un chasseur, il désirait cette Harriat, imaginait sans peine ce qui aurait pu se passer dans le wagon, ce rut rapide, forcément, à cause du froid.

Alors avec une vague idée de derrière la tête il attendit qu'elle approche du wagon pour tirer sur le côté. Elle se mit à courir, devint fébrile pour ouvrir le cadenas de la porte et disparut. Presque aussitôt Huan apparut, mais il l'obligea à rentrer, à l'aide de deux balles.

Cette fois il était certain de pouvoir attendre la nuit pour tuer un morse et le dépecer. Il serait tranquille. Il sommeillait presque lorsque là-bas ils agitèrent un drapeau blanc par le sas à peine entrouvert. Ce qui le fit rire. D'une balle qui perça le linge raidi de froid il rendit sa réponse.

Au crépuscule, il tira pour atteindre un autre projecteur et put commencer à préparer sa chasse. Cette fois il garda sa carabine et abattit un animal assez vieux qui avait du mal à grimper sur la banquise. Une femelle épuisée par ses maternités.

Très vite il la dépouilla en partie, commença à lever des lanières de viande. Il fallait faire très vite pour les tresser en un gros bâton.

La graisse figeait aussi sans attendre qu'il ait façonné de grosses boules. C'était très difficile et il manquait d'habitude. Il y avait du sang, des débris congelés partout mais enfin il finit par récupérer une belle quantité de nourriture. Quatre bâtons sur lesquels étaient enfilées une vingtaine de boules. Il pouvait repartir.

Jusqu'au bout il songea à la fille dans le wagon de fourrures. Elle attendrait le plein de la nuit pour en sortir et sans cesse il songea à la rejoindre, mais au dernier moment il tira une dernière balle en direction du wagon d'habitation et s'en alla.

Il marcha une partie de la nuit jusqu'à ce qu'il aperçoive le trait de feu d'un convoi roulant parallèlement à sa direction. Puis il y en eut d'autres. Un grand réseau certainement, celui qu'on appelait l'interfédéral où roulaient des trains ultra-rapides, que le Président Kid avait créé au départ de Titanpolis.

Il s'arrêta dans un creux de congères, mangea de la viande congelée en regardant ces traits de feu qui allaient et venaient sous ses yeux, disparaissaient très vite à cause d'une pluie de glace qui masquait vite leurs lumières. Il respirait une odeur de métal surchauffé, de vapeur d'eau mélangée à un antigel, de soufre venant parfois du charbon ou de l'huile minérale.

Dans la nuit il rêva qu'il était redevenu un Homme du Chaud qui voyageait en compartiment pullman, et qui apercevait un Roux assis sur la banquise. Il s'écriait : « Arrêtez ! C'est moi, je me reconnais ! »

Cela le réveilla. Il mangea un peu de graisse, s'interrogea sur son rêve. Regrettait-il son ancien état ? Il n'en savait rien. Il reprit sa marche vers l'Est et, avec ces provisions de nourriture, marcha quatre jours sans presque s'arrêter et dut franchir une énorme distance.

Dans cette région, l'inlandsis malaysien, les réseaux se multipliaient et, chaque jour, il en franchissait plusieurs, apercevait des dizaines de convois de toute nature. Un soir il vit une misérable tribu qui remontait les rails en ramassant les déchets abandonnés par les trains. Minuscules gouttes d'huile, papiers, débris alimentaires, ils ramassaient tout. Il ne se montra pas car ces gens-là l'attristaient.

Alors que ses provisions s'épuisaient et qu'il n'avait pas rencontré de trous à morses, il aperçut une nuit une sorte d'arc-en-

ciel dans le lointain, légèrement sur le Nord-Est, et comprit qu'il s'agissait d'une importante station. S'il le voulait, il y serait le lendemain en deux heures.

À l'aube il s'en approcha, avec le désir de bifurquer quand sa curiosité serait satisfaite, mais pourtant il continua. C'était une star station, c'est-à-dire qu'elle avait plus de quatre embranchements. Une big star, même.

Une station avec des dômes, des coupoles, mais aussi de très vieilles verrières dans ses confins et ce fut vers elles qu'il se dirigea.

Des Roux travaillaient sur les verrières alors que les dômes et les coupoles pouvaient se dégivrer seuls. Il attendit que le travail s'arrête vers le milieu de l'après-midi pour approcher des quelque vingt individus qui rejoignaient la banquise.

— Je suis Jdriele, dit-il, et je viens de loin.

— Nous sommes des Jdrake, répondit un homme jeune qui avait eu l'œil crevé. Viens manger avec nous. Il y a de la nourriture abondante.

C'était du riz déjà cuit et congelé. Ils le découpèrent au couteau. Il y avait aussi une viande hachée, enfermée dans un énorme boudin en plastique.

— On nous donne ça tous les jours pour notre travail. Ici c'est bon. Tu viens d'où ?

— De Sugar and Salt, dit-il simplement pour voir.

Les autres arrêtaient de manger et le regardèrent.

Une très jeune femme lui sourit.

— Alors tu as besoin d'attendre, dit le borgne, puisque tu viens de naître.

CHAPITRE XII

Malgré les recommandations de Lady Yeuse, Farnelle visitait Queen Maud Station sans prendre beaucoup de précautions, ne pensant pas que les Aiguilleurs oseraient désormais s'en prendre à elle. Elle s'ennuyait de ses enfants, des deux Roux évolués, et en avait plus qu'assez de ce voyage dans l'Antarctique, de ces réceptions fastueuses, des démêlés de la présidence avec le gouverneur et les autorités de la Province. Elle avait hâte que le voyage devienne moins officiel, qu'elles puissent enfin partir ensemble pour une escapade de quelques jours en direction de Gravel Station.

Mais plus elles se rapprochaient de leur but, plus l'aventure paraissait difficile à entreprendre. Le train de la présidente était sévèrement surveillé et Yeuse ne pouvait faire un pas sans garde du corps. Elle avait demandé à Farnelle d'imaginer un stratagème, mais celle-ci ne trouvait rien de bien enthousiasmant.

Quand elle peinait dur dans son cargo en pleine banquise, elle avait rêvé de la capitale de la Province Antarctique. Bien des gens lui avaient parlé de Queen Maud Station et elle s'imaginait alors que c'était la plus belle station du monde. La déception n'en était que plus forte, et dans le centre, sur les quais commerciaux, elle ne trouvait rien à son goût. Elle regrettait NYST et espérait y retourner un jour.

À tout hasard elle acheta des *Instructions Ferroviaires* de l'Antarctique et de la Dépression Indienne. Yeuse pensait utiliser une chaloupe de bord pour se rendre à Gravel Station, mais Farnelle ne voyait pas comment elles pourraient procéder.

Dans le bar où elle buvait un thé-vodka on parlait de la visite de la Présidente et chacun estimait que le gouverneur allait perdre son

poste.

— Pensez-vous, dit une marchande de crevettes grillées qui allait de table en table, il possède un million d'actions.

— On lui trouvera un poste supérieur, mais il sera déplacé, s'obstina un poivrot accoudé au bar en forme de cercle. C'est un mauvais gouverneur. Il ne se passe rien dans cette station et on y crève d'ennui.

— On dit qu'ils auraient repéré une épave de pétrolier géant, lança le barman.

— C'est quoi, ça ?

— Un de ces trucs qui autrefois se déplaçaient sur l'océan... Un pétrolier géant de cinq cent mille tonnes. Parlez d'une fortune...

— Et où il serait ?

— Vers Enderby Station...

— C'est pas ça qui redonnera de l'animation dans le coin.

Farnelle avalait son thé-vodka en grignotant ces minuscules crevettes krill grillées. Ses gamins en pêchaient avec une épuisette très fine quand ils descendaient dans la cale éventrée de Cargo *Princess*. Au risque parfois de se faire happer par les grands requins qui se pointaient aussi sur la déchirure du cargo.

Un homme se tint debout devant sa table et elle leva les yeux vers ce visage barbu, ce regard morne.

— N'êtes pas Farnelle, par hasard ?

— Pourquoi serais-je cette Farnelle ? dit-elle sans le reconnaître.

— Parce que vous lui ressemblez vraiment. C'était il y a dix ans du côté de Scale Station...

D'un coup elle reconnaissait l'homme en lui rasant sa barbe.

— Buble, hein ?

— Je suis heureux que vous ne m'ayez pas oublié.

Il s'assit en face d'elle :

— J'aime pas ce surnom. Il ne correspond pas à ce que je suis.

— Vous préférez Sharper ? Vous m'avez escroquée au moins deux fois. Une fois vous vendiez soi-disant de la viande super-choix, c'était de la bidoche fossile apprêtée, et une autre fois de l'huile pour ma machine où il y avait plus de flotte que d'huile, ça gelait sans arrêt.

— Je me faisais rouler par mes fournisseurs, gémit-il. J'étais la première victime. On aurait dû m'appeler Greer... Vous ne m'offrez

rien ?

— Je devrais vous envoyer ma main dans la figure, dit-elle avec bonne humeur, mais soit, commandez.

— Une vodka sans thé et puis de la tarte. Elle est fameuse ici et avant deux saucisses avec de la purée de soja et des pois...

Il se mit à dévorer lorsque le plateau fut devant lui. Il était affamé et elle attendit qu'il soit repu pour l'interroger :

— Que faites-vous dans ce trou ?

— M'en parlez pas... Je suis dans une sale combine et je me demande si je ne vais pas finir mal... D'accord, je n'étais pas très honnête, mais ce coup-ci c'est trop grave... Je peux pas vous en dire plus... On doit me payer pour un sale truc et j'ai demandé à réfléchir. En attendant je suis sans un parce qu'ils payeront quand j'aurai signé.

— Signé quoi ?

— Un contrat.

Elle commanda un flacon de vodka et remplit son verre. Le récit de Buble allait lui faire passer au moins une heure. Il lui rappelait de vieux souvenirs, surtout Scale Station qui empestait le poisson pourri, et où l'on trouvait des écailles jusque dans sa couchette de traintel.

— C'est quoi, votre truc ?

Il but un peu d'alcool, se pencha vers elle :

— Vous vous souvenez de l'huile avec de l'eau ? Personne peut réaliser un coup pareil. En général l'huile flotte dessus et c'est facile à flairer le coup tordu. Moi je sais faire. Je sais m'occuper des huiles de moteur parce que dans ma jeunesse j'étais chimiste et que je sais utiliser un produit.

— D'accord. Je reconnais que celle que vous m'avez vendue était impeccable en apparence.

— Voilà. Faudrait aller loin pour trouver un bonhomme comme moi.

— Arrêtez de vous vanter. Si vous ne voulez pas en dire plus, je file, moi.

— Vous créez où ?

— Ça, mon vieux... Plus tard...

— On doit m'introduire dans un dépôt officiel pour que je fasse un mélange... Et vous savez quoi ? Pas de l'eau dans de l'huile mais

du kérosène... Surtout du kérosène...

— C'est quoi ?

— C'est vrai que vous n'avez pas dû en voir souvent... C'est extrait de l'huile minérale et c'est très volatil, très explosif aussi. Dans l'huile et dans un diesel, c'est l'explosion assurée de la machine qui l'utilisera.

Cette fois Farnelle se passionnait.

— Et vous allez en faire beaucoup, de ce mélange ?

— Des tonnes... Du spécial pour une Panam 71.

Le train présidentiel était justement tiré par une Panam 71. Farnelle, horrifiée, regardait ce vieux bonhomme qui sirotait son alcool d'un air ennuyé.

CHAPITRE XIII

Charlster avait fait dresser une sorte de carte qui représentait la Terre, le Soleil, l'emplacement de la Lune en pointillé et, plus réduit, le fameux Nœud Spatial, tout ce qui restait disait-il du satellite.

Il assurait que ce Nœud Spatial avait encore de l'influence sur le niveau des océans glacés, expliquait ainsi certains mouvements de la banquise.

— Évidemment à partir des renseignements anciens d'astronomie nous n'avons aucune difficulté à le localiser, quels que soient l'heure et le jour.

— Mais serait-il inépuisable ?

— En quelque sorte oui, puisque, au passage, il glane les poussières qu'il peut perdre par ailleurs.

Un des assistants demanda alors s'il pensait vraiment le « coaguler un jour » et le professeur déclara que l'expression lui paraissait très appropriée.

— Vous avez aussi l'air de penser qu'une intervention extérieure réactive le Nœud Spatial quand il est au repos.

— En effet. J'ai observé des mois la formation d'une sorte de lucarne dans un coin du ciel. Régulièrement cet endroit perdait son apparence livide, devenait plus clair, et même j'avais pris des photographies spéciales sur lesquelles on pouvait voir que cette lucarne rosissait.

Il y eut des murmures extasiés.

— J'avais à peu près fixé à quinze jours le moment où elle serait devenue si mince que les rayons solaires pourraient la traverser, du moins la rendre rouge au lever de cet astre... Et voilà qu'à deux jours de cet événement incroyable la lucarne s'est effacée en quelques heures. J'avais convié quelques amis savants pour étudier le

phénomène et prouver ma bonne foi. Ils ont assisté à la fin de ce grand espoir.

— Comment pouvez-vous en déduire qu'il y a eu intervention humaine ?

— Plus tard nous avons eu des doutes et nous avons étudié tous les phénomènes parasites de ce jour-là. Nous avons noté que la diffusion radio avait été fortement perturbée, sinon suspendue, que toute l'électronique avait gravement souffert le même jour, au point que les réseaux avaient été paralysés pendant plusieurs heures, les locomotives en panne... Des tas de phénomènes inexplicables et inexplicables pour le grand public, mais que nous avons su exploiter...

— Vous apportiez de l'eau à votre moulin, fit une jeune fille avec une moue sceptique.

Charlster garda son air bon enfant :

— C'est un confrère qui a étudié tout cela, je n'ai pas voulu m'en mêler. Et lui était contre ma théorie.

— C'est à quelle époque que vous avez détecté le Nœud Spatial ?

— Quand voici bientôt dix-huit ans Ma Ker, dont je vous ai parlé, et son mari Julius ont réussi à faire réapparaître dans une très grande lucarne le Soleil au-dessus de la banquise du Pacifique, à partir d'un endroit nommé Jarvis Station sur l'équateur, ce qui a bien sûr rendu l'expérience encore plus efficace... J'étais dans mon observatoire sans arrêt et j'ai pu observer la provenance des nouvelles strates...

Liensun quitta discrètement la salle où avait lieu une fois de plus cette conférence. Les Rénos y assistaient par groupes de vingt une fois leur travail fini.

Il rejoignit Ann dans la nouvelle étable modèle où des dizaines de vaches avaient été récemment installées. Elles produisaient plus de lait que la communauté n'en absorbait, mais on le stockait sous forme de beurre et de fromage en prévision de jours difficiles.

— Toujours l'esprit de citadelle assiégée, ricana-t-il. Tu as rendu nos amis paranos uniquement pour te débarrasser de moi.

— Je te croyais à la conférence de Charlster.

— Il m'ennuie. Il parle, parle, mais ne fait rien... Je crois que c'est un charlatan.

— Il attend que son laboratoire soit installé.

— Et quand sera-t-il opérationnel ?

— D'ici quelques mois.

— Imagine, dit-il, qu'il te propose de réduire l'activité de ce fameux Nœud Spatial... Je me demande pourquoi il n'a pas appelé ça lunette, ou boule de poussières... Mais je m'écarte, peux-tu répondre à ma question ?

— Tu veux dire qu'il me demanderait d'ouvrir un crédit pour construire les appareils nécessaires pour cela ?

— Oui. Imaginons qu'il t'avoue que d'ici un certain temps il va arrêter la diffusion des strates et faire revenir le Soleil.

— Eh bien..., fit-elle songeuse, c'est une perspective qui risque de se produire... Je ne vois pas pourquoi je refuserais de m'y intéresser.

— Réponds franchement, veux-tu ?

— D'accord. Nous sommes des Rénovateurs du Soleil, n'est-ce pas ? Te faut-il une autre réponse ?

CHAPITRE XIV

C'était un travail très dur que de racler la glace sur la verrière de cette big star dont Lien Rag ignorait le nom.

Mais apparemment, c'était une station étendue et prospère, très commerçante. Les wagons remplis de riz s'alignaient sur des voies de garage, la céréale provenant de toutes les serres-rizières alentour. Celles-ci fonctionnaient grâce à l'eau chaude pompée en profondeur sous la banquise à proximité d'un volcan sous-marin. Par contre, l'administration laissait à désirer, n'entretenait pas les quais et surtout la verrière.

Jdrake, le borgne, expliqua à Lien Rag que déjà deux hommes et une femme étaient passés au travers de la verrière pour tomber sur les quais ou les rails. Les Hommes du Chaud s'étaient attroupés pour contempler les blessés sans leur porter secours, si bien qu'ils étaient surtout morts à cause de la chaleur.

— On ne voit pas les trous à cause de la glace... Nous te les montrerons, mais chaque jour, il y en a un ou deux de plus.

On gaspillait vraiment la chaleur dans cette station, et Lien Rag pensait à toutes celles qui survivaient misérablement un peu partout dans le monde, faute d'énergie. La surface à dégivrer chaque jour était énorme, et Lien Rag se demanda comment les Roux pouvaient accepter un tel travail pour seulement de la nourriture.

— Que faudrait-il demander ? fit Jdrake perplexe. Nous n'avons besoin que de manger. Nous sommes tous nés du Sel. Depuis une génération seulement. Mais nous ne savons pas encore chasser. Nos pères se sont arrêtés ici et nous sommes nés ici sans connaître autre chose.

Bien avant l'aube, ils grattaient déjà en quatre groupes, la verrière ayant quatre pans. Malgré la faiblesse de la pente, il fallait

assurer son équilibre et c'était très fatigant pour les muscles des cuisses. Autrefois, Lien Rag avait travaillé ainsi sur la verrière d'une station transeuropéenne, en compagnie de la tribu de Jdrou, la mère de Jdrien. Il portait une fourrure de Roux, se cachait de la police ferroviaire que là-bas on appelait Sécurité ferroviaire. Il souffrait du froid, des engelures, ne pouvait fournir un effort soutenu. Et puis, il devait s'occuper du bébé que Jdrou délaissait fréquemment pour rejoindre les siens. Le petit métis avait besoin d'un minimum de chaleur et il lui avait aménagé un trou douillet dans les confins, là où la verrière rejoignait les congères du sol.

Les quatre groupes descendaient au fur et à mesure que les vitres étaient dégagées. Ils s'éloignaient les uns des autres. On le prévint qu'il arrivait dans une zone dangereuse et, en effet, tout un pan de glace s'écroula dans la station.

— Hé ! le Puant, on ne te paye pas pour risquer de nous tuer avec ces blocs de glace ! cria une voix de femme.

Il regarda et vit une énorme femme qui le menaçait de son poing. Elle poussait une sorte de chariot supportant un foyer et des chaudrons. Il avait déjà vu ça ailleurs. Elle vendait de la soupe chaude, du thé et des crêpes de riz farcies. La foule s'attroupait et les gens se montraient menaçants. Il préféra disparaître, ayant trop envie de leur crier qu'ils feraient mieux d'aller se plaindre au chef de station pour faire réparer la verrière. Quelle surprise aurait été la leur d'entendre un Roux parler aussi bien, sinon mieux qu'eux. Mais c'était trop de risque pour si peu.

Les Roux lui expliquèrent comment empêcher un nouvel incident. Avec le racloir il fallait soulever la plaque et la rejeter derrière. C'était un coup de main à prendre. Sinon l'Homme du Chaud qui s'occupait d'eux ferait réduire les rations.

Dans le milieu de la journée, ils s'arrêtèrent un moment pour manger du riz avec des tranches de cette viande hachée et compressée dans un boyau de plastique. Le tout étant congelé, bien entendu.

— C'est de la baleine, dit Lien Rag à ses voisins.

Ils ne savaient pas ce que c'était, en avaient vaguement entendu parler mais n'en avaient jamais vu. Il leur expliqua quel genre d'animal c'était, et comment on le chassait, ce qui le conduisit à parler du Dépotoir, de Jdrien et de la mère de celui-ci, Jdrou,

enfermée dans un mausolée de glace transparente.

— Oui, on sait. Il faudra qu'on aille là-bas... Nous y pensons mais nous avons peur de ne pas trouver de nourriture sur le chemin. Nous avons besoin de voir ce Messie et cette femme morte pour reprendre courage. Nous avons l'impression d'être abandonnés de tous. Il nous arrive certains jours de voir passer dans le lointain des tribus nomades, mais jamais personne, avant toi, n'était venu jusqu'à nous.

Il ne disait rien, réfléchissait. Ils avaient cru lui apprendre à survivre mais ne connaissaient que les verrières de cette station. C'était lui qui pouvait leur enseigner comment tuer des animaux pour survivre. Mais c'était un énorme risque à prendre jusqu'au Dépotoir. Des milliers de kilomètres encore. Il n'était pas certain de trouver des trous à phoques, des rookeries de manchots ou des nids de goélands. Habitues à manger de la baleine et du riz, s'habitueraient-ils à une autre nourriture ?

Avant la nuit les verrières étaient débarrassées du givre mais ce dernier se reformait à cause des nombreuses fuites de vapeur. Les habitants de cette station s'en moquaient éperdument.

L'Homme du Chaud les attendait du côté de l'évacuation des ordures. À bord d'une draisine. Il ne manqua pas de rappeler la chute du bloc de glace. Il parlait un mélange d'anglais et d'idiome roux.

— Vous avez failli tuer plusieurs personnes. Si vous recommencez, je ferai venir une autre tribu pour les verrières et vous pourrez partir au diable.

Lien Rag s'approcha et s'inclina, ce qui était inhabituel chez les Roux. Il s'accusa de cet accident, expliquant qu'il venait d'arriver dans la tribu et avait été surpris par l'absence d'une vitre.

— D'où sors-tu ? fit l'Homme du Chaud avec méfiance.

— Je viens de l'Ouest. Ma tribu s'est noyée dans un trou à phoques et je suis seul.

— Ça va, mais fais attention, désormais.

Le repas du soir était plus abondant, s'il n'était pas plus varié. On s'emplissait la panse et les femmes choisissaient les hommes pour la nuit. Une jolie fille potelée lui sourit, au vif mécontentement d'un jeune Roux qui devait attendre qu'elle le rejoigne.

— Viens ici, lui dit-il, je le ferai autant que tu voudras.

— Non, dit-elle, tu es trop stupide.

Elle s'était assise en face de Lien Rag et taquinait son entrejambe de ses orteils. Il regarda, ennuyé, autour de lui mais les autres ne se gênaient pas.

— Je suis Jdrakou, dit-elle.

Ses seins éclataient de santé et de jeunesse sous la fourrure et son regard descendit jusqu'à la vulve qui s'offrait en toute impudeur entre les cuisses écartées. Elle parut apprécier le résultat qu'obtenait son pied et se rapprocha encore, les genoux sous le menton. Il lui caressa le sexe brûlant et humide d'une sécrétion qui, il l'avait déjà constaté, ne gelait que difficilement. Elle le prit à pleine main et faillit le faire jouir. Depuis des mois il attendait un tel moment.

— Attends, dit-il, tu vas trop vite.

Elle rit et se rapprocha encore pour se faire pénétrer ainsi tout en restant assise. Elle glissa sur ses jambes et habilement, grâce à ses puissants muscles abdominaux, l'avalala.

C'est alors qu'un gosse de moins de deux ans, encore très maladroit sur ses jambes, s'approcha et écarta leurs torses pour saisir le sein de sa mère. Sans s'interrompre, elle le prit dans un bras, laissant la main libre entre les cuisses de son amant. Il dut fermer les yeux pour ne pas voir le bébé en train de téter, mais les bruits de succion de la petite bouche le gênèrent également.

— Tu n'aimes pas, avec moi ?

— Si... Mais je voudrais que tu reposes l'enfant.

— Il a faim.

De son état d'Homme du Chaud il avait conservé des interdits, des tabous. Comment faire l'amour devant un enfant même très jeune, et surtout comment faire comprendre à Jdrakou qu'il ne pouvait pas continuer ainsi ?

Elle fronçait les sourcils, mécontente, regrettant certainement son jeune garçon de la nuit précédente.

— Tu es fatigué, dit-elle.

Nullement méprisante, mais un simple constat. Elle croyait l'aider avec sa main. Puis très rapidement elle se releva d'une détente pleine d'aisance, se retourna et s'accroupit sans lâcher l'enfant, sans le lâcher lui. Ne voyant plus le gosse, il put aller au bout mais eut l'impression de décevoir beaucoup.

Pourtant, le lendemain, elle vint travailler à côté de lui et

soudain, elle eut un petit rire de gorge. Il regarda, vit la traînée jaunâtre sur la glace. Il se souvint que c'était une façon de séduire un partenaire. Ce n'était pas la première fois qu'un couple ferait l'amour sur une verrière, au grand scandale des habitants d'en dessous quand cela se passait là où le givre avait été raclé. Lien Rag entraîna Jdrakou à l'écart et la besogna avec une intense satisfaction. Les autres continuaient leur travail sans les regarder et les enfants jouaient en bas.

— Tu es meilleur, le jour, dit-elle.

Elle ne s'était pas découragée et triomphait d'avoir eu raison. Il la tenait par les seins et du lait gicla entre ses doigts. Un lait très gras. Quand il eut fini, il la retourna pour sucer un des tétons. Elle poussa des cris indignés et lui tapa sur la tête, ne comprenant pas ce geste qui pour elle était d'enfreindre un tabou. Pourtant, il se souvenait d'avoir agi ainsi avec Jdrou. Les femmes rousses avaient suffisamment de lait pour que cela ne risque pas de priver l'enfant, mais les Jdrake avaient trop vécu en petit cercle fermé. En une génération, ils s'étaient fabriqués des contraintes très strictes.

Plus tard Jdrake vint lui parler avec une grande tristesse.

— Tu n'aurais pas dû téter Jdrakou. Le lait de la femme est sacré pour nous autres. Tu es aussi un homme du Sel et nous le mélangeons à ce lait pour purifier la glace.

— Pas dans toutes les tribus, dit Lien Rag. J'ai vu des femmes soutenir ainsi des malades, des vieillards, et leur sauver la vie.

— Comment est-ce possible ? fit Jdrake, les sourcils froncés.

Dans ce mouvement-là les longs poils qui en tenaient lieu se fondaient en une sorte de frange qui masquait le regard.

— Si vous quittiez cet endroit pour partir sur la banquise, vous verriez bien d'autres choses aussi surprenantes.

Il ne pouvait douter d'un autre Roux puisque le mensonge n'existait pas, mais il restait visiblement perplexe.

— Faut-il que je m'en aille ? demanda Lien Rag.

— Non, non, mais les femmes allaitant ne voudront pas faire l'amour avec toi.

— Je comprends, dit Lien. Je m'abstiendrai.

— Tu seras malheureux. Comment rester sans faire l'amour au moins deux fois par jour ?

C'était leur seule joie gratuite, car ils n'établissaient pas encore

le lien entre l'acte de l'accouplement et la grossesse. Comment auraient-ils pu d'ailleurs puisque encore enfants ils s'unissaient, bien avant la puberté qui venait très tôt, parfois à sept ans. Il avait vu des gamines de huit ans enceintes et très heureuses de l'être.

Par la suite, il lui sembla que les femmes qui allaitaient le regardaient à la dérobée, avec désapprobation peut-être, mais aussi un certain trouble. Ne venait-il pas d'introduire dans leurs jeux amoureux très simplistes une sorte de perversion ? Il ne pensait plus à Jdrakou et pourtant, un soir, elle le rejoignit dans son alvéole. Il faisait très nuit. Pour se protéger des lumières de la station qui brillaient nuit et jour, les Roux avaient creusé les congères qui tournaient le dos à la cité.

Elle s'allongea sur lui alors qu'il dormait et lui mordilla le visage. Elle lui dit qui elle était et demanda s'il allait encore voler le lait de son enfant.

— Non, dit-il, je regrette.

Alors, elle lui écrasa ses seins gorgés sur le visage, faillit l'étouffer. Puis elle dirigea son téatin vers sa bouche, appuya et le liquide chaud jaillit. Il ouvrit la bouche tandis qu'elle s'emboîtait avec lui.

Une autre nuit, il tenta sur elle une autre expérience. Il en mourait d'envie depuis qu'il la connaissait.

Le lendemain matin sur la verrière elle vint auprès de lui. C'était la première fois depuis le scandale précédent, et on les regardait comme s'ils étaient en train de commettre l'irréparable. Nul ne s'était douté qu'elle le rejoignait au milieu de la nuit, abandonnant son jeune amant épuisé.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Tu n'as pas aimé ?

— On ne me l'a jamais fait. Personne ne le fait. Jamais.

— Pourtant je l'ai fait, se moqua-t-il entre ses dents pour qu'on ne l'entende pas.

— Qui t'a appris ? Une Femme du Chaud ?

— Peut-être.

— Pas une Rousse. Aucune ici ne le voudrait.

— Qu'en sais-tu ?

— Je n'ai jamais vu une tête d'homme entre les jambes d'une femme. Que voulais-tu, retourner dans mon ventre comme dans

celui d'une mère ?

— Juste avec ma langue, dit-il goguenard, juste ma langue et tu as bien aimé que je le fasse, ne dis pas le contraire.

— Tu as un sexe au bout de ta langue ?

— Non. Mais quand une femme me plaît, il faut que je lui fasse ça.

— Quelle femme ? Tu dis que tu viens de naître du Sucre et du Sel. Comment peux-tu avoir connu d'autres femmes ?

— Pourtant c'est ainsi, dit-il.

— Dans ton sommeil ? Tu es fou... Je crois que tu es fou. Encore l'an dernier il y avait un fou avec nous. Il s'est tué en tombant de la verrière parce qu'il voulait marcher sur les mains tout le temps.

CHAPITRE XV

D'abord furieuse, Farnelle commençait à se demander si Lady Yeuse n'avait pas raison. Elles se trouvaient dans le salon très confortable du train présidentiel, en train de boire du thé. Juste avant d'aller s'habiller pour une réception chez le chef de station.

— Buble aurait été chargé de me raconter ces histoires-là ?

— Je le pense. La coïncidence serait trop invraisemblable, sinon.

— Mais comment auraient-ils su que Buble me connaissait, que nous nous étions rencontrés voici dix ans dans Scale Station ?

— Vous l'avez vu souvent à cette époque ?

— Six, sept fois.

— Ce n'était pas un ami et pourtant il vous reconnaît après dix ans, vous approche alors qu'il aurait eu toutes les raisons de vous fuir puisqu'il vous avait escroquée.

— Ce genre de type ne doute de rien... Mais c'est vrai. Il m'a reconnue... Je sais que j'ai une gueule pas ordinaire, mais tout de même...

— Les fichiers électroniques des Aiguilleurs sont très bien tenus. Ne vous inquiétez pas pour eux, ils ne sont jamais à court d'idées.

— Pourquoi vous préviendraient-ils au sujet d'un attentat en préparation ?

— Pour nous dissimuler autre chose. Je ne sais quoi mais ça doit être très important.

— Vous êtes un peu trop compliquée pour moi.

C'était une grande réception avec tous les corps constitués, depuis les services administratifs en passant par la Traction pour arriver aux Aiguilleurs. La vue de leurs uniformes noirs et argent glaça le cœur de Farnelle. Elle ne pouvait regarder ces hommes aux visages figés, avarés d'un sourire, le regard aussi mort que celui d'un

cadavre. Ils restaient ensemble, n'échangeaient que de brèves paroles, paraissaient incapables de se désolidariser de leur groupe pour aller boire quelque chose ou manger les excellentes nourritures du superbe buffet.

Farnelle en était à sa deuxième assiette et avait déjà bu un certain nombre de vodkas. Elle voyait Lady Yeuse très entourée là-bas, surtout par les gens de la Traction, les seuls qui soient à peu près sûrs dans le monde ferroviaire.

Elle s'ennuyait tellement qu'elle mangeait et buvait trop chaque fois. Elle avait hâte que cette visite se termine, que le train présidentiel prenne enfin la direction du Nord. La nuit elle rêvait de ses deux gosses et aussi de Jdruk, enfin de Kurts le pirate. Des rêves très explicites qui lui laissaient un goût de regret au réveil.

Elles rentrèrent après minuit, accompagnées par plusieurs draisines. Q.M.S.T. était déserte, triste sous des lumières assez falotes. On manquait de carburant depuis quelque temps, les rookeries ne donnant pas assez d'huile. On utilisait aussi le guano pour produire du méthane, mais l'approvisionnement était irrégulier. Les mauvaises conditions climatiques, bien sûr, mais aussi la méfiance envers les bagnards dont les trains désormais suivaient un autre circuit, si bien que le déblaiement des voies laissait à désirer.

Elle se déshabillait lorsque Lady Yeuse la rejoignit dans son compartiment.

— Bonne soirée ?

— Je m'emmerde, fit Farnelle.

— Pas moi... Je crois que je commence à comprendre ce qui se passe ici... Ils cherchent vraiment à faire sauter notre locomotive, mais pas pour me tuer, pour m'immobiliser en pleine banquise... C'est en discutant de notre schéma de route avec un fonctionnaire de la Traction que je m'en suis rendu compte. Ce brave homme s'étonnait qu'on lui ait demandé un duplicata à la direction régionale des Aiguillages...

— N'est-ce pas normal ?

— Non, puisque le schéma une fois introduit dans le lecteur effectue toutes les opérations nécessaires, avertit les postes à fonctionnement manuel, les aiguillages à mémoire, enfin tout le dispatching nécessaire.

— Donc ils voulaient connaître à l'avance votre trajet ?

— Oui... Et j'ai de la chance car ce garçon de la Traction est un de mes admirateurs... Je n'invente rien, mais il me connaît depuis longtemps et il était à la fois très impressionné et ravi de me parler. Un autre ne l'aurait pas fait, parce que les Aiguilleurs peuvent demander un duplicata sans attirer l'attention...

— Mais ce sont bien les Aiguilleurs qui les fournissent, les schémas de route ?

— Ils les fournissent, mais c'est la Traction qui les étudie en fonction des motrices, du tonnage... Par sécurité, notre chef de train avait de plus exigé que tout soit étudié par la Traction et non par les Aiguilleurs.

— Les voilà vexés, non ?

— Pas au point de réclamer un duplicata. Dès qu'il sera introduit dans le lecteur, il s'affichera chez eux. Mais il leur fallait le temps de l'étudier et ils se sont trahis...

— C'est aussi une coïncidence, non ? Moi je n'y crois pas, comme vous ne croyez pas à l'histoire de Buble. Et ce n'est pas par dépit que je le dis. Tout ça, Buble et le duplicata, c'est drôlement foireux, si vous voulez mon avis.

Yeuse la regarda en réfléchissant. Peut-être avait-elle raison.

— Je vais me coucher.

Mais ce fut une mauvaise nuit et elle demanda au lever que Farnelle la rejoigne pour le petit déjeuner. Celle-ci arriva avec des poches sous les yeux et de la glace sur le front.

— Quelle gueule de bois ! Vos soirées vont me rendre alcoolé...

— J'ai réfléchi. Que ferait quelqu'un de sensé en apprenant qu'on va fourrer du kérosène dans son huile de diesel, et que les Aiguilleurs étudient son schéma de voyage ?

Farnelle soupira, souleva sa poche de glace et la retourna. Il lui semblait que sa tête était sous pression, que le cerveau comme une chaudière en ébullition allait exploser. Elle regarda Yeuse sans comprendre ce qu'on lui voulait.

— Je comprends pas.

— Faites un effort. Ils veulent nous décourager. Ou nous orienter dans une autre direction.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Ils redoutent cette visite à Stanley Station et je

ne sais toujours pas pourquoi. J'ai fait faire des recherches par ordinateur mais les résultats sont maigres. De plus on m'attend dans la capitale fédérale et je ne peux me détourner ou ajourner mon voyage. Vous savez ce que vous allez faire ?

— Aller dans mon lit, avaler des médicaments et dormir toute la journée si c'est possible.

— Pas du tout. Vous allez vous habiller, vous rendre dans ce bar où Buble vous a contactée. Il faut le retrouver d'urgence et le ramener ici n'importe comment. Contre la promesse d'argent ou de force.

CHAPITRE XVI

Quand il les découvrait de si haut à travers la déformation d'une vitre qu'il venait de dégivrer, Lien Rag se demandait ce qu'il avait trouvé de si agréable à la vie dans le Chaud. Ces hommes et ces femmes qui s'agitaient nerveusement pour survivre à tout prix lui paraissaient dérisoires. À la moindre variation de température, et il s'en produisait tous les jours à cause du manque d'entretien, c'étaient des manifestations de mécontents qui envahissaient les quais, des draisines blindées qui venaient calmer les esprits en arrosant les gens d'eau glacée. Il y avait aussi le prix des denrées qui augmentait, les habitations de plus en plus déglinguées. Le commerce dévorait tout le temps, toutes les activités. On ne songeait pas à construire des wagons d'habitations, des wagons-hôpitaux, des wagons-écoles, mais on vendait des tonnes et des tonnes de riz. On spéculait sur les cours. Des convois chargés, prêts à partir, étaient soudain renvoyés sur des voies de garage parce que les cours avaient baissé de quelques cents.

Il travaillait juste au-dessus de la Bourse du riz, qui se tenait en plein air. Des hommes et des femmes ouvraient des sacs, plongeaient leurs mains grasses à l'intérieur pour vérifier la qualité du grain et s'ensuivaient des discussions interminables, pendant que dans les confins des gens sans travail n'avaient droit qu'à un riz de très mauvaise qualité ayant souvent gelé dans le transport.

Lien Rag assistait à des scènes intimes, des couples qui se disputaient, des mères qui giflaient leurs gosses, des inconnus qui soudain s'interpellaient grossièrement d'un quai à l'autre. Pour des riens.

L'harmonie qui régnait dans la tribu faisait un contraste tel avec cette vie frénétique qu'il ne regrettait plus, dans de telles

circonstances, d'être devenu un Roux. Le travail était dur, juste pour la nourriture, mais l'esprit était en paix. Il dormait sereinement, il faisait l'amour avec Jdrakou en général, mais avait connu deux autres femmes, attirées elles aussi par ses ignorances des tabous. L'une était en train de nourrir, l'autre enceinte et elles n'avaient eu aucune réserve à son sujet.

Un jour Jdrake lui parla. Les conversations graves n'étaient pas sa prédilection. Il était même assez joyeux luron mais la tribu le considérant comme une sorte de guide, il se sentait obligé de réfléchir.

— Lorsque tu as commis ce délit avec Jdrakou, j'espérais que tu partirais, et puis tu es resté. Et puis les femmes ont l'air de s'intéresser à toi et puis tu apportes d'autres façons, d'autres...

Il cherchait et ne trouvait pas, car le substantif « idée » n'existait pas dans l'idiome.

— On te croyait fou et tu ne l'es pas. Alors je ne comprends pas.

— Je viens de l'extérieur et toi tu es ici depuis toujours.

— Mais tu viens de naître ! s'exclama le Roux.

— Non, je viens de renaître... C'est difficile à expliquer... Il ne faut pas rester ici, Jdrake. Il faut venir avec moi au Dépotoir. Nous allons conserver chaque jour un peu de nourriture au lieu de nous gaver jusqu'à ne plus pouvoir bouger. Un peu de riz, un peu de viande, et quand nous en aurons assez pour sept jours...

Il montra ses doigts, la paume vers lui.

— Nous partirons. En route nous tuerons des animaux et nous mangerons leur chair. C'est excellent.

— Nous avons peur, dit l'autre. Nos pères disaient que nulle part ailleurs nous ne trouverions la même nourriture. Lorsqu'ils sont nés, ils ne savaient rien. Ils ont vu des êtres qui allaient dans l'eau et d'autres qui allaient au-dessus de leurs têtes et ils ne savaient comment les saisir. Ils sont alors partis et au bout de trois jours la moitié était obligée de s'allonger sur la glace, incapable de marcher. Ils sont restés longtemps à marcher. Presque le temps que met une femme pour faire un enfant. Ils ne sont arrivés que très peu ici... Mais ils ont eu assez d'enfants pour que nous soyons tous ici.

Ils étaient vingt, certains frères ou sœurs, mais ça n'avait aucune importance chez eux. La notion de famille ne venait que bien plus tard, quand ils apprenaient à fabriquer des armes pour

tuer les animaux, à tisser leurs propres poils pour faire des filets et des sortes de hottes pour porter les enfants.

— Commençons par mettre la nourriture de côté et ensuite nous verrons, dit Lien Rag.

Lorsque Jdrake en parla, ce fut une surprise pour tous. Ils se regardaient, interdits, et le soir ils se privèrent tant qu'ils eurent faim. Le lendemain ils travaillèrent sans enthousiasme et l'Homme du Chaud les menaça de ne plus rien apporter s'ils ne grattaient pas mieux le givre.

— Je vais partager, dit Lien Rag.

Il ne préleva qu'un tiers du riz et de la viande, alla le porter dans une niche, le montra à tous :

— Si l'un de vous a faim, il prend ici. Il ne faut pas se priver. Si dans une semaine...

Il avait prononcé le mot en anglais et dut montrer ses doigts.

— Si au bout de ce temps la niche n'est pas pleine, alors nous ne partirons pas...

Lui partirait, mais il ne voulait pas le leur dire de crainte d'entraîner une partie à sa suite et de diviser la tribu. On fit ainsi, et Lien Rag désormais ne s'occupa plus de partager la nourriture, s'efforça de ne pas aller regarder dans la niche jusqu'à la fin de la semaine.

Deux jours plus tard ils ne purent travailler sur la verrière à cause du vent terrible qui soufflait. On ne pouvait rester là-haut. Il aurait fallu s'attacher et rien n'était prévu pour continuer le travail dans ces conditions.

La tempête dura deux jours et l'Homme du Chaud ne vint pas distribuer les aliments, si bien qu'on préleva les repas dans la niche, Lien Rag comme les autres. Il constata qu'elle n'était qu'à moitié pleine et qu'au bout des deux jours il ne restait plus rien.

Le troisième matin l'air était plus calme quand il sortit de son abri. Il aperçut un morceau de journal collé contre une congère et alla le détacher. Il le brisa en plusieurs fragments qu'il dut rassembler à genoux sur la glace. Le nom de Lady Yeuse lui sauta aux yeux.

Elle se trouvait en visite officielle dans l'Antarctique à la suite des événements dramatiques qui avaient vu tout un train-bagne se révolter et, après que les mutins aient pris les commandes,

disparaître sans laisser de trace.

Lady Yeuse comptait se rendre ensuite à Stanley Station puis visiter incognito l'Australasienne. Farnelle avait donc réussi à la prévenir et Yeuse allait essayer de venir à Gravel Station.

Cette nouvelle l'accabla de regrets. Il avait pensé que Farnelle ne réussirait jamais, qu'elle rentrerait bredouille et c'était en partie la raison qui l'avait poussé à quitter Kurts et Gravel Station.

Il allait manquer Yeuse encore une fois. Combien de rendez-vous ratés depuis qu'ils se connaissaient, de quiproquos ? Il resta triste toute la journée et Jdrake crut que c'était à cause de la niche vide.

— Non, c'est sans importance. Nous recommencerons une autre fois. C'est autre chose.

Jdrakou crut trouver. Elle avait vu les fragments de ce journal dans l'abri de Lien Rag et pensé qu'il s'agissait de talismans. Puis elle établit un rapprochement entre sa tristesse et ces morceaux de papier si bien qu'un jour elle les prit pour les jeter.

Il s'emporta et ce fut la consternation générale dans la petite tribu où nul ne se mettait jamais en colère, sauf les déments, bien entendu. Lorsqu'il se rendit compte de l'effet produit, il essaya de se justifier. Jdrakou alla chercher en tremblant les morceaux de journal pour les lui remettre et il les garda dans sa main, ne sachant plus que faire.

— Je suis...

Il ne trouvait aucun mot pour expliquer sa conduite.

Les regrets, la contrition ne trouvaient aucun terme pour s'exprimer. Alors il prit les fragments et alla les jeter en riant. Mais ils restaient graves. Son comportement leur échappait complètement.

Cette nuit-là aucune femme ne le rejoignit, même pas Jdrakou et il décida de partir. Il le fit d'un coup, sans plus réfléchir, sortit le sac étanche qui contenait sa carabine et ses cartouchières et marcha vers l'Est.

Quand l'aube se leva, il avait parcouru quatre-vingts kilomètres et il abattit ce qu'il prit d'abord pour un loup, mais ce n'était qu'un chien sauvage. Il le dépouilla, mangea son cœur et son foie mais n'apprécia pas leur goût. Il tressa des lanières de viande mais ne put récupérer de boules de graisse.

Il marcha encore douze heures sans s'arrêter et se coucha à même la banquise alors que la nuit était bien avancée. Il avait suivi le grand réseau qui se dirigeait vers l'Est et où passaient de nombreux trains de marchandises et quelques-uns de voyageurs. Il dut jeter la viande de chien car il la trouvait infecte, mais ce devait être lié à son ancienne personnalité d'Homme du Chaud. Il abattit un goéland qui planait au-dessus de lui. L'oiseau empestait le poisson mais il s'en moquait.

Yeuse devait se trouver à Stanley Station désormais, cherchant à rejoindre Gravel Station sans se faire remarquer. Comment la Présidente de la plus puissante Compagnie ferroviaire mondiale réussirait-elle à disparaître au moins une journée ? Il en souriait vaguement mais aurait aimé la voir, la serrer dans ses bras. Il la revoyait comme au premier jour, lorsqu'il l'avait découverte nue dans ce petit convoi qu'il partageait avec un collègue glaciologue. Elle sortait du compartiment où elle avait fait l'amour avec l'autre, portant encore des paillettes brillantes sur tout le corps. Travaillant dans un cabaret, elle était venue avec son amie sans même prendre la peine de se démaquiller.

Au premier abord elle ne lui avait pas fait un effet considérable. Il était devenu l'amant de Floa Sadon qui avait une beauté plus excessive, provocante. Ce n'est que plus tard qu'il avait commencé à penser à elle.

Il jeta le reste du goéland encore emplumé et soupira. Il racla un peu de glace avec son couteau et l'appliqua sur son sexe turgescent. C'était trop tard pour retourner à Gravel Station, elle serait repartie. Et puis que ferait-elle d'un Roux ? Même si parfois elle avait fantasmé sur un mâle du Froid, irait-elle jusqu'à l'accepter comme amant ?

CHAPITRE XVII

Se déplaçant à toute allure sur ses mains mais laissant ses fesses traîner sur le plancher, Gus espérait arriver à temps aux germoirs. L'autre fois les monstres qui se cachaient dans les soutes de la double roue avaient tout raflé avant qu'il ne se lève. Depuis il avait pris ses précautions, verrouillé quantité de portes mais on en oubliait toujours une. Il savait ce qu'il ferait. Il ouvrirait les vannes de circuit fermé d'eau et inonderait les soutes. Puis il essayerait de détourner le chauffage.

Ils seraient pris dans un bloc de glace, ces salauds, et il n'en entendrait plus parler.

Il arriva aux germoirs juste comme un hybride commençait la cueillette. La cueillette ! Le saccage, oui. Il hurla de toutes ses forces et essaya de tirer avec son vieux laser, mais la charge était dérisoire. Tantôt il y avait trop de courant, tantôt plus du tout. Et tout se détraquait alors.

Le Garou, à quatre pattes, montrant son derrière, s'échappa en meuglant. Il avait bien vu que c'était un mâle, c'est-à-dire qu'il avait un sexe de bouc et un corps d'homme avec une tête de n'importe quoi. Il préférait ne pas trop regarder pour ne pas vomir. Là-bas à Gravel Station il avait gardé son sang-froid, mais ici il ne supportait pas leur odeur d'urine, d'excréments et d'autre chose, il ne savait trop quoi.

Le Garou parti, il se hissa pour regarder les germoirs. Un sanglot lui échappa. Juste une poignée, juste de quoi manger quatre cents calories, même pas. Il avait terriblement maigri.

Il mastiquait son soja lorsqu'un cadavre glacé vint flotter au-dehors du hublot. Il colla son nez au verre épais et reconnut le corps nu d'un homme. Il avait un peu éclaté, bien sûr, et sa nudité

paraissait enveloppée d'ouate, mais c'étaient sa chair, ses intestins qui floclaient comme du pop-corn. Il était entièrement couvert de crêtes, d'excroissances, de verrues. Pas très beau mais c'était un homme, et c'était la première fois qu'il en voyait un parmi les centaines de cadavres qui gravitaient autour de la station.

Il n'osait pas affirmer où il se trouvait. Bien sûr la navette au départ de Concrete Station avait pointé vers le haut, mais il s'était évanoui, certainement à cause de la vitesse, ne s'était réveillé que lorsqu'elle avait été attirée par la station et avait pénétré dans le sas. Il était si faible que pendant vingt-quatre heures il n'avait pas cherché à sortir, bien que mourant de soif et de faim.

Et c'est juste comme la navette allait faire le plein qu'il avait eu la chance de voir une issue. Il s'était retrouvé dans la nursery, dans un autre cauchemar semblable à Concrete, zigzaguant à travers les couveuses gigantesques qu'il avait tenté de casser avec son laser, pour finir ensuite dans l'ancien habitat de gens morts depuis des siècles, mais sans traces de leurs cadavres.

Quelqu'un les avait expédiés dehors par le sas ou alors les monstres des soutes les avaient dévorés. Il ne savait pas trop. Ils flottaient, peut-être transformés en ces poussières qui, parfois, selon l'électricité statique ou la gravitation plus faible, formaient de véritables brouillards. Pire même, elles se soudaient en blocs de plusieurs kilos, menaçants. Comme l'eau quand les conduites éclataient. Il fallait fuir ces congères volantes qui lorsque tout rentrait dans l'ordre se liquéfiaient, s'évaporaient, étaient récupérées par des aspirateurs spéciaux. Il avait déjà réparé dix conduites avec les moyens du bord, mais d'autres l'avaient fait avant lui.

Le cœur c'était comme dans le gouffre aux Garous, un énorme réacteur avec ses lubies, ses alertes à la radioactivité, les sonneries, les voyants rouges, les mises en garde criées par une voix synthétique effrayante. Il ne savait où se fourrer sinon dans sa combinaison, attendre que l'orage radioactif s'interrompe. Pour l'instant il ne voyait pas trop de changement en lui, mais les Garous, plus fragiles, en prenaient plein leur monstruosité avec un surplus d'excroissances bizarres, de vilaines taches violettes. Il retrouvait du sang coagulé partout, des vomissures.

Un jour il avait tué un hybride d'agneau et d'âne. Pas une trace

d'humain là-dedans et il avait bouffé comme un Aiguilleur, à s'en faire craquer l'estomac. Si bien qu'il traînait son corps avec peine. Une semaine de nourriture grâce à un congélateur qui contenait des remèdes, pas celui des embryons ni des clones.

Survint une panne de courant et la viande fut décomposée en moins de deux heures. Obligé de l'expulser dans le vide, car c'était du vide autour. On poussait les ordures dans un compartiment spécial et ça faisait « flop » ensuite et, par le hublot, on voyait filer le truc ; cette fois-là, ce qui restait de l'hybride allait jusqu'à cent mètres au moins du S.A.S., et puis ça revenait aussitôt dans l'orbite, et de temps en temps contre les hublots. Pendant une quinzaine, des embryons éclatés en fleurs rouges, jaunes et noires avaient bouché un hublot. Il avait pensé que c'était à jamais, et puis non. Une panne de gravitation de quelques secondes avait tout débarrassé. Lui, par contre, s'était retrouvé au plafond, avec une arcade sourcilière ouverte. Désormais il se méfiait et commençait à enregistrer les défaillances. Il en avait compté plus de dix.

La fois où il avait voulu recommencer avec un hybride demi-agneau/demi-cochon poilu, il était mal tombé. Un compteur de radioactivité s'était mis à siffler de toutes ses forces alors qu'il traînait le corps jusque dans l'habitat. Il avait dû s'en séparer et l'avait vu éclater comme un missile.

Plus de soja. Il faudrait attendre à nouveau et il se demandait si les soutes de Salt avaient été toutes visitées. Il connaissait bien celles de Sugar, à l'exception de deux où il n'osait entrer. Non à cause des hybrides qui fuyaient en l'apercevant. Au début, il en avait liquidé par mal avec le laser, mais cet outil ne fonctionnait plus très bien. Il accumulait mal les charges et lui ne savait que faire.

Les deux autres avaient laissé des traces. Surtout dans la cabine où ils couchaient. Enfin les deux cabines. Au début ils ne se quittaient pas, et puis ils s'étaient séparés et chacun avait écrit sur les murs, dessiné aussi. Des femmes. Des femmes lubriques, comme des gosses frustrés. Mais il y avait aussi des renseignements. Enfin des aide-mémoire, du genre :

« Gaffe à la cursive 83. Fuite d'air pressurisé ça risque de péter. »

« Les clones nouveaux sont arrivés. À votre santé. »

« L'eau pue la pisse, l'épurateur ne fonctionne pas. À

démonter. »

« Lien Rag tu te colles au digesteur de matières demain. »

« Merde. »

« T'as vu la petite fille rousse, la nouvelle ?... Magnifique. »

« Sale pédophile. »

Et ça continuait en dehors des cabines, dans les coursives, au fil des jours. Parfois à ras de terre, et il imaginait l'un des deux prostrés, la tête dans les genoux, démoralisé, pire, suicidaire et écrivant :

« Yeuse, viens à mon secours. »

« J'aurais jamais dû prendre la Voie Oblique. JAMAIS ! »

Lui il n'écrivait rien, se méfiait de ses états d'âme, préférerait rester hargneux, méchant, plein d'injures, de cris. Il se défoulait pleinement et quand il pouvait esquinter un hybride, il n'hésitait pas.

« C'est décidé on rentre. »

« La folie. »

« Le seul retour possible c'est la roussitude. »

« Ou la garoutude. »

Gus ne voulait surtout pas voir ces dernières inscriptions. Il savait que les autres avaient longuement hésité. Longuement, avant de prendre leur décision. Mais ils avaient fini par accepter le risque. Le grand risque. Peut-être étaient-ils mi-homme, mi-loup, ou mi-chèvre, mi-homme... Ceux d'Ophiuchus qui avaient réalisé cette station avaient dû se prendre pour le Bon Dieu en personne. Pourquoi autre chose que des hommes ? Bon, des chèvres résistant au froid, d'accord, et encore, qu'allaient-elles brouter ? Mais des loups ? Pourquoi des loups ? Il n'y en avait pas des masses et un sur deux se retrouvait en Garou, mais tout de même ! Le froid ne suffisait pas ? Moins quatre-vingts c'était donc le paradis pour qu'on envoie encore des fauves sur la Terre ? Ou alors...

Alors il fallait des loups pour exterminer les derniers rescapés de la Terre d'autrefois, ceux qui se terraient dans une chaleur relative. Les gens d'Ophiuchus devaient ignorer que les survivants n'avaient pas trop mal réussi avec leurs rails... Ils avaient tout misé sur les Roux, et pour leur assurer la prépondérance, hop ! les loups, peut-être même les Garous, pourquoi pas ? Réveiller les vieilles légendes horribles c'est toujours payant.

Ce jour-là il alla dans les immenses nurseries. Son entrée déclencha une alerte mais ce n'était pas toujours la même chose. Il s'approcha du distributeur de liquide nutritif aux cordons ombilicaux. D'un coup d'œil il choisit de sacrifier un sale petit avorton avec une tête de chèvre et mit le cordon nourricier directement dans son récipient. Une sorte de gourde. De quoi survivre la journée.

Dans l'alvéole de la couveuse le débris s'agitait follement mais c'était trop tard. Dans quelques minutes il serait discrètement évacué en direction du vide extérieur. Une fleur malade de plus contre les hublots.

Dans l'espèce d'essieu énorme qui liait Sugar à Salt, il crut à une brutale chute de gravitation et se cramponna à l'une des rampes prévues. Mais ce n'était pas ça. Juste le froid. D'un coup. Le système de climatisation en panne. Les fusibles claquaient dans tous les coins. Il lui fallait retourner dans la salle des contrôles en espérant que l'endroit serait situé sur le grand tableau lumineux, ce qui arrivait une fois sur dix. Mais pour atteindre la salle il crut mourir.

Par chance la grande pièce avait un chauffage autonome, ce qui ne l'empêchait pas de claquer lui aussi régulièrement. Rien sur le tableau lumineux qui d'ailleurs pâlisait à la limite de l'évanouissement.

Il s'installa devant un pupitre. Il avait identifié une bonne centaine de commandes, les avait notées en mémoire d'ordinateur, mais mystérieusement celle-ci s'était un jour effacée et à la place sur l'écran il avait eu droit à un film pornographique. Il l'avait regardé jusqu'au bout d'ailleurs.

Depuis tout était noté sur un carnet ordinaire qui ne le quittait jamais. Il essaya de relancer le tableau lumineux, mais il semblait que toute une partie de l'installation électrique ait sauté dans l'un des ascenseurs qui desservaient les étages inférieurs et les soutes.

Il vérifia l'étanchéité de sa combinaison, enfila sa cagoule et partit en reconnaissance. Par la longue échelle de secours qui comprenait deux cents barreaux espacés de quarante centimètres. C'était vertigineux ce puits qui traversait Sugar de part en part, sans qu'on puisse dire le haut et le bas bien entendu. La première fois où il avait marché au plafond de la salle de contrôle, il avait éprouvé l'ivresse la plus folle de sa vie. Enfin marché ! Sur ses mains.

Il descendit à la force des poignets, croisa un des ascenseurs et les vit. Encore heureux que l'éclairage de secours sur batteries fonctionnât, mais parfois il se mettait à clignoter. Trop de lampes pour un ampérage médiocre.

Il se hissa sur le toit de la cage et déboulonna la trappe en matière inconnue. Tout venait de cette planète lointaine et il n'avait jamais vu les trois quarts des matériaux utilisés.

— Les cons !

Basculant sa tête il pouvait voir deux hybrides qui s'étaient attaqués à coups de dents au système de frein hydraulique. Le mince tube contenait une huile dont apparemment ils étaient friands, mais pour l'instant ça puait surtout la viande grillée et il ferma le filtre de sa cagoule pour ne pas avoir la nausée. Il écarta les deux corps, les sabots, les mufles, pensa qu'il les balancerait dans le vide plus tard.

C'était l'ascenseur qui avait tout fait sauter. Normalement la panne aurait dû se limiter à la cage, mais les fusibles trop forts ne fondaient pas. Il dut réparer tant bien que mal et plutôt mal. Un jour tout sauterait et il mourrait avant d'avoir tout visité pour trouver les pannes.

D'un seul coup, l'ascenseur repartit vers le bas et il n'eut que le temps de saisir un barreau de l'échelle en hurlant de rage. Ce n'était pas la première fois que ça se produisait et il se demandait si l'un des Garous, plus intelligent, plus technicien que les autres, n'était pas capable de faire les réparations, car les coïncidences de ce type s'accumulaient.

Méfiant, il continua sa descente jusqu'au palier en dessous et décida de prendre à gauche.

CHAPITRE XVIII

Pendant des jours, pour survivre, il suivit un réseau, récupérant un minimum de nourriture sous forme de déchets. Les cuisines des wagons-restaurants se débarrassaient de leurs ordures par gros paquets congelés qu'il fallait casser pour en inventorier l'intérieur. C'était un travail monotone et sans fin qui le liait aux rails, lui prenait des heures et retardait sa marche.

Jusqu'au jour où il trouva des traces d'une tribu qui avait traversé le réseau. Il décida d'essayer de la rejoindre, pensant qu'elle n'était qu'à une journée. Plus loin il trouva leur étape de nuit et, à la dimension des alvéoles que la chaleur de leurs corps avait creusés dans la glace, il sut que de nombreux enfants en bas âge retardaient la progression du groupe. Il s'était rendu compte que les enfants du Froid marchaient assez tôt et que dès lors leurs mères ne les portaient plus. Ils devaient suivre le rythme. Elles ne les acceptaient que pour les nourrir.

Manquant de dynamisme depuis qu'il vivait d'ordures, il lui fallut trois jours pour rattraper la tribu et il ne survécut que grâce à une lanière de viande qu'un Roux avait oubliée derrière lui.

Du haut d'une montagne de congères, un véritable iceberg qui surplombait la banquise de soixante mètres au moins, il les aperçut dans le lointain, installés autour d'une autre élévation de congères.

Il les atteignit durant la nuit et se coucha à proximité pour ne pas les réveiller. Ce furent eux qui le sortirent de son sommeil par leurs bavardages. Il se redressa et soudain ce fut le silence, suivi par une voix gutturale qui paraissait donner des ordres. Une voix d'Homme du Chaud parlant assez mal l'idiome. Instinctivement il cacha sa carabine, ses cartouchières.

Lorsqu'il approcha de la tribu, elle était assez importante et il

l'estima à cinquante individus, un étrange personnage vêtu d'une robe blanche en laine le fixa de ses yeux flamboyants. Non seulement c'était un être sans fourrure mais il gardait le visage, les mains et les pieds nus. Lien Rag crut être le jouet d'une hallucination.

L'autre l'interpellait rudement :

— D'où viens-tu, fils de la Glace ? Pourquoi as-tu abandonné les tiens ? Quelle faute as-tu commise ?

Le mot faute n'existant pas en langue rousse il utilisait le mot qui s'en rapprochait le plus c'est-à-dire « accident », mais avec une telle intonation de reproche qu'il réussissait à approcher de la signification recherchée.

— Je suis seul, dit Lien Rag, ma tribu a été décimée... Je vais à l'Est rejoindre le Messie.

— Il n'y a pas de messie. C'est un imposteur. Le seul véritable fils de Dieu c'est moi, Ephimondas. Si tu veux te joindre à nous, tu dois accepter de te soumettre à moi et de vivre désormais dans l'obéissance des lois universelles et divines.

Un charlatan, pensa Lien Rag tout de suite. Un prêcheur charlatan qui avait réussi le miracle de pouvoir vivre sans souffrir du froid, comme un Roux. Cette robe ne servait qu'à le distinguer des membres de la tribu. Il devait se bourrer d'hormones au risque d'en crever.

— Tu es bizarre pour un Roux, dit Ephimondas qui le scrutait, plein de méfiance. Tu ne te tiens pas comme eux. Es-tu vraiment du Froid ou imposteur ?

Lien faillit répondre que des deux, l'imposteur c'était lui, mais il préféra jouer l'humilité.

— J'erre depuis longtemps...

— Tu me diras maître.

Là il utilisait l'anglais.

— Oui, maître, dit Lien Rag.

L'autre parut satisfait.

— Va rejoindre tes frères et que ta pêche soit abondante, nous en aurons grand besoin.

L'amas de congères n'était que la margelle d'un puits à poisson creusé dans la banquise. Le reste de la tribu se trouvait déjà au fond, en train de caler de grands filets qu'ils tissaient en utilisant leurs

propres poils. C'était un merveilleux travail qui intéressait certains collectionneurs du Chaud. Ils payaient des fortunes ces ouvrages d'art primitif, pour en décorer leur compartiment.

Un chemin en spirale descendait au fond du puits cylindrique, jusqu'à l'océan situé quarante mètres plus bas. C'était un très bon moyen de pêche utilisé par les tribus, car les poissons attirés par la lumière plus vive et surtout l'eau mieux oxygénée se précipitaient, grouillaient parfois en masse compacte.

Pour les Roux, le problème le plus aigu était de lester les filets. Souvent ils utilisaient les os les plus lourds de morses ou de manchots, mais ceux qui connaissaient les réseaux trouvaient entre les rails des morceaux de fer, des boulons, qui leur permettaient d'envoyer leur espèce de carrelet en profondeur. Quatre groupes, tenant chacun un filin, attendaient le signal de celui qui guettait l'arrivée des poissons, juché en hauteur. Il ne fallait faire ni bruit, ni mouvement.

Lien Rag fut placé sans attendre dans un groupe et d'un seul coup il fallut tirer.

La manne fut d'importance et sans perdre de temps le reste de la tribu commença de saisir les poissons, des poissons gras du type hareng ou maquereau.

Ephimondas apprécia la quantité prise. On lui avait apporté les plus gros, partagés en deux, vidés et aplatis. Une femme avait récolté pour lui les foies et les lui tendait dans ses mains en coupe. Assis sur une congère de la margelle, il puisait dans ce récipient particulier sans se presser, comme s'il avait dépouillé une grappe de fruits de serre. Il vit que Lien Rag le regardait et le fixa méchamment. L'ancien glaciologue préféra ne pas insister et continua son travail, c'est-à-dire qu'il partageait les poissons que d'autres vidaient avant qu'ils ne durcissent de froid. Le tas devenait important et la tribu se réjouissait d'avoir à manger pour des jours. Lien Rag se demandait si elle allait devenir sédentaire ou si elle poursuivrait son errance, mais dans ce cas comment transporteraient-ils le poisson ? Pour la viande et la graisse il savait, mais pour le poisson, non.

Lorsqu'il se retourna, le prêcheur caressait les seins de la femme toujours accroupie, les mains en coupe, et elle souriait ravie. Cet homme se comportait en petit despote. Il avait dû émerveiller les

Roux par sa résistance au froid et ils se soumettaient, se laissaient manipuler.

— Hé, là-bas, viens un peu ici, cria Ephimondas en anglais.

Lien Rag avait failli se retourner mais il se contrôla assez pour continuer son travail, mais ses mains tremblèrent un peu en tranchant le ventre d'un poisson.

— Tu n'entends pas ? répéta en idiome cette fois le prêcheur.

Lien Rag attendit qu'on le désigne pour se retourner. Il se leva, essuya ses mains pleines de viscères à ses flancs et se dirigea vers l'homme en robe blanche.

— Oui, maître ?

— D'où tiens-tu ce beau couteau ?

— D'un Homme du Chaud, maître. Il me l'a échangé contre des défenses de morses.

Les yeux du prêcheur le trahirent. Ils brillèrent trop pour dissimuler sa cupidité.

— Tu connais un trou à morses ?

— C'était à l'Ouest, maître, très loin.

Il montra un doigt de sa paume tournée vers lui-même.

— Un mois, soupira l'autre en anglais ; trop loin, c'est dommage. Tu comprends ce que je dis ?

Lien Rag resta impassible.

— Écoute-moi, continua le prêcheur en idiome, tu vas me donner ton couteau parce que désormais tu fais partie de mon peuple et que tu n'en auras pas besoin. Tu te fabriqueras un couteau avec un os quand nous trouverons des morses.

Lien Rag s'inclina et tendit le couteau sans discuter.

Il savait que c'était inutile et ne voulait pas rendre l'autre soupçonneux à son égard.

— C'est très bien, mon fils, fit Ephimondas ravi. Tu es un bon fidèle. Je saurai m'en souvenir. Ce soir je te donnerai une femme.

Lien Rag cette fois laissa voir sa surprise, ce qui n'était pas une expression de Roux. Par chance l'abondance des poils sur les yeux et sur sa bouche masqua en partie cette réaction.

— Cela t'étonne, fit l'autre amusé, mais c'est ainsi dans ce troupeau qui m'appartient. Elles sont toutes pour moi. Tu auras Mdar, là-bas.

Une des plus âgées, avec les seins comme des outres et la

fourrure grise.

— Bien, maître.

CHAPITRE XIX

Buble ne pouvait être qu'un oiseau de nuit et Farnelle avait quitté le train présidentiel à minuit pour faire la tournée des bars et des cafétérias des confins. Elle s'était quelque peu changée pour ne pas donner l'apparence d'une femme à l'aise. Elle commandait de la mauvaise bière, regardait autour d'elle sans demander tout de suite si Buble était dans le coin.

— Me doit un peu de fric, disait-elle ; un pari... Faudrait voir à ce qu'il me rembourse.

On l'avait toujours vu dans la soirée, mais depuis plusieurs heures elle avait déjà fait en vain une demi-douzaine d'endroits infâmes, lorsqu'un traîne-wagons qui puait la charogne lui dit que Buble habitait du côté du pont transbordeur. Elle ne demanda pas ce que c'était mais sur le quai se fit indiquer la direction à prendre.

C'était une rocade métallique qui contournait le centre de la station sur une bonne partie pour desservir les docks intérieurs. Un endroit infernal où, même en pleine nuit, les convois de marchandises roulaient dans un vacarme tel qu'on ne s'entendait pas. Les piliers ancrés dans la glace vibraient sans arrêt, émettant des ondes sonores qui agressaient les tympans. Au début elle dut coller ses mains sur ses oreilles puis, le froid des confins aidant, elle enfila sa cagoule et éprouva un soulagement.

Il y avait des débris de wagons sous les arches du pont transbordeur et toute une population habitait là. Des gens passaient la nuit auprès de braseros où flambait directement de la graisse animale ou minérale dans une puanteur insoutenable. À cet endroit la verrière rejoignait le sol en pente douce et les vapeurs grasses la recouvraient intérieurement d'une telle couche, que des démunis avaient installé des sortes d'échafaudages pour la récupérer. Ils

raclaient en dedans quand les Roux le faisaient à l'extérieur et Farnelle les unissait dans une même pensée compatissante. Homme du Froid, Homme du Chaud, tous les deux exclus dans la grande majorité.

On finit par répondre à ses questions car au début personne ne savait qui était Buble. Dans le vacarme des trains les gens hurlaient littéralement et elle surprit un garçon criant de toutes ses forces dans l'oreille d'une serveuse : « T'es drôlement belle, tu sais », sur le ton qu'il aurait utilisé pour lui dire : « Espèce de sale pute. »

— Buble, oui. Continuez vers le centre du transbordeur... Là-bas c'est plus vivable... Il a son trou. Pas vu de la soirée...

Plus loin c'était relativement plus calme car les trains passaient plus haut et les piliers vibraient moins. Elle tomba en plein dans de vieux wagons empilés dans un chaos invraisemblable, comprit qu'il s'agissait là du produit d'un déraillement ancien. Un train avait dû tomber du pont, s'écraser là. On n'avait pas pris la peine de relever les épaves et des gens vivaient là-dedans.

On avait construit un semblant d'escalier. Tantôt un plan incliné, tantôt quelques marches permettaient d'accéder à une sorte de coursive biscornue, où chacun avait bâti son repaire.

Une vieille faisait chauffer de l'eau sur un réchaud rougi qui pouvait mettre le feu aux décombres. Oui, elle connaissait Buble, c'était pas loin.

— Ça pue les chiottes et c'est le coin des feuillées... Pas de chance de se tromper. Verrez, il a cloué un tapis doré devant chez lui en guise de porte.

Farnelle souleva le tapis mais la bauge était vide. Juste de quoi rentrer à quatre pattes, se coucher dans un entassement de chiffons, de morceaux de fourrures.

Buble n'était pas chez lui et elle laissa retomber le rideau, éclaira avec sa torche. Dans un coin, il y avait une pile de vieux journaux, mais avec le froid ils étaient très durs. Elle commença de les ôter un à un, espérant qu'elle trouverait quelque chose, mais en vain.

Dans le lit, elle eut l'impression que ça bougeait, que ça grouillait et elle retira vivement ses mains. Il y avait une étagère avec des bouteilles d'alcools divers, mais vides. Elle s'accroupit, mit en marche le chauffage de sa combinaison et se résigna à attendre le

retour du vieil escroc.

Au bout d'une heure elle en eut assez et sortit sur l'espèce de coursive. Un passage plutôt, creusé dans les débris des wagons, avec des angles bizarroïdes, un plancher qui tantôt versait à droite, tantôt se relevait devant vous avant de basculer sur la gauche, parfois pas de plancher, juste une planche sur un vide noir impossible à évaluer. Et surtout l'odeur des tinettes à côté, tout un ensemble où la population venait se soulager sur des planches lancées au-dessus d'une grande fosse. Malgré le froid, l'odeur restait insoutenable et elle dut s'éloigner. Un éclairage très cru tombait du pont transbordeur qui, lui, était constamment sous les faisceaux des projecteurs. L'endroit était dangereux pour les mécaniciens qui n'aimaient guère l'emprunter, et pour les rassurer on l'illuminait. Ce luxe de lumière, inhabituel dans les confins des stations, faisait un contraste saisissant avec la pourriture des tanières creusées dans l'amas de ferrailles, de plastiques et de bois.

Elle vit de gros rats courir sur les planches des feuillées. Plusieurs sautèrent même dans la surface répugnante et nagèrent vers un objet assez important qui flottait au milieu. Ils se hissèrent dessus. Elle détourna les yeux, s'éloigna pour sortir de ce labyrinthe effrayant. Elle se sentait surveillée, évaluée et n'avait emporté aucune arme pour se défendre en cas d'attaque. Cette combinaison qu'elle avait rendue moins provocante était déjà un luxe dans ces confins où presque personne n'en possédait. On empilait de mauvais vêtements, des lambeaux de fourrures pour se protéger du froid. La température approchait souvent du zéro, les souffleries d'air chaud manquaient d'entretien et se trouvaient en bout du réseau de distribution de la vapeur, si bien que parfois même elles soufflaient le froid. Les gens faisaient des prélèvements clandestins sur les conduites de vapeur, facilités par la matière plastique de celles-ci. Il suffisait de pratiquer un trou et de coller un autre tuyau pour détourner la source de chaleur.

Elle avait tourné en rond et se retrouvait de nouveau dans cette zone si brillamment éclairée, mais de l'autre côté des feuillées. L'odeur la suffoqua et elle s'affola, cherchant à s'enfuir. Elle dut emprunter une des planches couvertes de matières ignobles pour couper au plus vite, passa au-dessus de la douzaine de rats installés sur cette sorte d'île oblongue.

C'était le corps d'un homme qui flottait dans la fosse d'aisance. Et les rats attaquaient son visage, ses vêtements, pour vite atteindre la chair du ventre, la plus tendre. Déjà l'un d'eux disparaissait presque totalement. On n'apercevait que sa queue qui se tortillait comme un gros ver.

Elle avait reconnu le visage de Buble bien que les rats aient attaqué les joues. Un de ces animaux léchait son crâne où jaillissait un mélange de cervelle et de sang.

CHAPITRE XX

La délégation de lamas arriva par le train et Ann Suba les envoya chercher au poste d'aiguillage où l'express les laissa. Malgré le froid très accentué de cette vallée profonde, ils étaient toujours aussi peu vêtus. Ils venaient visiter les échafaudages et les installations des Rénos.

Cette visite avait fait l'objet d'une vive discussion au sein du collectif d'administration, si bien qu'il avait fallu demander l'opinion de tous les habitants de la colonie. Ann Suba avait fait ressortir que refuser cette visite c'était provoquer une réaction inquiétante de la part de ces moines, voire le déclenchement d'hostilités.

— Ils vont découvrir nos secrets.

— Nous allons camoufler les laboratoires et certaines installations comme le réacteur.

— Ils verront bien que nous nous chauffons. Par des conduites d'air chaud.

Mais en quelques jours tout fut modifié à peu près correctement. Liensun, ironique, s'inquiéta alors auprès d'Ann Suba de son propre sort.

— Nous avons cherché en vain des cachettes. Le mieux sera que tu ailles t'installer le plus confortablement possible en dehors.

Elle pointa son doigt vers le haut :

— Sur le toit.

— Pour y crever de froid.

— Nous t'avons aménagé un abri. Un igloo où tu pourras passer les deux journées de la visite.

Les lamas comptaient relever les fresques du dernier étage, celles qui racontaient en images colorées très impressionnantes

l'histoire de la nouvelle ère glaciaire.

Liensun gagna donc son igloo la veille, par mesure de sécurité. Il quitta avec appréhension les cavernes confortables pour le froid atroce du plateau, tout en haut de la falaise. Bien sûr son igloo, creusé dans la glace, était doté d'un maximum d'agréments et même il put suivre sur un petit téléviseur les différentes séquences de la visite.

Ann Suba se débrouillait vraiment bien. Ce circuit intérieur vidéo, par exemple, c'étaient les Rénos de China Voksal qui le lui avaient fait parvenir, bien avant qu'il ne s'évade avec le dirigeable actuellement démonté, pour rejoindre la Banquise. La libraire Ladira s'occupait des transactions et il avait gâché tout cela. Le fait qu'il soit revenu avec le professeur Charlster n'avait pu faire oublier aux Rénos qu'il était responsable de cette interruption économique avec la grande station. Il était mal accepté désormais, bien plus mal qu'autrefois, et non sans nostalgie il envisageait de s'exiler une fois de plus.

Pouvait-il compter sur l'équipage qui l'avait si brillamment aidé lors de l'attaque du train-bagne ? Il en doutait. Même Luidin, Quinsey, paraissaient heureux de retrouver les leurs. Il n'avait pas grand-chose à leur offrir, sinon la perspective de créer une autre colonie de Rénos. Mais où ? Avec quels moyens ?

Les lamas le firent ricaner. Ils étaient aussi hiératiques que d'habitude. La plupart étaient âgés, mais les jeunes se montraient souvent aussi inflexibles.

C'était le Grand Lama de Kandohar qui avait envoyé cette délégation. Peut-être savait-il qu'il était de retour. Il ne voulait plus de lui dans la Compagnie.

Il suivit les lamas à peu près partout, sauf dans certaines salles où les caméras n'avaient pas été installées. Les étables parurent les impressionner, et Ann Suba leur fit cadeau d'une grosse quantité de beurre congelé qu'elle fit transporter en bas de la falaise, dans le wagon automoteur qui les reconduirait à l'embranchement.

Ils mangèrent sobrement avec les membres du collectif. Des laitages et des galettes de sarrasin. Ce qui fit sourire Liensun, car les Rénos habitués à des nourritures plus élaborées devaient trouver ce dîner assez frustrant.

Les lamas refusèrent de coucher dans les chambres troglodytes

et choisirent les anciennes cabanes sur les passerelles les plus branlantes.

Liensun avait, lui, très bien dîné, il avait bu du café brûlant et n'avait pas froid. Pour empêcher la glace de fondre, on l'avait spécialement traitée. Il était très bien dans son duvet mais songeait à Ann Suba. Entre lui et la colonie elle avait choisi depuis longtemps et ne lui permettait pas de rester. Pourtant ils faisaient l'amour plusieurs fois par jour et il ne montrait jamais de réticences.

Il se réveilla assez tard et vit les lamas qui priaient sur la plateforme. Ann Suba lui envoyait ces images inattendues et il y décela une certaine intention maligne.

Ce matin-là les lamas se rendirent dans la caverne des fresques et il ne put suivre ce qui se passa là-bas. Il imagina leurs réactions face à ces images détaillées, très bien documentées, sur la façon dont une partie du monde avait survécu. Pour les Tibétains, la glaciation n'avait pas été un drame aussi épouvantable que pour les autres peuples, par exemple. Et eux n'avaient pas eu recours au chemin de fer pour créer une nouvelle société. Mais ils avaient sous-estimé la puissance de cette civilisation du Rail. On les avait envahis, on leur avait imposé la même façon de vivre. Très pacifistes, les Tibétains avaient plus ou moins bien accepté de se soumettre, tout en conservant la plupart de leurs coutumes. Les échafaudages construits pour la cueillette des lichens destinés aux yaks avaient été entretenus, même si désormais on engraisait les bêtes avec une autre nourriture.

Les lamas, eux, s'étaient finalement retirés dans leurs temples du vertige où nul ne pouvait les atteindre. Ils avaient maintenu la persistance du bouddhisme et entretenu la résistance contre les envahisseurs. C'étaient eux qui dirigeaient en fait la Compagnie sans jamais le laisser apparaître. Lui, Liensun, ne l'avait pas compris immédiatement quand il avait voulu prendre le pouvoir après avoir combattu cet illuminé d'Helmatt, l'ancien dictateur Réno d'Evrest Station.

Les Tibétains s'attardèrent et Ann Suba lui envoya un émissaire pour lui annoncer qu'ils allaient passer une nuit supplémentaire dans la caverne des fresques.

— J'en ai plus qu'assez, râla Liensun qui espérait retourner là-bas.

Mais le lendemain ce fut Ann Suba elle-même qui le réveilla dans son igloo. Il ouvrit les yeux et la vit assise à côté de lui :

— Mais que fais-tu là ?

— Ils sont partis précipitamment. Le Grand Lama vient de mourir.

Très excité, il s'assit sur sa couche :

— Non, c'est vrai ?

— Nous avons reçu un messager qui en même temps nous a laissé une lettre du Grand Lama pour ton demi-frère Jdrien.

CHAPITRE XXI

Depuis deux jours on préparait le départ de la tribu pour une longue marche. Les femmes tressaient des sortes de hottes. Elles étaient assises en cercle, les unes derrière les autres, fabriquant habilement ces longs paniers dans le dos de leur voisine. D'ordinaire, ils étaient réservés au port des enfants en bas âge incapables de marcher, mais on allait les remplir de poissons surgelés. Pourquoi les femmes ? Lien Rag ne devait comprendre ce mystère qu'au moment du départ.

Le prêcheur paraissait toujours insatisfait sur la quantité du poisson pêché et, parfois, il entraînait dans de terribles colères, menaçant les Roux des pires calamités, et ces femmes et ces hommes, que Lien Rag avait toujours connus assez désinvoltes vis-à-vis du divin, paraissaient redouter les imprécations de cet usurpateur.

Chose étrange. Lien Rag qui le surveillait constamment ne le voyait jamais avaler d'hormones. Normalement il aurait dû en prendre tous les jours pour résister aussi bien au froid, mais c'était à croire qu'il était vraiment fait comme les Roux.

La nuit il lui fallait deux filles toujours choisies parmi les plus jeunes, et mêmes les impubères, ce qui dans une autre tribu aurait enfreint un puissant tabou. Seuls les garçons impubères pouvaient s'amuser avec leurs compagnes encore enfantines, mais Ephimondas avait aussi réglé son compte à cette interdiction.

Le matin du départ, bien avant le jour, on remplit les hottes des femmes. Comme il restait encore du poisson, le prêcheur s'emporta, disant qu'on ne les avait pas prévues assez grandes.

Ce qui chagrinait Lien Rag, c'était l'obligation d'abandonner sa carabine et ses cartouchières cachées dans les congères voisines. Il

se demandait que faire, passionné par l'étrange personnalité du prêcheur.

Soudain, alors que l'on allait partir, un homme s'approcha d'Ephimondas, se courba et ce dernier lui grimpa sur le dos. Il croisa le regard surpris de Lien, crut devoir se justifier :

— Que veux-tu, mes pieds sont mal formés et je ne peux suivre la marche rapide de tes amis.

Il s'éloigna, secoué par le petit trot de son porteur. Lien Rag commença à suivre puis soudain il retourna sur ses pas, déterra l'arme et les cartouchières, suivit la tribu de très loin en se cachant.

Régulièrement, le prêcheur descendait de sa « monture », remontait sur le dos d'un nouveau Roux. Voilà pourquoi il n'avait pas voulu que les hommes portent le poisson.

Lien Rag attendit l'étape du soir pour se rapprocher du groupe après avoir dissimulé ses armes.

— Te voilà ! hurla le prêcheur. Que viens-tu faire avec nous sinon voler une nourriture que tu n'as pas méritée ? Tu refusais de me prendre sur ton dos, tu es un impie !

Ce dernier mot en anglais.

— Je ne suis pas de la tribu, dit Lien Rag. Je ne peux m'imposer si les membres ne m'ont pas dit de venir avec eux.

— Ici c'est moi qui parle, pas eux.

Lien Rag haussa les épaules et s'écarta. Il se coucha et essaya de s'endormir malgré la faim. Dans la nuit il entendit un vague bruit et, au petit matin, il aperçut deux gros poissons ouverts à côté de lui. Qui avait pu les déposer là sinon une femme ?

Il les dévora goulûment, attendit que la tribu soit hors de vue pour se mettre en route. Plus loin il trouva également trois poissons sur une distance de deux kilomètres. Seule une femme pouvait s'attarder en queue de file, les prendre dans sa hotte pour les laisser tomber.

La tribu marcha durant quinze heures. Malgré le poids du prêcheur, le porteur allait aussi vite que les autres. Ils durent parcourir plus de cent cinquante kilomètres. Lien Rag, grâce aux poissons gras, tenait très bien le rythme.

Ce soir-là, il se cacha derrière des congères pour dormir. De loin il pouvait entendre le bruit des murmures, la voix désagréable du prêcheur. Que venait faire cet homme parmi cette tribu primitive ?

La route suivie infléchissait vers le Sud-Est et Lien Rag allait perdre quelques jours s'il s'obstinait à marcher dans leurs traces, mais il voulait en avoir le cœur net. Cet Ephimondas avait une idée en tête. Les mystères de sa personnalité l'intriguaient au plus haut point. Il devait poursuivre un but et il découvrirait bien lequel.

Cela dura une semaine. Pendant deux jours, Lien Rag trouva assez de poisson jeté sur la piste pour se nourrir, puis la manne s'interrompit. Il dut chasser par ses propres moyens et eut assez de chance pour abattre un manchot solitaire. Un vieux mâle, certainement exilé auprès d'un trou minuscule, et qu'il assomma d'un coup de crosse. Sans couteau il eut du mal à le dépouiller avec ses ongles durs comme de l'acier. Mais il récupéra de la viande et surtout de la graisse. Et aussi de gros os qu'il put façonner en forme de couteau sur la glace.

Pendant deux autres jours il lui fut impossible de rattraper la tribu. Il avait perdu trop de temps. Mais en mangeant beaucoup et en ne dormant que deux heures par nuit il les aperçut enfin dans le lointain, au moment de cette brume illusoire que la nuit diffusait.

Avec prudence il s'en rapprocha, en étudiant le vent qui aurait pu le trahir en soufflant son odeur. Tout en mastiquant la viande coriace du vieux manchot qui empestait la crevette, il écoutait les différents bruits, les voix. Il se rapprocha plus tard et surprit, sans le voir, Ephimondas avec les deux filles choisies pour la nuit. D'une voix basse mais ferme, il leur indiquait comment elles devaient se disposer pour le satisfaire pleinement. Ce type était-il venu là uniquement pour satisfaire ses fantasmes ? Que de risques encourus pour des satisfactions qu'il aurait pu connaître dans un bordel avec des Rousses hormonisées. Le goût du pouvoir ? Tout ça c'était bien beau, mais comment faisait-il pour résister au froid ? Le vent s'était levé, pas la tempête mais tout de même il soufflait violemment et la température avait dû descendre vers les moins quatre-vingts.

Plus tard il entendit du bruit et, soudain, aperçut une petite clarté. Intrigué, il rampa sur la glace, contourna une crête de glace et la clarté devint plus vive. Ephimondas utilisait une lampe électrique pour aller faire ses besoins naturels.

Bizarre, pensa Lien Rag qui le regardait faire. L'homme relevait sa robe assez haut sur son torse et sa main tâtait son flanc droit jusque au-dessus de la hanche. Il appuyait ses doigts, paraissait

chercher un endroit douloureux. Cela dura une minute après quoi le prêcheur fit l'obscurité et regagna sa place entre ses deux femmes.

Lien Rag tint encore trois autres jours avec la viande et la graisse de manchot, mais elles l'écoeuraient à la fin et il aurait donné beaucoup pour du poisson. Les provisions des Roux devaient également baisser et, bientôt, ils seraient obligés de retrouver un autre puits de pêche. Il ne pensait pas que cette tribu fût capable de chasser le morse.

Ce fut encore une autre étape et il les laissa aller, mourant de faim. Il ne put résister à la vue d'un goéland qui planait et l'abattit d'un coup de carabine. La détonation avait dû être perçue par la tribu, mais tant pis. Peut-être penseraient-ils à ces bruits secs et terrifiants qu'émettait la banquise quand elle se fendait sous la poussée de forces formidables.

Il pluma son oiseau, l'ouvrit, mangea le cœur, le foie et les filets avant qu'ils ne gèlent, mais dut faire très vite. Il garda le reste en réserve, continua sa route, et faillit leur tomber dessus. Ils étaient en train de forer un puits à poissons selon les vieilles méthodes qui ne variaient jamais. Ils découpaient la banquise selon une spirale, par blocs réguliers de glace qui ensuite formaient la margelle.

Le travail allait durer au moins vingt-quatre heures et ils ne dormiraient pas. Ephimondas, lui, se lova contre une pile de blocs et parut vite se laisser aller au sommeil. Lien Rag en profita pour s'approcher des poissons que chaque soir les femmes déversaient en un seul endroit. Il n'y en avait plus guère mais il réussit à en prendre un. Une femme le vit et poussa un cri mais il se fondit vite dans la nuit.

Le lendemain le puits était creusé et il le sut en voyant qu'on déployait le carrelet pour vérifier les mailles. Deux femmes le réparèrent en vitesse puis il fut descendu dans le puits.

Ce soir-là ils ne firent qu'une pêche médiocre et il put entendre le prêcheur qui tempêtait en les accusant de commettre un péché contre leur Sauveur.

Lien Rag pensait qu'il devrait soit voler de nouveau du poisson, soit s'éloigner pour trouver une autre nourriture. Cette région de la banquise était singulièrement déserte. Il n'y avait plus de goélands dans le ciel.

CHAPITRE XXII

Dans les soutes, impossible d'approcher. Il avait réussi à ouvrir la vanne d'une porte étanche et avait failli crever de froid, être immédiatement cryogénisé. Un souffle fantastique avait jailli, le recouvrant en quelques secondes de glace. Stalagmite immédiate. Il avait pu courir jusqu'à une bouche d'air chaud, la chance de sa vie, qui fonctionnait. Juste celle-là. Là-bas l'air jaillissait toujours et une barrière de glace se formait, bloquait la porte de la coursive. Un mur de glace qui se constituait, puis un bloc. Il aurait fallu un chalumeau pour l'attaquer, atteindre les réserves qu'il avait aperçues, certainement de la nourriture.

Il dut revenir là-haut dans les nurseries, guetter toute la nuit. Nuit artificielle deux fois sur trois, avec crépuscule et abaissement de la température quand ça ne donnait pas le noir et le froid absolu.

Un agneau dodu qui allait changer de catégorie. Les palpeurs invisibles fonctionnaient au gramme près. Vingt kilos, et hop ! dans l'autre nursery avec les juniors. Fini d'être un baby, fini la mamelle synthétique.

Un sas s'ouvrait et l'agneau passerait à côté. Mais on pouvait l'immobiliser dans le sas, il avait découvert ça, déboulonner celui-ci à la partie inférieure.

L'animal s'affola, rua, dut bêler, mais Gus, allongé sous le sas, démontait le plancher. Il reçut l'agneau à pleins bras et se demanda comment il allait se déplacer. Il relâcha un instant sa pression et l'animal frisé, laine spéciale grand froid, fila dans les allées étroites avec Gus qui se trimbalait sur ses deux mains en gueulant après ses côtelettes qui se dérobaient.

La demi-journée à traquer le bestiaux, à remonter sa piste grâce aux boulettes noires qu'il abandonnait généreusement. Il finit par le

retrouver paralysé sous l'appareil conservateur des clones, un frigo grand comme un train de quinze wagons. L'animal patinait des quatre sabots dans une flaque d'un liquide inconnu et qui puait en plus. Tout fuyait, même la réserve des clones, et il ne pouvait pas tout réparer. Il chopa l'agneau par une patte de derrière, l'attira à lui. Il avait prévu, cette fois, la ficelle et le couteau, mais le sacrifice dans un labo-cuisine. Jadis des hommes avaient dû se réunir là, festoyer, et aujourd'hui ils flottaient dans le cimetière extérieur, le corps en popcorn.

Il trancha la petite tête en se mordant les lèvres. Jamais il ne s'habituerait. Il le dépouilla. Double fourrure pour emprisonner l'air. Des bêtes comme ça alimentaient la haute couture transeuropéenne.

Il obtint enfin ses côtelettes, en jeta six dans une poêle, enfin un récipient qui y ressemblait. Il les écouta grésiller avec des larmes, les dévora, mais il avait encore faim et en fit cuire à nouveau. Il fourra le reste dans un frigo, à ses risques et périls si jamais l'appareil tombait en panne.

Alerte à la dépressurisation ! Normal. Alerte à la baisse de température, normal ! Panne de lumière puis perte de gravitation, le temps d'aller cogner un tube lumineux qui lui brûla sa barbe. Il retomba aussi sec quand la double roue se remit à tourner et trouva qu'il empestait la corne brûlée.

La couchette enfin, les sacs de couchage au cas où tout se détraquerait la nuit.

Première alarme à minuit, il s'en moqua. Des lampes rouges, des sonneries. Les monstres des soutes venaient aux nouvelles. Foutus de piquer le reste de l'agneau, les salauds ! Ils ne savaient pas pénétrer dans les nurseries. Ne savaient rien faire. À se demander comment ils avaient pu s'évader du processus d'élevage, de la chaîne qui partant d'un clone fabriquait des animaux ou des hommes mûrs. À moins qu'on soit directement envoyé à Concrete Station dans la prochaine navette. C'était arbitraire. Impossible à prévoir. Ordinateur complètement dingue. Il se régénérât seul mais avec des fantaisies incroyables quand une panne l'affectait. Et quelles pannes ! Ridicules, comme par exemple un glaçon fondant dans les circuits.

L'alerte se prolongeait et Gus se leva pour aller vérifier son

frigo, jura. On lui avait fauché son agneau et il se lança à la poursuite des monstres. Ils seraient dans l'escalier de l'essieu ou alors sur la grande échelle. Les ascenseurs ne leur réussissaient pas.

Il n'y avait personne en vue et pourtant l'odeur persistait. Une odeur différente, pas celle de la bauge qu'étaient les soutes où les Garous marinaient dans leur pisser, leur merde, leurs gosses écrasés, en train de se décomposer.

— Hé là !

L'odeur d'homme, voilà... L'odeur de sueur surtout et aussi peut-être d'une mauvaise dentition. Non, puanteurs d'une bouche mal lavée, d'une dent infectée. Voilà. Les Garous ne puaient jamais ainsi. Leur bouche exhalait des odeurs animales.

— Qui êtes-vous ?

Il préférait l'échelle à l'escalier à cause de ses amputations. Il se balançait de barreau en barreau, en descendit une vingtaine, huit mètres.

— Pourquoi vous cacher ? Je me doute depuis quelques jours que vous êtes un humain.

Il scrutait chaque étage, des dizaines jusqu'en bas. Certains illuminés, d'autres comme des puits. L'odeur lui parut plus forte à ce niveau huit et il se lança sur le palier, avança :

— Vous me voyez... Certainement vous me voyez... Et vous avez peur de ça, d'une moitié d'homme, d'un cul-de-jatte ? Pas possible. Vous ne pouvez pas accepter de vivre en bas avec les monstres des soutes. Jamais de la vie ! Votre place est auprès de moi, avec moi. On s'arrangera. On peut bouffer, avec les animaux... Et il y a les autres soutes, les cryomagasins. Faut s'équiper, quoi, mais c'est possible. Couper les foutus ventilateurs... Des mégaventilateurs qui vous transforment en glaçon le temps de compter jusqu'à trois. Je crois qu'à deux on y parviendrait...

Il s'arrêta dans l'obscurité. Les odeurs s'éloignaient, devenaient diffuses. L'inconnu avait dû tourner le coin au fond, courir, descendre au plus bas. Il s'égosillait en vain. Il revint vers l'échelle, eut envie de l'ascenseur mais renonça dans la crainte de rester pendu dans le puits vertigineux. Un jour il avait mis quatorze heures pour se délivrer.

— Mon agneau, merde...

Il se coucha frileux, ne réussit pas à s'endormir, alluma et vit un

visage collé à son hublot extérieur.

— Fous le camp, toi !

Comme s'il avait pu entendre, obéir, le fœtus au crâne fleuri d'un chou de cervelle disparut mais il ne trouva pas le sommeil pour autant.

Un homme ? Une femme ? De toute façon un être humain qui courait sur ses deux jambes, serrait les trois quarts de l'agneau entre ses bras.

Il en pleurait en cachant son visage sous son sac de couchage. C'était trop triste.

CHAPITRE XXIII

Vsin avait essayé de se montrer pleine de dignité, mais voyant qu'il persistait, elle éclatait :

— L'autre enfant naîtra et tu ne seras pas là... Cette fois ce n'est pas Jelly mais ton père. Enfin tu crois que c'est ton père parce que tu as effleuré une pensée...

— Je suis sûr que c'est lui. Je vais essayer de découvrir cette tribu où il se trouvait.

— Mais il ne pourrait pas vivre... Tu dois rester au Dépotoir... Non, partons vers l'Est, vers les baleines, comme tout le monde. Si c'est le Mausolée qui t'en empêche, emportons le cadavre de Jdrou.

Ils étaient à la lisière du chaud et du froid, dans le palais en os de baleines tendus de peaux de phoques, de Jdrien. Lui se tenait dans la partie chaude, elle dans le froid avec la petite fille qui se roulait à ses pieds en riant. Jdrien la relevait parfois, la faisait sauter dans ses bras avant de la reposer.

— Nous venons.

— Bien, venez.

— Il faut des provisions. Comme les Roux des tribus nomades.

— Prépare-en.

— Il faut du temps.

Jdrien sourit de cette malice naïve qui ne visait qu'à retarder le départ.

— Qui portera l'enfant ?

— On le mettra sur une peau.

— La femme doit porter l'enfant.

— Sur une peau de loup comme on a traîné ma mère depuis l'autre côté de la Terre.

L'épopée sur plus de vingt mille, trente mille kilomètres. Le

corps de Jdrou retrouvé et ramené par des Roux en un temps record. Parce que la mère du Messie ne pouvait rester aussi loin de son fils.

— Tu as dit à l'homme aux jambes de bébé ?

C'est ainsi qu'ils appelaient le Président Kid.

— Dit quoi ?

— Que tu avais rêvé que ton père vivait.

— Je n'ai pas rêvé, il vit et j'ai saisi sa pensée, comme je saisisais la tienne quand j'étais loin de toi.

— Les montagnes mangeuses ne te suffisaient donc pas ? Tu les as chassées. Les tribus se réunissent pour te fêter... Elles arrivent de partout.

— On n'en voit guère.

— Je te dis qu'elles accourent de partout.

On le disait mais il n'avait pas vu grand monde dans le Dépotoir qui au contraire devenait d'une tristesse mortelle avec juste une chaudière pour faire fondre la graisse des os, détacher la chair de baleine. Plus de baleines non plus, elles passaient de plus en plus nombreuses, à l'Est, sous les arches du grand Viaduc.

— Moi je dis qu'ils vont venir et qu'ils ne trouveront pas leur Messie et qu'ils seront très déçus, très mécontents. « Quoi, diront-ils, en voilà un messie qui s'en va quand nous venons l'adorer pour nous avoir débarrassés de la montagne qui mange les hommes. »

Il souriait, amusé. Les tribus, même si elles venaient, ne seraient pas toutes là avant des mois, et pendant ce temps il avait quelque chance de retrouver son père. La veille encore il s'était retrouvé dans son esprit au moment précis où Lien Rag tuait un gros manchot. Pourquoi son père, Homme du Chaud, avait-il besoin d'un manchot ? Pour sa graisse qui une fois transformée en huile pouvait alimenter un moteur ? Mais Lien semblait avoir tué avec la sauvagerie d'un homme affamé. Pourquoi se trouvait-il seul sur la banquise, avec la faim au ventre et l'obligation de tuer des animaux aussi infects de goût ? Même les Roux n'en mangeaient pas volontiers.

Son père disparu depuis plus de quinze ans se révélait soudain, s'imposait à son esprit. C'était bouleversant et mystérieux. Il ne parvenait pas à le contacter réellement, à lui faire comprendre qu'il l'avait repéré, qu'il désirait échanger avec lui quelques pensées.

— Tu as froid, dit Vsin, va te chauffer. Tiens, prends ta fille, mais ne l'approche pas trop du feu.

Vsiena était plus proche des Roux que de lui, métis, et si elle ne supportait pas les grands froids, elle était moins frileuse que lui.

— Viens, tu vas faire les galipettes, dit-il en anglais.

Elle répéta en s'esclaffant et commença de se rouler sur les grandes peaux d'ours blancs. Un jour il avait lu dans le cerveau de son père qu'il avait tué un énorme ours blanc de cinq mètres de long. Il avait eu du mal à le croire.

— Viens toi aussi, cria Vsiena en se mettant sur la tête.

Il se coula dans les poils épais et lui chatouilla le menton, elle s'étranglait de rire. Puis il resta rêveur, allongé de tout son long.

— Pourquoi tu ne joues plus ? cria-t-elle.

CHAPITRE XXIV

La tribu traversa une colonie de goélands et tous les hommes et femmes se mirent à ramasser des œufs. Les oiseaux défendaient leurs nids avec désespoir à coups de bec et à coups d'ailes. Plusieurs Roux furent blessés au visage et aux avant-bras. Certains de ces animaux avaient jusqu'à deux mètres d'envergure et pouvaient se montrer féroces.

De sa cachette, Lien Rag salivait en imaginant tous ces œufs à sa portée. La colonie s'étendait sur un kilomètre carré environ, au bord d'un trou d'eau en forme de triangle. L'endroit devait abonder en poissons pour que les goélands s'y soient installés en si grand nombre.

Au fur et à mesure que les Roux pillaient les nids, s'élevaient des nuages de plumes, des gerbes de glace, des cris stridents, et le prêcheur, debout sur une éminence de glace, regardait ce spectacle avec indifférence.

Lien Rag le vit relever lentement sa robe sur le côté droit et tâter un point précis à la taille. Il pensait qu'Ephimondas souffrait d'une maladie douloureuse qu'il dissimulait aux Roux. Peut-être un cancer du foie ou même une crise d'appendicite.

D'un seul coup il leva les bras et, dociles, les Roux retournèrent vers lui. Les œufs emplissaient plusieurs hottes de femmes et le prêcheur en prit deux qu'il goba en hochant la tête. Puis il grimpa sur le dos d'un porteur et la tribu s'éloigna en file. Comme toujours, les Roux n'avaient prélevé qu'un ou deux œufs par nid, pour préserver l'équilibre naturel. Lien Rag trouva donc de quoi s'alimenter et faire des provisions, malgré les attaques furieuses des oiseaux. Il les écartait à coups de moulinets de sa carabine.

Pendant qu'il dévorait une partie de son butin, le reste congelait

très vite en dehors de la chaleur des nids. Il cassa ensuite les coquilles, aggloméra le tout en une masse qu'il put accrocher à sa ceinture. Il avait de quoi survivre deux jours, peut-être trois.

Le lendemain il aperçut à l'horizon une barrière de glace impressionnante, et pensa que plusieurs glaciers voyageurs s'étaient enchevêtrés les uns dans les autres, mais en s'approchant il rectifia son erreur. Ce n'était que la bordure abrupte d'un inlandsis important, puisqu'il se déployait à perte de vue vers l'Est comme vers l'Ouest. Et en réfléchissant, il croyait savoir que c'était la partie nord-ouest de l'inlandsis australien, plus précisément le Kimberley.

Il avait perdu de vue la tribu mais comme toujours il retrouva ses traces. Aux taches jaunes de l'urine, aux excréments s'ajoutaient des coquilles d'œuf. Le prêcheur et ses sujets s'étaient engagés dans une vallée profonde, un glacier oblique qui essayait de glisser vers la mer mais qui se heurtait à l'épaisseur de la banquise. Cette glace terrestre fronçait en plis gigantesques entre lesquels il était parfois difficile de retrouver son chemin. Par la suite, le glacier devenait moins tourmenté.

La vallée paraissait pénétrer profondément dans l'inlandsis. Il essayait de se remémorer la carte ancienne de l'Australie mais n'y parvenait pas dans le détail. Pourtant il l'avait étudiée à une époque. Dans le sud du plateau de Kimberley il y avait un fjord important. Autrefois on ne donnait pas ce nom-là dans les régions tropicales, mais il n'en avait pas d'autre à sa disposition. Il y avait une ville au fond de ce fjord. Pas très importante cependant.

Pendant encore une journée, la tribu remonta la vallée et Lien Rag se rapprocha d'elle. Vers le soir, il entendait les voix des Roux, celle plus pontifiante du prêcheur.

Pour les apercevoir avant la tombée de la nuit, il dut escalader les parois du glacier et fut surpris de découvrir la roche nue et même, c'était miraculeux, des troncs d'arbres empilés, agglomérés par le gel. Il y avait là une fortune gigantesque à exploiter. Des millions d'arbres emportés par le glacier, rejetés sur les côtés pendant des kilomètres.

Effaré, il aperçut l'immense caverne dans laquelle la tribu s'engageait. Une caverne sous le glacier qui formait là une marche d'escalier gigantesque.

Et soudain il y eut de la lumière, une très vive lumière. C'était

un spectacle fantastique. Les Roux venaient d'allumer des torches qu'ils avaient dû trouver là et les parois de glace scintillaient à perte de vue.

Il les vit s'arrêter tandis que le prêcheur donnait des ordres. Que faisaient ces torches stockées dans un pareil endroit ? Le prêcheur savait donc où il conduisait la tribu ? Il avait besoin de ces Roux infatigables dans un but très précis.

Lien Rag grimpa sur les troncs d'arbre, à travers les vieux feuillages givrés. Les feuilles avaient disparu depuis longtemps à l'intérieur mais la glace épousait le plus souvent leur contour, comme pour maintenir un souvenir de climat plus chaud, de végétation exubérante. Il cassa une de ces feuilles, ne trouva qu'une traînée verdâtre qui, en fondant dans sa main, ne fut plus qu'un peu de chlorophylle ancienne, vieille de plusieurs siècles, un suint de bonheur solaire.

Il s'installa pour la nuit entre deux troncs, se réveilla tôt pour explorer le glacier supérieur et trouva ce qu'il cherchait. Une voie ferrée, les débris d'une vieille locomotive rudimentaire, un wagon envahi par les glaces mais qui n'avait pas éclaté, se contentant de se coucher sur le côté.

Le prêcheur avait dû explorer le coin à une époque, découvrir quelque chose d'important qu'il s'était promis de revenir chercher avec une main-d'œuvre nombreuse. Méfiant, il n'avait pas voulu d'associés du Chaud, avait opté pour les Roux nomades. Mais comment pouvait-il survivre dans le froid, même s'il prenait des hormones en cachette ? Lien Rag se souvenait de ces pauvres prostituées Rousses qui, en quelques semaines, se délabraient et mouraient pour avoir essayé de vivre dans la chaleur des stations en abusant des hormones. Leur effet était pernicieux à très court terme. Impossible qu'Ephimondas l'ignorât.

Lien Rag descendit jusqu'à l'ouverture de la caverne qui s'était naturellement constituée entre deux parois rocheuses. Le glacier en mouvement poussait parfois d'importants tonnages du front en contrebas. En ce moment une énorme masse en surplomb ne tarderait pas à basculer, mais l'entrée de l'excavation resterait libre.

Il découvrit les torches et les examina avec soin. Il en restait encore plusieurs caisses. Elles possédaient un auto-allumage et devaient durer pas mal de temps.

Il en prit plusieurs et s'enfonça dans la descente glacée. Il ne s'étonnait pas que les Roux aient accepté de pénétrer dans le glacier. En Transeuropéenne, par exemple, ils allaient sous la glace et même sous terre pour piocher le sel gemme. Et lorsqu'il dirigeait les travaux du Tunnel Nord-Sud pour Lady Diana, la main-d'œuvre était composée d'Hommes du Froid.

Les premiers signes d'une vieille agglomération apparurent. Sous la forme d'une cheminée de vieux bateau qui dépassait du sol, et se trouvait en partie encastrée dans la paroi de droite. Il se trouvait au-dessus d'un port. Et il se souvint que le nom de la petite ville de cet endroit était Derby.

Que diable le prêcheur venait-il chercher dans le coin ? Et d'un seul coup l'air se réchauffait et il reçut des gouttes d'eau sur le crâne. Levant le visage il fut aspergé par une pluie très froide qui tombait de la voûte. Il n'avait pas remarqué que celle-ci s'était éloignée autant du sol et pendait en immenses stalactites. Des millions de colonnes coniques de glace qui s'égouttaient, rejoignaient le sol où elles se glaçaient à nouveau.

Il ne se sentait pas tellement à l'aise dans cette température qui devait se rapprocher du zéro, peut-être moins dix. Rien de grave pour l'instant. Il pourrait tenir entre six et douze heures, mais à condition de ne pas trop s'éloigner. Et la tribu devait éprouver les mêmes angoisses. C'était plus psychologique que vraiment physique.

Et puis il découvrit l'ancienne ville. Les maisons gainées par une couche de glace, bien sûr, des maisons fantomatiques mais encore debout. Et là-bas, les Roux qui paraissaient s'activer dans une des rues principales.

Non sans mal il descendit vers la cité ancienne, faisant parfois de la varappe sur des parois abruptes. Ceci dans une atmosphère de plus en plus chaude. Lorsqu'il se retrouva dans une longue allée bordée de blocs de glace réguliers, il se crut dans un de ces dessins d'enfant de jadis. Il avançait au milieu de caricatures de maisons. Les fenêtres, les portes se devinaient à peine mais l'imagination aidant il les situait parfaitement.

Et puis :

— Vite, plus vite... Si vous travaillez bien nous retournerons plus rapidement au froid... Allez, il faut encore en sortir au moins deux

chacun.

Lien Rag enjamba une barrière en bois recouverte de dix centimètres de glace seulement, marcha sur une pelouse, peut-être un jardin potager, passa sous un portique d'enfant et continua dans un autre jardin jusqu'à ce qu'il parvienne à proximité de la tribu.

Il vit d'abord les traîneaux et en fut frappé de stupeur. D'où sortaient-ils ? Leur fabrication était strictement interdite et seules quelques communautés oubliées dans le Grand Nord et peut-être dans les Andes, du moins dans les régions qu'il connaissait, en confectionnaient. Il se souvenait que lorsqu'il avait rejoint Yeuse et Jdrien dans la station fantôme du Cancer Network – il s'agissait de North Pacific Station –, deux hommes avaient fui cet endroit à bord d'un voilier à patins n'empruntant pas les réseaux. Ils avaient atteint la Compagnie de la Banquise mais leur mode de transport avait provoqué un tel scandale, c'était pour les gens un sacrilège odieux, que le Kid, déjà en butte à des machinations multiples, avait été arrêté par les Harponneurs de la Guilde et avait failli être exécuté. Plus tard il avait renversé la situation à son profit mais, ceci dit, les traîneaux étaient l'objet de sentiments hostiles.

Et sur ces traîneaux, une vingtaine, les Roux déposaient des caisses anciennes. Lien Rag se rapprocha et vit qu'ils les sortaient d'un vieil immeuble dont ils avaient réussi à ouvrir la porte. Il apercevait une inscription en grosses lettres, ne distinguait vraiment qu'un K.

— Plus vite, nous allons retourner dans une zone meilleure pour nous tous, criait Ephimondas. Croyez-vous que je ne souffre pas moi aussi ?

CHAPITRE XXV

Farnelle ne rentra que peu de temps avant l'aube et se plongeait dans sa baignoire où Yeuse la retrouva.

— Quelle tête, vous avez passé la nuit dehors ? Vous ne devriez pas boire autant.

Farnelle la regarda d'un air résigné :

— J'ai passé ma nuit à glaner des renseignements. Et surtout à extraire un type qui était tombé dans une fosse à merde.

— Accidentellement ?

— Drôle d'accident. On lui avait fait sauter la calotte crânienne et des rats dégustaient sa cervelle.

— Mais il était mort.

— C'est ça, bien mort... J'ai quand même récupéré son corps pour le fouiller... Ensuite j'ai dû aller dans un sauna pour me laver sans savoir que c'était un lupanar. J'ai failli me faire violer cinquante fois et j'ai pas réussi à me laver. Total, j'ai dû enlever ma combinaison pour me débarrasser de l'odeur surtout... Je l'ai confiée à une laverie et quand ils ont vu ça, ils m'ont demandé cinquante dollars payables d'avance... J'ai un peu fouiné dans tous les coins et vous savez ce que je pense ?

— Qui était le mort ?

— Mon copain, enfin façon de parler, Buble... Il avait sur lui des coupures de presse sur le train-bagne et, à mon avis, vous savez ce qui se passe ? On essaye de vous faire peur pour vous obliger à emprunter un réseau discret... Pas un réseau important. Et sur ce réseau secret on doit nous attendre.

— Qui nous attendra ?

— Les gars du train-bagne. D'après les coupures de presse étrangère... On trouve à acheter des journaux étrangers, bien qu'ils

soient interdits en Antarctique, et à prendre des radios... Bon, ceci dit, paraît que le train-bagne fait des ravages à la frontière, du côté de la Compagnie Falker... C'est un sale endroit qui appartient en secret aux Aiguilleurs depuis quelque temps...

— Vous êtes sûre de vos informations ?

— Non, mais dans les bars elles se répétaient chaque fois que je posais des questions. Ça peut être un coup monté également par les Aiguilleurs. Mais ils ont tué Buble parce que Buble cachait chez lui des journaux justement clandestins. Et ils ne les ont pas trouvés. Ils ont liquidé Buble sans aller chez lui. Moi j'y suis allée et c'était pas la joie. Mais d'abord j'ai pas fait attention à ces journaux, c'est quand j'ai trouvé le corps que je m'y suis intéressée... Falker Company appartiendrait donc aux Aiguilleurs.

— Ce qui expliquerait qu'on n'ait jamais retrouvé le train-bagne ? Pourtant il ne serait jamais passé ailleurs.

— Je suis contente de vous l'entendre dire... Ils vont nous orienter là-bas, je vous dis, et les Rénovateurs du train vous prendront en otage... Et jamais personne ne payera le prix qu'ils demanderont pour vous faire libérer... Vous gênez, Lady Yeuse, vous gênez des tas de gens. Même Jeb Interson qui vous a aidée à succéder à Lady Diana, même vos adjoints que vous avez mis au pli mais qui ruminent.

Yeuse se versa du café qui attendait Farnelle et le but à petites gorgées. Celle-ci sortait du bain, s'aspergeait de parfum, s'enveloppait d'un peignoir pour s'attabler devant un énorme breakfast.

— Quelle nuit, dit-elle en avalant ses œufs au lard. J'ai bien cru ne jamais m'en tirer dans le sauna... Vous saviez que la presse étrangère n'était pas vendue librement ?

— Non. Je l'ai toujours reçue depuis que je suis ici et je ne suis pas allée l'acheter sur les quais. Je m'occuperai de cette question. Le nouveau gouverneur recevra des instructions précises.

— Que faites-vous de l'actuel ?

— Je le charge du comblement de certains tronçons du Tunnel.

— C'est vache, car ça va faire mal... Il ne s'en relèvera pas, le malheureux. Tout le monde va se déchaîner contre lui.

Yeuse réfléchissait et elle quitta Farnelle pour se rendre dans son compartiment-bureau. En fin de matinée, elle convoqua le

grand maître Aiguilleur qui dirigeait la Province Antarctique. L'homme, un certain Maliox, arriva sanglé dans son uniforme d'apparat, plein de morgue mais en même temps très inquiet. Autant il avait été facile de manipuler Lady Diana sur la fin de sa vie, autant la nouvelle présidente apparaissait comme une ennemie redoutable à la caste, par sa façon de gouverner et d'éviter les nombreux pièges qu'on lui tendait.

— Grand maître, je suis heureuse de vous annoncer que j'ai décidé de vous maintenir à Q.M.S.T. puisque tel est votre désir. J'ai eu votre dossier et vous êtes un des rares à avoir souhaité rester dans cette Province malgré son éloignement et son sous-équipement général. Asseyez-vous.

Il obéit dans un craquement de bottes et d'uniforme certainement amidonné pour paraître encore plus impeccable.

— Donc je suis satisfaite de vous et des services que vous rendez à la Compagnie. J'ai une faveur à vous demander.

— Je suis à vos ordres, Lady Yeuse.

— Voilà. Je veux que vous organisiez mon voyage et que vous preniez en charge ma sécurité jusqu'à Stanley Station. Ceci dans un but de conciliation avec le service dont vous êtes un éminent représentant. Cette catégorie de personnel est trop dénigrée depuis pas mal de temps et j'ai décidé de me porter garante de l'organisation tout entière.

Silencieux, inexpressif, le grand maître Aiguilleur gardait les yeux fixés sur la Présidente. Le seul signe de désarroi venait de sa main gauche qu'il avait posée sur son genou. Sans même s'en rendre compte, il la serrait convulsivement en forme de poing. Yeuse souriait de son air le plus chaleureux. Elle finit par pencher la tête :

— Vous ne répondez rien, voyageur grand maître ?

— Jusqu'ici, voyageuse Présidente, c'était la Traction et la Police Ferroviaire indépendante qui assuraient votre protection. Seriez-vous mécontente de leurs prestations ?

— Nullement, mais pour la première fois je vais pénétrer dans des Compagnies extérieures. Jusqu'ici j'étais restée dans notre Concession, même lors de ma rencontre avec voyageuse Sadon sur la banquise Atlantique... Puisque votre corps d'Aiguilleurs est international et connaît mieux que n'importe quel autre les réseaux, les Compagnies multiples de l'Australasienne, les techniques

utilisées, j'ai pensé que vous seul pouviez assumer cette charge. Si vous êtes d'accord, vous pouvez immédiatement vous consacrer à l'étude de mon itinéraire.

— Voyageuse Présidente, je ne puis vous donner une réponse immédiate.

— Voyageur grand maître, vous êtes le patron de cette Province au point de vue ferroviaire et sécurité. Vous ne dépendez que du gouverneur qui dépend de moi, et votre argument est sans fondement. Vous avez toute liberté pour dire oui ou non.

Le ton s'était imperceptiblement durci et sur la culotte noire de l'uniforme la main de l'Aiguilleur ne cessait de se fermer et de s'ouvrir.

— Voyageuse Présidente, à vos ordres !

— Voyageur grand maître, c'est parfait. Vous n'avez qu'à contacter mon chef de train qui vous donnera le trajet que nous comptons utiliser, mais peut-être ne serez-vous pas de cet avis. De toute façon c'est vous désormais le grand patron. Vous m'accompagnerez dans tout le voyage et de la sorte cela vous permettra des contacts intéressants dans les autres Compagnies. Il est bon qu'un grand maître rencontre les Aiguilleurs des autres Compagnies de temps en temps. Vous allez ainsi mettre un terme à votre isolement.

Elle savait fort bien que Maliox effectuait des voyages discrets dans l'Australasienne et même en Africa, pour rencontrer ses homologues, sur l'ordre du vieux Palaga leur chef suprême.

— Voyageuse Présidente, dit-il d'une voix beaucoup moins dédaigneuse, je vais faire pour le mieux.

Il était livide et transpirait. Certes il faisait très chaud dans le train présidentiel, mais c'était supportable.

Maliox savait qu'il risquait gros vis-à-vis de Palaga, que ce dernier n'apprécierait pas le machiavélisme de Lady Yeuse, mais il n'avait aucune possibilité de se défilier. Si peut-être, une fois rentré dans son train personnel, se déclarer malade et dans l'impossibilité d'assumer sa mission, mais elle pourrait toujours nommer son adjoint. Les refus en cascade sous des prétextes divers ne pouvaient être envisagés sans danger réel pour la caste.

— Je vais prier le chef de train de venir vous rejoindre ici.

Elle sourit :

— Je suis très heureuse d'avoir effectué cette démarche. Désormais je ferai tout pour vous intégrer totalement à la Compagnie.

CHAPITRE XXVI

Les Roux s'éloignèrent en tirant les traîneaux chargés de caissettes et l'obscurité revint peu à peu dans la ville ancienne. Lien Rag, tapi derrière une petite maison, avait attendu cet instant-là sans impatience. Il avait éteint sa torche depuis longtemps et la ralluma après avoir observé un délai de prudence, encore qu'il estimât que les Roux avaient dû rejoindre l'extérieur de la caverne pour retrouver une atmosphère plus vivifiante.

Il se sentait fatigué, nerveux et mou à la fois. Il avait bien besoin lui aussi de retrouver le froid extérieur. Il traversa la rue, c'était ainsi qu'autrefois on appelait les quais, et s'approcha du bâtiment. Il possédait plusieurs étages, certainement quatre, alors que les demeures de cette cité n'en avaient pas plus d'un, rarement deux. Donc il s'agissait d'un bâtiment officiel.

Il éleva sa torche, aperçut la lettre K mais ne put discerner les autres sous les coulées de glace venues du toit. Il pénétra à l'intérieur, vit qu'un grand comptoir partageait la salle en deux parties inégales.

Derrière ce comptoir, plusieurs portes avaient été forcées et il visita des petits bureaux envahis par la glace après l'éclatement des vitres. Mais toujours en couche réduite de vingt à trente centimètres.

Et puis un corridor le conduisit à un escalier qui s'enfonçait dans le sol et il sut qu'il se trouvait dans une banque de jadis.

Des grilles avaient été ouvertes à l'explosif, mais pas ce jour même, quelques mois, voire quelques années auparavant, et il put pénétrer aussi dans la chambre forte. Il trouva une des fameuses caissettes, vide.

— De l'or, des barres d'or...

Voilà ce qu'était venu chercher le prêcheur Ephimondas avec une tribu de Roux. Il allait faire transporter son or à peu de frais par une tribu qu'il laisserait ensuite tomber sans scrupules, et surtout sans craintes.

Les Hommes du Froid retourneraient à leur banquise, s'éloigneraient vers quelque trou de pêche et jamais plus on n'entendrait parler d'eux. Pendant ce temps, le prêcheur jouirait en toute tranquillité de ses centaines de kilos d'or, ce qui représentait une fortune inouïe. Avec ça il pourrait se payer n'importe quoi, même une Compagnie de moyenne importance dans l'Australasienne. Il suffisait de racheter une majorité d'actions pour en devenir propriétaire.

La tribu garderait, elle, le souvenir, puis le culte de cet Homme du Chaud qui avait vécu parmi elle pendant quelques semaines. Dans une ou deux générations la légende atteindrait son point le plus fort et l'adoration de ce personnage se serait certainement étendue à plusieurs autres tribus nomades.

Avant de repartir, Lien Rag voulut éclaircir le mystère de cette cité à peine endommagée par la glace. Le plafond se trouvait à une centaine de mètres. Il pleuvait beaucoup mais on aurait pu y vivre facilement, du moins des Hommes du Chaud.

Il finit par découvrir que la ville possédait une centrale nucléaire automatique qui fonctionnait toujours, après des siècles. Le cœur avait dû fondre mais le refroidissement s'était équilibré. D'où l'air chaud. Mais quel était le taux de la radioactivité ? Il s'enfuit sans attendre. Espérant n'avoir pas été contaminé.

Suivant les traces des traîneaux, il approcha de l'ouverture au cours de la nuit, éteignit sa torche longtemps à l'avance. Mais la tribu avait préféré poursuivre sa route vers la banquise. Le glacier devait inquiéter le prêcheur par ses mouvements brutaux.

Il les rejoignit alors qu'ils progressaient assez lentement sur le glacier, peu habitués à tirer des charges. Ils se mettaient à plusieurs, mais le prêcheur, toujours juché sur sa monture humaine, n'arrêtait pas de les houspiller. Eût-il eu un fouet qu'il les aurait peut-être frappés.

La nuit vint et Lien Rag mangea son restant d'œufs congelés. Il lui fallait démasquer le prêcheur, libérer les Roux qui risquaient sinon de trimer encore plusieurs semaines avant de rejoindre le but

que l'Homme du Chaud s'était fixé. Il allait chercher à atteindre une Compagnie où on ne lui poserait pas de questions, peut-être China Voksal, la grande station où toutes les combines, tous les trafics étaient acceptés.

Peut-être chercherait-il même à se débarrasser définitivement des Roux. Pour un tel homme, la confiance ça n'existait pas, et jamais il ne jouirait de son butin s'il savait qu'une tribu de primitifs velus risquait de le trahir. La possession d'une telle quantité d'or ne pourrait qu'exciter les convoitises de tous les truands, pirates, bandits de grands chemins, Compagnies douteuses qui constituaient une majorité malfaisante au sein de la Fédération.

Le prêcheur ne l'avait-il pas privé d'un couteau en acier inoxydable qu'il devait juger trop dangereux pour un Roux ? Le prêcheur ne l'avait pas fait par envie de posséder cette arme, mais par précaution.

Le lendemain on baguenauda et, à plusieurs reprises, il faillit tomber sur la tribu tant la moyenne était basse. Le prêcheur vitupérait, devait marcher à pied car les hommes s'exténuaient à tirer les traîneaux et à le porter sur leur dos. Lui aussi retardait la marche, se fatiguait. Ils manquaient tous de nourriture, Lien Rag le premier.

Lorsqu'il fut certain que la tribu empruntait exactement le même itinéraire qu'à l'aller il fit un grand détour pour la dépasser, profitant d'un dédale de congères, marcha ensuite toute la nuit ne se reposant que très peu. Il tua sans tirer un coup de feu un lièvre des glaces coincé dans une crevasse, s'en nourrit, atteignit la colonie des goélands où il fit une razzia d'œufs mais sans perdre de temps. Il lui fallait atteindre avec une certaine avance le puits aux poissons que les Roux avaient construit et où certainement ils espéraient se ravitailler, passer quelque temps pour reprendre leurs forces.

Lorsqu'il y fut vingt-quatre heures avant la tribu, il réussit à pêcher quelques poissons avec un filet grossier qu'il fabriqua avec ses propres poils de fourrure. Il s'en gava copieusement puis dormit longtemps.

Il remonta à la surface de la banquise alors que le jour était levé depuis pas mal d'heures. Le vent soufflait du sud, ce qui devait aider la tribu à progresser, mais également la gêner à cause des bourrasques de glaçons qui s'ensuivaient.

Il finit par les repérer lorsqu'ils n'étaient qu'à quelques kilomètres, dut attendre pour voir le pêcheur installé sur un traîneau que tiraient des femmes. Ce malfaisant avait donc trouvé le moyen de ne pas trop se fatiguer. Il pouvait se rendre compte, à leur démarche lente, que les Roux mouraient de faim et avaient hâte de capturer du poisson. Leur organisme, habitué à cette nourriture depuis toujours, supportait mal d'autres aliments.

CHAPITRE XXVII

Faire comme si l'autre n'existait pas, n'avait jamais existé dans S.A.S. Comme si c'était une projection de l'esprit, un besoin de l'affectivité dans cette solitude insupportable où les monstres des soutes formaient un fond de cauchemar. Surveiller les germoirs pour que ces salauds ne viennent pas tout saccager. En plus du soja, il avait essayé d'autres graines et aurait souhaité les voir éclore. Le blé, le riz... Mais il fallait monter la garde et certains hybrides, trop énormes, ne pouvaient être affrontés à mains nues. Il avait trouvé des aérosols pour différentes utilisations, même des extincteurs, et dès que l'un d'eux se pointait, il n'hésitait pas. Et chaque fois un pincement au cœur de crainte que ce soit l'autre qui, affamé, désireux d'un peu de chaleur, besoin de paroles humaines, se sente traqué, refoulé.

Il surveillait aussi la salle des contrôles. De petites lampes rouges s'allumaient parfois, signalant une présence dans les coins les plus reculés de la double roue. Mais comme tout était détraqué après des siècles, il ne pouvait pas savoir si c'était l'autre ou personne.

Et ces écrans qui ne reflétaient rien pendant des jours, que des zébrures, des chutes de neige et qui d'un coup se réveillaient avec des images magnifiques, mais pour rien. Pour montrer un escalier vide, une soute remplie à ras bord de matériel inutilisable. Par exemple des scaphandres pour sortir dans l'espace. Comme s'il allait quitter ce ventre-là pour l'horreur extérieure, le cimetière des implosés. Un ventre pourri puant, brûlant parfois ou glacé, mais un ventre, une tanière, un chez-soi, et pas question de puiser dans les centaines de scaphandres en attente.

Quand l'ordinateur le voulait bien, il sollicitait ses souvenirs et

des hommes revivaient sur les cathodes. Des dizaines d'hommes et de femmes pas très différents de lui, sauf les jambes, bien sûr. Il pouvait suivre leur quotidien, leurs travaux, depuis les plus routiniers jusqu'aux plus sophistiqués. Il y avait un logiciel qu'il ne regardait plus parce qu'il l'effrayait comme un avenir inéluctable. Un logiciel qui depuis le prélèvement d'un clone jusqu'à la naissance d'un être vivant, Roux, Garou, animal, allait dans le détail. Un enfant attentif et pas trop idiot aurait pu produire du Roux à gogo. À condition que le processeur ne soit pas ensuite piraté par les fantaisies de toutes les machines. Parfois Gus se disait qu'il y avait comme une guerre civile entre tous les appareils, qu'à force de marcher seuls ils avaient acquis une autonomie et qu'ils la défendaient en détraquant passagèrement le système.

Il ressuscitait ces hommes, ces femmes, les suivait jusqu'à la piscine de la double roue. Piscine qui était devenue avec le temps un bouillon de culture tel qu'il avait dû verrouiller tous les accès sous peine d'attraper des maladies pas possibles, s'il en croyait les analyseurs biologiques. L'eau n'avait pas été recyclée, un circuit ayant fait sécession depuis des décennies. Il voyait des filles nues plonger dans l'eau turquoise. Ils se mettaient nus, sauf dans les labos et dans les cafétérias. Il pleurait devant un sein, une cuisse trop bien modelés, mais il pleurait aussi devant un simple visage d'homme qui aurait pu être son compagnon dans cet enfer.

Furtivement, quelquefois il se branchait sur le fameux logiciel, le FG117, et essayait de rester impassible, distant, d'assimiler les notions. Un jour il avait fait un prélèvement de clone sur une chevrette et il avait réussi à l'amener jusqu'à l'embryon, avait accéléré le développement comme on pouvait le faire selon le logiciel, et en une semaine il obtenait l'expulsion hors de la matrice artificielle d'une jolie chevrette. Seulement il lui manquait les quatre pattes et elle ressemblait à un boudin frisé aux yeux rouges. Il l'avait dirigée vers le sas des détritiques, l'avait vue implorer dans le vide.

Il avait recommencé avec un petit embryon de Roux. Un mâle. Rien de dangereux selon le logiciel, pas de souffrance. Obtenue le clone, il l'avait fait déposer dans l'embryogénital, ainsi disait le FG117, et avait observé toutes les règles. La manipulation avait été superbe. Les appareils aseptisés deux fois plus que nécessaire, et, résultat, un petit Roux mort-né. À nouveau le vide-ordures spatial et

il l'avait vu parfois contre un hublot, reconnaissable à sa bouche d'idiot congénital.

Un grand jour de folie, il avait dégotté de la vodka, enfin un alcool suave, et alors il avait procédé à un prélèvement de clone sur lui-même, puis hop dans l'embryogénital et puis... Il n'avait jamais osé aller l'observer. L'embryon devait être prêt pour l'ensemencement d'un utérus artificiel, et dans cette attente se trouvait conservé dans le froid absolu autant de temps que nécessaire. Le jour où il déciderait, il n'aurait qu'à appuyer sur une touche, donner le code, et le processus commencerait, accéléré ou non. En un mois on obtenait un bébé de trois kilos, en un autre mois un gosse qui marchait et émettait des lallations. Un an et on avait un adulte. Il avait bien vu. Il y avait aussi des adultes qui embarquaient dans les navettes. Ceux-là devaient débarquer avant Concrete Station qui paraissait réservée aux cycles normaux.

Un jour il enverrait son clone en cycle accéléré et se retrouverait avec deux jambes, en bas, sur la Terre.

La Terre. Il la faisait surgir de l'ordinateur quand il voulait bien, évidemment. Des appareils spéciaux l'avaient filmée des mois et des mois.

Une voix pédante daignait expliquer : « Évidemment, la Terre n'étant plus que faiblement éclairée par le Soleil à travers une couche épaisse de poussière, ne peut être aperçue à l'œil nu. Nos appareils sophistiqués, nos télescopes électroniques peuvent vous en donner des images d'une précision hallucinante. Nous avons dû utiliser un marquage spécial de ces images pour situer les anciens continents, les pays que les glaces ont complètement recouverts. »

Au moins trois cents ans de ça. Si les gens d'Ophiuchus s'étaient contentés de ces images, pas étonnant qu'ils aient pensé qu'il n'existait plus de survivants sur la planète et que mieux valait la repeupler d'êtres capables de résister au froid. Dans quel esprit ? En vertu d'une vieille dette envers la Terre patrie ? Dans un lointain projet de colonisation ?

Un jour on avait dû rapatrier la majeure partie des habitants du satellite, ne laisser que quelques mordus qui avaient fini par être oubliés. Gus n'avait aucune connaissance d'astronomie, mais se doutait bien qu'on n'effectuait un tel voyage depuis la lointaine Ophiuchus que tous les siècles, et encore. Peut-être que là-bas ils ne

se souvenaient même plus de S.A.S., de la Terre, etc.

Une fois encore, ce jour-là, il ressortit quelques images d'hommes et de femmes, les contempla jusqu'à la nausée en se bourrant de pousses de soja et de blé. Le riz ne marchait pas très bien. Il lui fallait capturer un chevreau ou alors en fabriquer un en quelques jours. S'il le pouvait, il en ferait un agneau à cinq pattes. Pour obtenir cinq gigots.

Si encore ces foutues caméras pouvaient bien fonctionner dans les cryomagasins, qu'il fasse un inventaire précis de ce qui pouvait être récupéré.

CHAPITRE XXVIII

La traversée de la Falker Company s'effectua sans incidents et le train présidentiel arriva dans Stanley Station le lendemain matin, alors qu'une grande foule se pressait sur les quais de la Traction. Le président de la Fédération, il changeait tous les six mois, un certain Lumilla, l'attendait, entouré de son gouvernement.

Elle visita bon nombre de trains officiels, le Bureau des Concessions automatisé depuis peu. Elle se souvenait que Lien Rag avait ainsi appris des détails importants sur les temps anciens, et aussi sur les Tarphys, les tueurs à gages de Lady Diana. Depuis qu'elle dirigeait la Panaméricaine, Yeuse n'avait eu aucun contact avec cette célèbre famille. Ils n'avaient jamais essayé de reprendre avec elle les relations privilégiées qu'ils entretenaient avec l'ancienne présidente.

Maliox, le grand maître, était à ses côtés, elle l'avait voulu ainsi. Il en souffrait visiblement, ne se déridait que difficilement. Il lui faudrait rendre des comptes au terrible Palaga, le Maître Suprême de la caste.

Elle remarqua que les Aiguilleurs de Stanley Station étaient cependant venus en grand nombre, en uniforme d'apparat. N'était-ce pas le signe d'un changement d'attitude ? Palaga serait peut-être forcé d'admettre que son subordonné avait eu raison d'interrompre les hostilités.

— Nous sommes attendus dans le train fédéral pour un banquet, lui annonça-t-on.

Farnelle ne perdait pas son temps et essayait, incognito, d'établir un itinéraire qui se rapprocherait au maximum de Gravel Station. Elle allait se séparer de Lady Yeuse, louerait un loco-car puissant et l'attendrait sur le Réseau des Maldives. En principe

l'aller et retour pourrait s'effectuer en une nuit si tout allait bien. Il fallait mettre sur pied une histoire crédible, pour expliquer que la présidente de la Panaméricaine éprouve le besoin de se promener dans une région de banquises n'offrant pas de grand intérêt.

Lady Yeuse lui avait recommandé de se méfier et, pour ne pas risquer de se faire remarquer, Farnelle avait quitté le train présidentiel une fois l'écluse de Stanley Station passée. Une draisine-taxi l'avait transportée jusqu'au centre de la station où elle avait encore pris une foule de précautions. Une fois certaine de ne pas être suivie, elle se rendit dans une agence de location, évita de commettre une grave erreur qui aurait pu attirer l'attention. Dans ce coin on ne disait pas loco-car mais rail-car.

Elle obtint un véhicule confortable doté d'une grande autonomie et d'une grande vitesse, comportant une partie habitable assez réduite mais complète, à l'arrière. Deux couchettes, coin-cuisine, coin-toilettes.

Elle paya la caution en dollars ainsi que la location pour deux semaines. Yeuse et elle avaient décidé d'un code pour entrer en communication. Elle pourrait envoyer des télex, téléphoner sur des distances courtes.

Pour décourager les suiveurs, elle sortit par l'écluse est, comme si elle voulait se rendre dans la Compagnie de la Banquise, et une partie de la journée elle roula dans cette direction puis dévia vers le grand réseau qu'empruntaient les trains ultra-rapides du Président Kid.

Dans une cross station où le T.U.R. faisait escale, elle obtint que son rail-car soit embarqué en même temps qu'elle mais dans un fourgon. Pour elle une cabine luxueuse était justement libre. Lorsque le prestigieux convoi repartit, elle se prélassait dans son single. Le passeport panaméricain dont l'avait dotée Lady Yeuse se montrait très persuasif pour tout le monde, sans parler de sa lettre de crédit, authentifiée par plusieurs banques prestigieuses de la planète, notamment le Railway Bank dont on disait qu'elle était la propriété des Aiguilleurs, mais on ne l'avait jamais prouvé. Avec cette lettre, elle obtenait l'argent qu'elle voulait et c'était assez grisant.

Avec regret elle abandonna son single et son T.U.R. dans la gare de Big Star Station, où elle avait déjà connu quelques ennuis avec

les Forces fédérales d'intervention au sujet d'*Instructions Ferroviaires* interdites à la vente.

Cette fois tout se passa très bien quand elle eut présenté son passeport et qu'on débarqua le rail-car de son fourgon. Il impressionna beaucoup le personnel. Elle le conduisit dans l'éventail de voies de garage d'un grand traintel où elle prit un compartiment double.

Désormais elle n'aurait plus qu'à attendre que le train présidentiel se rapproche de la station où Lady Yeuse avait manifesté le désir de passer une journée, avant de rejoindre China Voksal beaucoup plus loin au nord-est.

On allait certainement s'étonner de l'absence de Farnelle dans la suite de la présidente, mais elle se montrerait discrète, laissant entendre que sa compagne avait été chargée d'une mission exploratoire à Titanpolis, du côté du Président Kid.

En attendant, durant quarante-huit heures, Farnelle mena une vie agréable, se rendant dans des spectacles divers, dont un grand cirque, se fit indiquer les meilleurs restaurants de la Station.

CHAPITRE XXIX

L'insistance d'Ann finissait par ébranler Liensun qui, jusque-là, avait refusé d'admettre qu'il y ait une relation entre sa présence dans la Vallée des Échafaudages et la lettre destinée à son frère Jdrien par le Grand Lama mourant.

— C'est plein de subtilités mais c'est significatif. Ils pensent que toi seul peux remettre cette lettre à Jdrien. Donc ils savent que tu es là et nous demandent implicitement de ne pas te garder auprès de nous.

— Tu sais très bien adapter les circonstances à tes désirs, fit-il remarquer. Tu peux aussi te charger de cette lettre. D'ailleurs ce n'est pas une lettre habituelle mais un parchemin roulé et cacheté avec soin. Je me demande ce qu'il peut bien contenir.

— C'est tout à fait inhabituel qu'un grand prêtre envoie un message à un étranger au moment de sa mort, dit-elle.

Elle lui avait parlé de reconstruire le dirigeable pour qu'il quitte le plateau en toute sécurité. Une partie de l'équipage, affirmait-elle, se trouvait disposée à l'accompagner, mais il n'en était pas aussi certain qu'elle.

En sortant de son bureau, il rejoignit Luidin qui travaillait dans l'atelier de mécanique et lui posa carrément la question :

— Vous seriez prêt à repartir avec moi ?

— Définitivement ?

— Disons pour un certain temps. Une mission dans la Compagnie de la Banquise.

— Avec le même équipage ?

— Pas tout à fait.

— Cela demande réflexion. Voyez-vous, Liensun, le plus ennuyeux c'est de ne pas avoir de base permanente, et aussi des

stations de ravitaillement. S'il faut, chaque fois qu'on a besoin d'huile, agresser des pauvres chasseurs de phoques ou de manchots, je n'en suis pas. J'ai horreur de ce genre d'action, et pour ce faire il faut embarquer des individus de sac et de corde. Je regrette, mais je ne pense pas vous suivre si vous ne me garantissez pas tout cela.

— Nous pourrions le réaliser à la longue, mais seul je n'y parviendrai pas. Les dirigeables étaient notre originalité. Ma Ker l'avait très bien compris.

— Je ne regrette ni Ma Ker ni ce temps-là. Surtout pas Fraternité II dans Jelly. Ici je me sens bien, en sécurité, et nous faisons du bon boulot. Nous travaillons pour le futur appareillage du professeur Charlster...

— Un jour il aura besoin du dirigeable lui-même, dit Liensun. Et nous ne serons pas capables d'en faire voler un seul. Combien pourrissent dans les coins. Les équipages vieillissent et les vieux commandants de bord n'ont même pas eu l'idée de créer des écoles de formation.

Luidin reprit son travail et Liensun s'en alla. Le soir même à la cafétéria, Ann Suba lui assura qu'il pouvait voyager par le train pour transporter ce message.

— Le parchemin te servira de laissez-passer. Tu as vu ces sceaux étranges appliqués dans un produit ancien, de la cire ?

— Tu veux m'éloigner et me confisquer le dirigeable si je comprends bien. Tu me dépouilles complètement, et que vais-je devenir, un paria ?

— Tu peux partir en dirigeable... Mais tu l'avoues toi-même, personne ne veut te suivre, sauf quelques-uns pas très recommandables. Je n'y suis pour rien.

Jusqu'à ce jour il n'avait jamais éprouvé un tel sentiment de solitude. Quand Ma Ker l'avait forcé à quitter cet endroit, il aurait dû y voir un signe prémonitoire, mais à cette époque il était heureux de partir en compagnie d'Ann Suba, d'aller recommencer une autre vie. À China Voksal il avait commis de graves erreurs, même avec la libraire Ladira qu'il avait pratiquement accusée de vouloir coucher avec lui. Il pensait que toutes les femmes ne désiraient que cela et, en définitive, il les méprisait. Comme Murmose Bertold qui avait fini par se révolter. Désormais il lui était impossible de retourner là-bas. Ann Suba, qui donnait l'impression de l'aimer, l'avait aussi

abandonné pour revenir dans cette sinistre vallée prendre la succession de Ma Ker.

Il se coucha avec cette pensée désagréable que nul ne songeait à lui, qu'il gênait, au contraire, et il pensa à son frère Jdrien qui devait être sorti du train-hôpital et qui avait dû rejoindre son palais du Dépotoir. Il ne connaissait pas cet endroit, mais savait que le palais était une sorte de yourte immense soutenue par des ossements de baleines. Jdrien y vivait heureux avec sa femme et sa fillette.

N'était-ce pas une occasion pour lui de changer complètement de vie en rejoignant Jdrien, sous prétexte de lui apporter ce message ? Mais fallait-il abandonner le dirigeable pour autant ?

Le lendemain matin, un garçon d'une vingtaine d'années demanda à lui parler :

— Mon nom est Anduen, et je viens au nom de quelques copains... Voilà, on aimerait voyager en dirigeable avec vous... Nous ne connaissons rien à ces engins mais il nous semble que nous pourrions y parvenir...

CHAPITRE XXX

Les Roux s'étaient assis derrière les traîneaux, à l'abri des caissettes et ne bougeaient plus. Ephimondas hurlait, les exhortait à se lancer à l'attaque du puits à poissons, mais la tribu tout entière n'avait qu'un désir : se reposer, puisqu'elle ne pouvait manger à sa faim. Elle avait atteint les limites de la résistance, après plusieurs jours passés à tirer les lourdes charges sans pouvoir avaler la nourriture qui leur convenait. Les œufs trouvés dans la colonie de goélands n'avaient pu satisfaire leurs habitudes, et d'ailleurs la plupart étaient inconsommables. Au cours de l'aller, ils avaient pris les plus frais et, au retour, avaient dû se contenter de ceux qui étaient couvés. Les embryons fortement développés les avaient dégoutés. Les enfants étaient si faibles que les mères les avaient chargés sur leurs épaules. Si bien qu'elles n'avaient pu tirer elles aussi les traîneaux. Le prêcheur avait dû souvent quitter son traîneau pour marcher à pied. Lui aussi était très fatigué.

Le puits en vue, ils avaient donné leur dernier effort et soudain les balles avaient sifflé au-dessus de leurs têtes, et l'Homme du Chaud le premier s'était caché derrière son traîneau, creusant fébrilement la banquise pour se ménager un abri encore plus sûr.

Jamais les Roux ne se lanceraient à l'attaque du puits dont la margelle protégeait l'inconnu ou les inconnus tapis à l'intérieur. Les Roux ignoraient les combats, les affrontements. On ne connaissait que quelques cas exceptionnels où les tribus s'étaient affrontées, ou s'étaient montrées agressives envers un ennemi.

— Vous n'allez pas vous laisser mourir sur place, criait Ephimondas.

Et pourtant c'est ce qu'ils pouvaient envisager de faire. Pour l'instant, les mères nourrissaient les bébés tandis que les enfants

plus grands rôdaient autour d'elles, dans l'espoir d'obtenir quelques gouttes quand les nourrissons seraient repus. Les hommes avaient essayé, après quelques heures de repos, de trouver de la nourriture aux alentours, mais en vain. Il n'y avait que le puits à poissons qui pouvait leur venir en aide et on le leur interdisait. Ils n'envisageaient pas de partir ailleurs.

— Vous êtes des lâches ! fulminait le prêcheur. Des lâches !

Ce mot n'existant pas en idiome roux il devait utiliser le terme anglais. Si ça le soulageait, lui, cela laissait les Roux complètement indifférents. Il les avait traités de femmes et ça les avait fait rire à la pensée qu'ils pourraient changer de sexe. Ce n'était pas déplaisant comme idée. D'ailleurs il y avait des Roux qui jouaient à devenir des femmes et ça n'avait jamais été un drame.

La nuit passa dans la hantise de la faim. Ephimondas s'était gavé des meilleurs œufs mais malgré tout son estomac criait famine. Il restait un Homme du Chaud qui avait besoin d'un nombre impressionnant de calories, même si par certains côtés il pouvait résister au froid.

Lorsque le jour se leva, il ordonna qu'on empile des blocs de glace sur son traîneau. Les Roux obéirent sans comprendre. Lorsqu'il estima que ce système offrait un abri suffisant, il se mit à ramper en poussant le tout devant lui. Une balle vint soulever des éclats de glace juste à côté de lui.

— Arrêtez ! cria-t-il. Que voulez-vous ? Et d'abord qui êtes-vous ?

Il n'obtint aucune réponse.

— M'entendez-vous, à la fin ?

— Oui, dit Lien Rag, je vous entends très bien. Que voulez-vous ?

— Mais, fit le prêcheur interloqué, c'est à moi de le demander. Pourquoi nous empêchez-vous d'accéder au puits ?

— Parce que ce puits est ma propriété.

— Vous savez très bien qu'il appartient aux Roux et que vous n'avez pas le droit...

— Vous osez parler de droit, Ephimondas ? Vous qui venez de piller une ville d'autrefois et ceci en infraction aux règlements de la CANYST et de la Fédération Australasienne.

Mouché, le prêcheur dut attendre quelques instants avant de

trouver une réponse :

— Je ne comprends pas.

— Ces traîneaux sont lourdement chargés de barres d'or. Il y en a des centaines de kilos, une fortune extravagante, Ephimondas.

Le prêcheur vit tout de suite l'ouverture. C'était donc cela. Un confrère, en quelque sorte, un confrère en aventures hors du commun.

— N'exagérons rien. Que voulez-vous ?

— Je vous vends du poisson contre une certaine quantité d'or...

— Vous vendez du poisson ? Mais à quel prix ?

— Vous allez laisser venir quatre Roux avec le filet. Ils pêcheront la quantité de poisson nécessaire pour vingt-quatre heures en échange d'un traîneau de caisses d'or.

— Vous êtes fou ? Je veux du poisson pour quatre jours en échange d'un traîneau.

Lien Rag, à l'abri de sa murette de glace, sourit. Il surveillait l'autre et attendit tranquillement qu'il craque. Au bout de deux minutes, Ephimondas cria :

— Deux traîneaux pour quatre jours de poisson.

Nouveau silence. Le prêcheur commença de jurer effroyablement.

— Combien êtes-vous dans ce puits ? Vous savez que vous n'y tiendrez pas longtemps. La tribu finira par attaquer et vous ne pourrez pas tous les tuer. Ils finiront par investir l'endroit et vous serez mal parti.

— Écoutez, jusqu'à présent je vous ai fait la faveur de parler en anglais. Mais désormais je vais m'adresser aux Roux dans leur langue.

— Non, attendez...

Mais Lien Rag criait dans l'idiome du peuple du Froid et ceux-ci entendaient ses propositions. Alors quatre hommes commencèrent à tirer l'un des traîneaux. Ephimondas se retourna et les vit. Il se mit à hurler, leur ordonnant de rester sur place, mais les quatre Roux continuèrent vers la margelle du puits.

L'un d'eux portait le lourd filet en poils de fourrure sur ses épaules.

— Revenez !... Je vous dis de revenir sinon je vous envoie immédiatement la mort.

Mais il menaçait en vain car il ne portait aucune arme, excepté le couteau volé à Lien Rag.

— Quatre jours de poisson, cria-t-il. Quatre jours.

Les Roux ne firent aucun commentaire en voyant un des leurs armé d'une carabine, mais leurs regards furent éloquents. Ils hissèrent le traîneau par-dessus la margelle et ensuite descendirent au fond du puits. Lien Rag leur demanda de ne pêcher que la quantité suffisante pour un jour, ne voulant pas que le pêcheur fasse des provisions pour espérer gagner l'autre puits.

En moins d'une heure ils eurent capturé la nourriture nécessaire. Ils n'essayèrent pas de le tromper. Ephimondas dut se replier pour obtenir sa part.

Au passage, Lien Rag avait prélevé deux beaux poissons qu'il dévora avec appétit. Il avait un peu dormi pendant que les Roux tendaient leur filet. Dans la nuit il dut veiller, de crainte que le pêcheur n'essaye d'approcher, mais vers le matin il se laissa aller.

Ephimondas était trop prudent pour se risquer à une attaque contre un homme armé.

— Jdriele, cria-t-il le lendemain matin quand il se fut rapproché à l'aide de son traîneau-bouclier, je viens vous faire une proposition. D'abord je m'étonne que pour un Roux vous parliez si bien la langue du Chaud, que vous sachiez utiliser une carabine mais surtout que vous éprouviez un attrait pour l'or.

— Disons que je suis un Roux différent.

— Évolué, hein, comme ceux de la Zone Occidentale. Êtes-vous des leurs ?

— Peut-être. Que proposez-vous ?

— Il reste seize traîneaux... Je vous en laisse six, vous me laissez prendre tout le poisson que je désire et nous nous séparons sans avoir perdu de temps. Vous faites une bonne affaire.

— Vous aussi.

— Pas comme je l'aurais souhaité mais je sais composer avec les circonstances. Qu'en pensez-vous ?

— Je maintiens mes conditions. Vingt-quatre heures de poisson pour un traîneau.

— Mais, fit l'autre désespéré, que se passera-t-il quand je n'aurai plus de traîneaux pour payer ?

— Ça, mon vieux, ce sera votre affaire.

— Vous jubilez, hein, de m'avoir coincé ?

— Envoyez quatre hommes et un traîneau sinon je ferme la boutique, ricana Lien.

Ephimondas se mit à hurler en direction de la tribu et quatre hommes se levèrent pour s'atteler à un traîneau.

Quand ils eurent pêché, Lien Rag n'en laissa repartir qu'un seul pour ramener le poisson.

— Mieux vaut rester ici, dit-il aux trois autres. Chaque jour une partie de la tribu nous rejoindra et il restera seul.

— Il va faire du mal aux femmes et aux enfants.

— Non. Il n'est pas idiot.

Malgré les hurlements d'Ephimondas, il en fut ainsi et au fils des jours le nombre de ceux qui restaient avec le prêcheur s'amenuisa. Ceux qui demeuraient dans le puits se gavaient de poissons et les autres, le sachant, les rejoignirent une nuit, si bien que le prêcheur se réveilla seul au milieu de ses derniers traîneaux d'or.

Épouvanté, il les appela, se précipita dans les congères voisines, mais il avait déjà compris que la tribu tout entière l'avait abandonné.

— Jdriele ?

Il avançait sur la banquise sans la protection de son traîneau chargé de blocs de glace.

— Répondez donc.

— Je vous écoute.

— J'accepte de vous laisser seize traîneaux, j'en conserve un. Je vous demande seulement du poisson pour effectuer le voyage de retour. J'ai calculé qu'il me fallait au moins dix jours de vivres.

Lien Rag ne répondit pas tout de suite.

— Jdriele ? C'est une question de vie ou de mort pour moi. Vous ne pouvez pas comprendre, mais je dois rapidement me rendre dans une station importante... Pas n'importe laquelle...

CHAPITRE XXXI

Le plus difficile pour Yeuse fut de tromper la vigilance de Maliox, le grand maître Aiguilleur qui veillait sur la présidente avec un zèle de tous les instants. Séduit par la jeune femme, comprenant que les temps changeaient et que la plupart des membres de la caste désiraient un armistice, il jouait la cohabitation à fond, et même si le vieux Palaga devait en crever de rage, il avait pour lui toute une nouvelle génération de chefs Aiguilleurs, non seulement en Australasienne mais aussi en Panaméricaine.

Par chance elle découvrit qu'il désirait la précéder à China Voksal où il avait des amis, pour organiser son séjour, et elle l'encouragea à partir dans un train rapide. Il lui laissait une escorte imposante mais elle fit remarquer que c'était outrageant pour les F.F.I. qui se chargeaient du service d'ordre dans Big Star Station et il se rendit à ses arguments, allégea le dispositif.

Yeuse ne prévint de son départ qu'une seule personne : le chef de train. Elle expliqua que pour des raisons secrètes elle allait s'absenter trois jours. Il parut effaré et commença par ergoter, rappelant que jamais Lady Diana...

— Je suis Lady Yeuse et je fais ce que je veux faire... Vous allez garder le secret. Au bout de trois jours je serai de retour.

— Mais les autorités...

— Elles savent qu'il s'agit d'un voyage personnel. Il n'y aura ni réceptions ni rencontres. Que le train présidentiel aille se garer dans un coin discret, c'est tout.

Lorsque vers minuit elle rejoignait Farnelle dans le rail-car, elle n'en pouvait plus. Il avait fallu passer l'un après l'autre tous les obstacles que levaient la tradition, le protocole. Donner au chef de train une lettre qui le dégageait de toute responsabilité dans cette

fugue. Elle avait dû laisser entendre qu'il s'agissait d'une aventure amoureuse, et à partir de là les choses s'étaient arrangées.

— Filons, dit-elle à Farnelle. Avant qu'on ne me retrouve. Le chef de train en est malade.

Elles roulèrent sans arrêt durant près de vingt-quatre heures, pour égarer d'éventuels suiveurs et pour aborder la voie invisible dans les meilleures conditions. Sans laisser de traces révélatrices dans les mémoires des aiguillages. En passant à plusieurs reprises sur eux dans un certain délai, on finissait par brouiller les indices, mais il fallait éviter de le faire à proximité de l'embranchement secret. Yeuse pensait qu'un jour on retrouverait cet endroit et la pyramide. Elle souhaitait que Kurts et Lien Rag ne soient plus là-bas à ce moment-là.

Depuis que Farnelle l'avait rejointe à NYST, elle essayait de se préparer psychologiquement à sa rencontre avec Lien Rag. Il revenait après quinze ans et sous l'apparence d'un Roux. Lorsqu'elle avait fui Concrete Station avec un fort sentiment de culpabilité à cause de ce pauvre Gus, elle avait essayé de se persuader de sa mort.

N'était-ce pas une sorte de mort que cette mutation génétique ? Comment pourrait-elle se jeter dans ses bras, accepter qu'il l'embrasse, la serre contre lui ? Comme bien des Femmes du Chaud, elle avait fantasmé sur les mâles roux, mais seulement dans une exacerbation de pulsion sexuelle qui n'avait rien à voir avec la tendresse, le besoin d'être contre un être cher sans avoir forcément envie de faire l'amour avec lui. Bien sûr, au début, si elle le souhaitait, elle pourrait satisfaire ses émois les plus secrets, lever les interdits, mais plus tard ? Lorsque les sens apaisés ne régneraient plus sur son comportement. Il y avait eu le fils, Jdrien, mais un métis gardait certaines relations privilégiées avec le monde du Chaud, n'était qu'un trait d'union. Déjà on pouvait vivre dans le même lieu sans trop de sacrifices communs. Lien Rag désormais avait dépassé la barrière énorme de la température. Il n'était à l'aise qu'au-delà des moins trente et elle restait dans la tranche des quinze, vingt degrés. Bien sûr, les étreintes rapides au risque d'être foudroyés l'un et l'autre, les hormones...

Lorsque Farnelle la vit soucieuse, elle se douta que la présidente redoutait la première rencontre, et alors elle prit une petite boîte dans le vide-poches du tableau de bord, sans cesser de rouler à cent

vingt kilomètres heure.

— Ce sont des cryo et des thermo, dit-elle. Je les ai achetées à Big Star Station en prévision...

Yeuse contempla les pilules et eut du mal à retenir ses larmes.

— Vous avez peur, constata Farnelle.

— Très peur, souffla la présidente.

— Vous verrez, tout se passera bien.

— Ça ne peut pas se passer bien. Quinze ans d'une part, et d'autre part...

— C'est un très beau Roux. Plus petit que Kurts mais bien bâti... L'allure jeune... Pas du tout la démarche des Roux, vous savez... Je le trouvais distingué mais il n'a jamais voulu marcher avec moi... Pas d'attraction, quoi.

Il était deux heures du matin, le surlendemain, lorsqu'elles empruntèrent le fameux aiguillage secret et se retrouvèrent sur les rails en matière transparente.

Farnelle s'efforçait de se montrer joyeuse mais au fur et à mesure qu'elles approchaient, l'appréhension la rendait fébrile et Yeuse s'en rendit compte.

— Laissez-moi les commandes.

— Vous êtes plus calme que moi, bon sang... Vous comprenez, je sais dans quel état se trouvait Kurts quand je suis partie. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé. Il a fallu du temps pour que je revienne avec vous. Beaucoup de temps. Et mes gosses ?

— On ne pouvait pas faire plus vite, murmura Yeuse. Je ne voulais pas gâcher mes propres chances. Ils ont attendu quinze ans. Moi il a bien fallu que je vive, en attendant.

Lorsqu'elles aperçurent les pyramides dans le faisceau des phares à longue portée, le rail-car ralentit et Yeuse se rendit compte qu'instinctivement elle avait freiné.

— Comment allons-nous rentrer ?

— J'ai le code. On peut l'envoyer avec les ultrasons de cet engin. Je l'ai choisi hyper-sophistiqué en prévision de cette balade spéciale.

Comme par miracle, les immenses portes de la pyramide la plus haute s'écartèrent et, avec soulagement, elles aperçurent la monstrueuse locomotive.

— Enfin, dit Yeuse. J'avais peur qu'elle n'y soit plus. Ils auraient

pu parvenir à y pénétrer.

— Ou Kurts aurait pu la détruire...

Le rail-car s'immobilisa sur la voie à côté de la machine et le silence le plus inquiétant retomba lorsque Yeuse arrêta le diesel.

— Bon, on descend, proposa Farnelle d'une voix fluette, au bout d'une minute.

CHAPITRE XXXII

Lien Rag se méfiait, pourtant. Cet homme pouvait jouer habilement la comédie. Il avait dupé les Roux, avait fait de ces gens libres des sortes d'esclaves pour satisfaire sa soif de richesse.

Maintenant il prenait un air pitoyable, debout sur la banquise, ridicule dans sa robe blanche qui aurait eu besoin d'un bon lessivage.

— Jdriele, j'ai besoin de me faire soigner au plus vite...

— Vous êtes malade ? L'abus d'hormones, hein ?

— Pas exactement... Je ne peux pas vous expliquer. Laissez-moi approcher.

— Dans ce cas déshabillez-vous. Vous pourriez cacher une arme sous cette défroque.

— Mais je n'ai que votre couteau... Tenez.

Il le lança habilement et la lame s'enfonça dans la murette de glace, juste en dessous de Lien Rag qui en resta interloqué :

— Vous êtes habile.

— Oui, mais je ne m'en suis jamais servi pour tuer.

— Je ne vous crois pas.

— J'aurais pu vous tuer à l'instant même.

— Peut-être. Otez cette robe.

L'homme était effroyablement nu dans cette solitude glacée. Nu avec sa peau blanchâtre, son absence de poils. Et puis Lien Rag aperçut l'étrange petite boîte ronde sur le flanc droit, juste au-dessus de la hanche :

— Hé ! arrêtez. Que portez-vous là ?

— Une hormono-pompe.

— Quoi ?

Ephimondas haussa les épaules :

— Une pompe qui injecte des hormones dans une veine. On vous greffe ça dans certaines stations, des trains-hôpitaux spécialisés ou bien dans la Mikado Company. C'est interdit par la CANYST, la Fédération, les Néo-Catholiques et des tas d'organisations, mais ça se fait quand même. Y a des Rousses surtout qui veulent vivre dans le Chaud, soit pour faire le tapin, soit pour suivre un ami dans les stations... Mais y a de plus en plus de gens comme moi qui s'en font greffer une pour courir la banquise sans risques. Pour chasser et pêcher, pour retrouver de vieux cargos échoués ou des cités anciennes...

— Et combien de temps ça dure ?

— En principe c'est perpétuel, à condition d'alimenter la pompe en hormones... Mais on déconseille de dépasser un an. L'organisme en prend un sérieux coup. Vous me donnez quarante ans ? J'en ai à peine vingt-cinq... J'ai perdu du temps avant de trouver la bonne tribu. Les autres m'acceptaient mais refusaient de me suivre.

— Vous aviez découvert Derby auparavant ?

— Il y a quatre ans. Un vieux récit et j'y suis allé, mais je n'ai pas pu pénétrer dans la banque, et surtout j'avais peur qu'on me prenne car la ligne qui y conduit est surveillée et on fouille les gens qui l'empruntent. Alors j'ai attendu, et quand les hormono-pompes ont commencé à être implantées, j'ai compris que c'était ma chance. Je me suis transformé en prêcheur pour mieux impressionner les tribus, mais il m'a fallu des mois pour trouver celle-là.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— La pompe doit avoir des ratés car depuis quelques jours j'ai tantôt très froid, tantôt trop chaud. Les hormones ne sont plus injectées régulièrement comme il se doit. Il faut que je rejoigne une station importante. Du moins il faut que je me mette au chaud pour qu'on la débranche au plus vite.

— Ne bougez pas.

Sans cesser de le menacer de sa carabine Lien Rag s'approcha et lui fit lever les bras.

— Dépêchez-vous, je commence à sentir le froid. Ça va durer une minute mais c'est atroce.

Il claquait des dents, frissonnait. Lien Rag vit la boîte ronde, posa deux doigts dessus. Il sentit une vibration continue.

— Enfilez votre robe.

L'homme obéit et soudain s'écroula en tremblant de façon spectaculaire. Lien Rag déposa son arme et commença de le frictionner avec vigueur puis il l'étreignit, l'emporta jusqu'au puits, appela les femmes disponibles et ils formèrent une sorte de nid dans lequel ils enfouirent le malheureux.

Au bout de quelques minutes Ephimondas reprit connaissance.

— Ça va mieux mais les crises se rapprochent.

— Écoutez, dit Lien Rag, on va vous ramener à marche forcée vers une région habitée par les Hommes du Chaud. On vous transportera sur un traîneau mais on laissera l'or ici.

— Est-ce indispensable ?

— Choisissez.

Le prêcheur regarda les caisses empilées à côté de lui, hocha la tête.

— D'accord... Je sais que ça va devenir pire dans les prochaines heures.

— Nous devons pêcher assez de poissons pour pouvoir tenir le temps nécessaire, dit Lien Rag.

Les Roux auxquels Lien Rag avait expliqué la situation pêchèrent des heures durant tandis que les femmes préparaient le poisson. Tard dans la nuit la tribu put se mettre en marche, les hottes bien pleines.

Sur son traîneau, Ephimondas connaissait des heures difficiles. Il n'aurait jamais pu marcher, même lentement, et de plus il avait des crises de plus en plus fréquentes. Il fallait alors que les Roux l'entourent, l'enferment dans leurs fourrures pour l'empêcher de geler en quelques minutes. Puis brusquement l'hormono-pompe fonctionnait à nouveau et il avait trop chaud.

Au troisième jour, Lien Rag sut qu'ils n'arriveraient jamais à temps dans une station et, comme ils venaient de croiser une ligne secondaire, il essaya de rejoindre un endroit habité par des Hommes du Chaud. De toute façon, c'était la seule solution à envisager.

Dans ses moments de lucidité, le prêcheur se mettait à sangloter en gémissant « L'or, tout cet or... J'aurais pu acheter une Compagnie, j'aurais pu me payer n'importe quoi... Des centaines de kilos d'or... » Les Roux trottaient, se relayant pour tirer le traîneau, accomplissant un véritable exploit car la moyenne

devenait fantastique, mais ce fut inutile.

Ephimondas mourut de froid une nuit au cours d'une dernière crise épouvantable. Ils l'enfouirent dans la banquise avec sa robe de prêcheur.

Lien Rag et la tribu se séparèrent. Il continua vers l'Est tandis qu'elle retournait au Sud. Là-bas, à mille kilomètres, les caisses d'or allaient peu à peu disparaître sous les tempêtes de glace.

CHAPITRE XXXIII

— Kurts ? Gdano, Gdami ?

Elles avançaient lentement dans les couloirs, ouvraient les portes étanches, n'avaient pas voulu se séparer, effrayées par l'impression de solitude que donnait la pyramide.

— Kurts ? C'est moi Yeuse. Farnelle est venue me chercher et je suis venue dès que j'ai pu...

Elles écoutaient ensuite et seul l'écho étouffé revenait parfois.

— C'est vrai, Kurts... Je suis Farnelle... La locomotive s'est ouverte, tu sais... On peut pénétrer en elle, la reprogrammer comme tu voudras... Nous avons mis du temps mais ce n'est pas notre faute. Nous avons trouvé le message de Lien Rag. Il dit qu'il s'en va vers l'Est... À pied... Comme un Roux qui cherche à retrouver sa tribu d'origine.

— Kurts, je t'en prie... Que s'est-il passé avec Lien Rag ? Je ne suis pas certaine que ce soit son écriture...

Elles s'immobilisèrent à un carrefour.

— Mes gosses... Je suis sûre qu'ils sont dans la pyramide, qu'ils se planquent... Il a dû se passer quelque chose de terrible... Je n'aurais jamais dû les laisser... Et Lien Rag qui les a laissés à ce fou...

— Calmez-vous, dit Yeuse. Vous m'avez dit qu'ils étaient débrouillards...

— Peut-être, mais ils sont si petits...

Elles avaient visité la salle des écrans. Des images rapides défilaient. Toutes sortes d'images, comme si l'ordinateur central vomissait toutes ses mémoires. Entre les images, des textes, des graphiques, des dessins et puis d'autres images.

— Gdano, Gdami ?

Farnelle courait maintenant, ouvrait les portes, jetait un coup d'œil et repartait comme une folle. Derrière elle, Yeuse essayait de ne pas céder à la panique, vérifiait en détail avant de refermer les portes étanches. Il fallait respecter l'ordre qui régnait.

Dans les cuisines, les réfectoires, la saleté débordait en vaisselle grasse, fuites d'eau, marchandises gâchées.

— Les gosses, dit Farnelle. Je reconnais leur côté primitif. Ils se sont grisés d'être seuls, de pouvoir saccager, gaspiller, mais où peuvent-ils être ?

Yeuse avait du mal à la suivre et quand elle commença à visiter les étages, elle la perdit de vue, l'entendit crier, ouvrir des portes mais sans jamais pouvoir la rejoindre, et elle s'affola, préféra retourner en arrière, d'autant plus que l'écho multiplié de ces bruits dans le grand silence de l'endroit la terrorisait.

Elle retourna dans la cuisine, puis passa dans la salle des écrans, se souvint qu'avec Gus, enfin Lienty Ragus, ils avaient réussi à obtenir des images du passé pour découvrir ce qui était arrivé. Les caméras enregistraient dans bon nombre d'endroits et le système fonctionnait. Elle interrompit cette marée d'images, éteignit les lumières et sélectionna les souvenirs les plus récents.

Alors elle les vit tous les deux et instinctivement recula. Elle n'avait jamais imaginé, dans les descriptions de Farnelle, qu'ils seraient ainsi. Jusqu'au bout elle avait espéré...

— Tu es quoi, toi ?

Un gosse à la porte, un petit métis avec un visage rigolo, exactement comme Jdrien à cet âge, avec cette fourrure sur le tronc et les cuisses.

— Je suis venue avec ta maman. Elle vous cherche dans les étages. Tu es Gdano ?

— Non, Gdami. Gdano est mort.

Elle souriait, pensant à un jeu. Les enfants disaient des choses de ce genre sans même y attacher d'importance.

— Tu me fais marcher.

— Non. Il est mort... Sous la machine... Il est tombé dans la fosse à huile. Je n'ai pas pu les aider à remonter. Ils criaient tous les deux...

— Qui ça ils ? fit Yeuse tremblante.

— Jdruk... Enfin Kurts et lui... Ils essayaient d'entrer par en

dessous et ils n'y arrivaient pas. Puis je ne sais pas comment ils sont tombés dans la fosse à huile et n'ont jamais pu remonter. Alors je me suis caché... J'avais peur...

Yeuse pensait qu'elle devait se lever, aller chercher Farnelle, la prévenir mais elle avait peur, terriblement peur, et elle pensait à la locomotive qui pouvait la recueillir, la protéger, l'aimer.

— Jdriele n'est plus là ?

— A foutu le camp.

Et puis pas très loin dans la cursive :

— Gdano ? Gdami ? Où êtes-vous ? Arrêtez de vous cacher, bande de chenapans !

Elle approchait et soudain Gdami pivota et courut vers sa mère :

— Maman !

CHAPITRE XXXIV

Le piège ne fonctionna que le troisième jour de son installation. Gus ne s'y attendait même plus et quand la sonnerie retentit à côté de sa couchette, il se demanda ce qui se passait, mit quelques instants à se souvenir. La veille, il avait vidé une bouteille d'un liquide assez sucré, alcoolisé. Il en avait découvert tout un stock. Ce n'était pas très bon mais parfois il avait besoin de boire quelque chose pour s'endormir.

Le piège consistait en une gâche électrique qu'il avait découverte par hasard et qu'il avait réparée. Il l'avait fixée sur la porte d'une sorte de réduit. La porte s'ouvrait sans histoires mais, ensuite, si elle se refermait, la gâche électrique empêchait de ressortir.

Une semaine pour installer le système et il avait apprécié de ne plus voir passer le temps, de ne plus assister à ces crépuscules artificiels si angoissants.

Dans le débarras, il avait installé un frigo rempli de bonnes choses, en réalité un cabri dépecé. En fait, c'était à peu près tout ce dont il disposait pour l'instant, des germes de blé et de soja, le riz, ça ne marchait que lentement, et de la bidoche de chevreau. Plus tard, il s'attaquerait aux cryo-magasins mais ne savait comment empêcher ces tornades violentes d'air glacé. Il devrait équilibrer les pressions et ça demanderait du temps.

Il s'assit sur sa couchette, incrédule et effrayé. Plein de doute, car c'était peut-être un de ces imbéciles des soutes, les monstres stupides. Ils avaient le chic pour tomber dans les pièges et se retrouver là où il ne fallait pas. Il en avait vu un collé au plafond d'une pièce très haute à la suite d'une interruption de la gravité. Plaf ! une flaque avec plein de morceaux.

Il se leva, referma sa combinaison car le froid pouvait lui tomber dessus sans prévenir. Pour le moment, c'était la canicule, mais ça ne durerait pas. Il lui faudrait aussi s'intéresser au réacteur, voir ce qui n'allait pas. D'après le descriptif sommaire réservé au personnel de catégorie F, c'est-à-dire ceux qui n'avaient aucune connaissance technique et qui étaient là pour les corvées, le réacteur produisait son propre combustible, en excédent même. Il pouvait fonctionner en autonomie totale des siècles. Il l'avait prouvé mais atteignait un âge avancé et la sénilité faisait ses ravages, par instants.

Il finit par se décider à aller voir du côté du débarras et constata qu'en effet la gâche électrique avait bien fonctionné. Si c'était un Garou, il allait lui faire sa fête. Il ne se déplaçait plus qu'avec un gros marteau passé à la ceinture et aussi son diffuseur laser, mais ce dernier ne servait plus à grand-chose.

Sa main se tendit vers la serrure et c'est alors qu'il constata qu'il n'y avait plus de courant pour ouvrir. Quelque chose avait dû encore sauter.

Se dandinant sur ses mains, il alla voir au contrôle si par hasard la panne était signalée et eut la chance qu'elle le soit. Encore un fusible bricolé. Parce que le stock avait disparu, ou alors il n'avait pas su le trouver, pas plus que Lien Rag et Kurts le pirate avant lui ; il devait utiliser n'importe quoi.

— Va falloir encore prendre des risques.

C'est-à-dire remplacer le fusible par n'importe quoi, une ferraille qui, la prochaine fois, ne fondrait pas, entraînant une panne plus importante.

Le courant rétabli, il retourna là-bas et commença d'ouvrir, mais prudent se tint prêt à refermer. Possible qu'une demi-douzaine de monstres soient en embuscade prêts à lui régler son compte pour le bouffer ensuite.

Il ne vit rien sinon le frigo ouvert et un gigot fortement entamé à coups de dents. Ça, c'était mauvais signe. Mais ils n'étaient pas nombreux, juste un qui se cachait derrière le frigo, d'ailleurs. Donc un petit monstre. Il l'aurait avec son marteau, mais c'était pas commode de garder son équilibre sur ses fesses et de frapper en même temps. Facile pour quelqu'un ayant ses quatre membres, mais pas pour lui.

— Sors de là, espèce de saloperie !

Cette fois il était prêt. Une tête hirsute dépassa l'arête du frigo, un œil le fixa. Ça pouvait encore être un hybride à tête d'homme et corps de n'importe quoi. Mais cet œil, tout de même. Ça lui disait quelque chose.

— Allez, ouste !

L'être se déploya car la tête réapparut plus haut et un sourire un peu niais dispersa un peu la barbe énorme.

— Viens ici ! rugit le cul-de-jatte.

L'être avança gauchement, en titubant sur ses jambes. C'était un homme couvert de guenilles. Il secouait la tête avec un tremblement maladif.

— Mais... Lien Rag ? C'est vous, Lien Rag ?... Je suis votre cousin... Lienty Ragus... Enfin, c'est ce qu'on m'a dit.

L'autre dodelinait de la tête avec un rire stupide.

Fin du tome 36